F.C.
B 582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JANVIER 1780. PREMIER VOLUME.

209703
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve-Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, de l'Académie Françoise, rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER 1780. PREMIER VOLUME.

SECONDE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

UN Poëme eſt un Roman, quant au fond, comme un Roman eſt un Poëme. Nous ne ſavons trop pourquoi nous nous promîmes, en commençant la Bibliotheque des Romans, de ne pas extraire, au moins, les Poëmes écrits en Langue Etrangere. Cette réſolution nous a

été souvent reprochée. Pour satisfaire tous les Esprits, nous allons faire usage d'un morceau charmant tiré d'un Poëme Italien. C'est l'Episode d'Endymion, qui se trouve au huitieme Chant de la *Secchia rapita* d'Alexandre Tassoni.

LAS de la fatigue qu'il avoit essuyée pendant le jour, Endymion dormoit sur un lit de gazon & de fleurs. Il dormoit; & tandis que l'air & le vent le caressoient, & tempéroient pour lui les ardeurs de l'été, de petits Amours, descendus dans le lieu où il se livroit au repos, lui avoient ôté son cor & son carquois. Ses yeux, quoique fermés, & l'éclat de son visage les avoient trompés; & ils croyoient voir l'aîné de leurs freres, celui qui regne sur eux à Cythere & dans Amathonte.

Sa belle chevelure, éparse & agitée par le vent, retomboit en pluie d'or sur ses joues. Les petits Amours accouroient; &, d'un air empressé, l'écartoient de son beau visage. Les fleurs qu'ils avoient

cueillies à l'entour, prenoient, sous leurs doigts, mille formes agréables. C'étoit une guirlande qu'ils faisoient pour sa tête; c'étoit un collier pour son sein; c'étoient des chaînes pour ses mains & pour ses pieds délicats.

Si l'on eût comparé le pivoine ou la vermeille anemone avec sa bouche amoureuse, & le lis ou la rose avec la fraîcheur de ses joues, ses joues l'auroient emporté sur le lis ou sur la rose; le pivoine & la vermeille anemone l'eussent cédé en éclat à sa bouche amoureuse. Le vent & l'onde faisoient silence; aucun souffle n'agitoit les herbes dont la plaine étoit couverte; aucun murmure ne s'y faisoit entendre. L'air, la terre & l'eau sembloient, en se taisant, dire en différentes manieres: Voici l'Amour qui dort.

Lorsque, dans les campagnes du Ciel, où le grand taureau s'enflamme aux rayons des étoiles, les filles d'Atlas (1) font étinceler l'or de leur chevelure, la plus grande

(1) Les Pléïades.

& la plus belle de ces aimables sœurs brille d'un éclat qui fait pâlir celles qui l'environnent.

Tel, parmi les herbes & les fleurs de la saison, Endymion paroissoit au milieu des Amours, quand, déja toute environnée des rayons du soleil descendu sous la terre, la Déesse, dont la lumiere guide nos pas dans la nuit, tirant le rideau qui couvroit la scène du monde, regarda les campagnes muettes & solitaires. Dans l'instant où elle répandoit la rosée & secouoit sur les violettes la fraîcheur du bord de sa robe, elle porta, par hasard, sa vue sur l'endroit où dormoit Endymion. Un desir curieux de voir l'objet qui attiroit ses regards s'empara de son ame, & elle descendit du Ciel.

Les Amours disparurent, épouvantés à l'aspect de la Déesse; & la Déesse, lorsqu'elle se vit seule avec un jeune homme qui dormoit, pressa moins ses pas, & regardant s'arrêta. L'honnêteté virginale réprime sa hardiesse, & elle reste en suspens de ce qu'elle doit faire. Pleine de pudeur, elle a déja fait un pas pour se

retirer : mais elle eſt rappellée par la beauté d'Endymion.

Elle ſentit paſſer de ſes yeux dans ſon cœur un feu qui ſe rendit maître de ſon ame, où il fit naître le deſir. Elle s'approcha peu-à-peu, tant qu'enfin elle s'aſſit à côté du Berger. Là, des fleurs que les petits Amours avoient, en ſe jouant, treſſées de mille manieres, la Déeſſe couronna ſon front; elle en para ſon ſein, & tout cela fut un poiſon pour elle.

Les fleurs attirerent la main, la main attira les baiſers. Elle ne peut ſe défendre d'en imprimer ſur les joues du bel Endymion, ſur ſes yeux ſur ſon ſein; & c'eſt ſi vivement qu'elle les imprime, ſes levres ont tant de peine à ſe détacher, que le jeune homme s'éveille tout étonné. Ebloui de la majeſté qui rayonne ſur le viſage de la Déeſſe, il demeure tout tremblant; & dans le mouvement de reſpect qui le tranſporte, il veut ſe lever pour ſe jetter à ſes pieds: mais la Déeſſe l'arrête & le retient embraſſé.

— Beau dormeur, dit-elle, que crai-

gnez-vous ? que regardez-vous ? je suis Diane, que l'amour, le hasard & le destin conduisent ici. J'y viens dormir avec vous sur ce gazon. Ne vous troublez point, Mortel qu'on ne peut trop aimer, ne vous troublez point; asséyez-vous, & vous reposez. Songez seulement à cacher dans l'ombre & dans le silence de la nuit l'ardeur que je vous fais connoître, ou craignez la colere d'une Divinité.

—O vous qui êtes l'œil du monde, sur qui s'imprime le flambeau du soleil, lui dit Endymion, je ne suis qu'un pauvre Berger; mais si vous daignez me tirer de l'état mortel où je suis, soyez assurée de ma foi. Je ne cesserai de brûler pour vous, & ce voile blanc vous sera un gage de ma constance : mon pere Etlio le donna autrefois à ma mere Calicé, en assurance de la sienne —.

Un voile blanc, bordé de perles arrangées en forme de lis, lui tomboit de l'épaule droite au côté gauche ; il le détacha en disant ces paroles, & en fit présent à la Déesse. Toute crainte respectueuse est sortie de son cœur que l'amour enflamme ;

&, comme une fleur qui languit quand elle eſt frappée du froid, il ſe laiſſe tomber dans les bras de la fille de Jupiter.

La vigne ne ſerre point ſi étroitement l'orme ſon infertile mari, & le lierre tortueux n'embraſſe point le pin ombrageux avec tant d'affection, que ces Amans enflammés de deſirs, ſe preſſent dans leurs bras. Leurs langues ſe diſent mille douceurs, & ſont comme deux traits qui pénetrent juſques dans leurs cœurs, & dont l'amour adoucit la bleſſure.

Paroles, regards, baiſers, ſoupirs, embraſſemens, tout les aſſure d'une ardeur mutuelle. Tandis qu'ils jouiſſent d'un bonheur inconnu, & qui n'eſt fait que pous les Amans heureux, la Déeſſe leve au Ciel ſes deux beaux yeux, accuſe les aſtres & les élémens de l'erreur dans laquelle elle a été juſqu'alors, & regrette tout le tems qu'elle a paſſé à ſuivre des bêtes ſauvages, & non pas l'amour.

— Malheureuſe que je ſuis, diſoit-elle, quelle erreur vint me ſaiſir le jour que

je pris l'arc, & que je m'enfonçai dans les bois ! Combien d'années employées à ce pénible exercice, que je ne puis espérer de voir renaître pour moi ? O courses folles & inutiles, dont je ne pouvois attendre qu'un foible plaisir ! Qu'il eût bien mieux valu, pour moi, suivre l'Amour que les hôtes des forêts.

Maintenant, hélas ! je connois mon erreur, & voudrois la réparer : mais le cruel destin s'y oppose. L'avenir est la seule chose qui reste en ma puissance : occupons-nous du soin de n'avoir point à me repentir, lorsqu'il sera passé, d'en avoir laissé couler les rapides momens sans en profiter. Mais que l'air, la terre & la mere entendent ce que j'ai résolu d'établir. Cette loi que je vais prononcer, je veux que son pouvoir se fasse sentir sur moi & sur toutes celles de mon sexe, aussi long-tems que le soleil fournira sa carriere.

J'ordonne que sous le Ciel qui est en ma puissance, jamais belle femme ne se trouve qui consente à passer toute sa vie

ſans connoître l'amour, & ſans être touchée du charme d'une ſi douce paſſion. Toutes celles qui ſe vanteront d'être inſenſibles ne diront pas la vérité, ou il n'aura pas dépendu d'elles de goûter les douceurs que donne le bien d'aimer. J'excepte cependant quelques femmes, qui ne ſeront ſoumiſes ni à mon pouvoir ni à celui de toute autre étoile —.

AMORES GUISCARDI

ET GISMUNDÆ.

AMOURS

DE GUISCARD

ET DE GISMONDE,

Roëme Latin, par Philippe Beroalde, Bibliothécaire du Vatican, sous le Pontificat de Léon X.

GISMONDE, fille de Tancrede, Prince de Salerne, ennuyée d'un long veuvage, conçut une passion violente pour un nommé Guiscard, jeune homme d'une rare beauté, mais d'une

basse extraction. Tancrede, instruit de leur commerce secret, fit tuer Guiscard, & envoya à sa fille le cœur de son Amant. Gismonde l'arrosa de ses larmes, s'empoisonna, & mourut après avoir obtenu de son pere qu'il les feroit enfermer Guiscard & elle dans le même tombeau.

Rien de plus touchant & de plus naturel que les plaintes de Gismonde l'orsqu'elle tient dans ses mains la coupe fatale où est renfermé le cœur de son Amant. Ce sera le seul endroit de ce morceau que nous ferons connoître, le différent génie des deux Langues ne permettant pas de faire passer les autres beautés du Poëme dans la Traduction que l'on en feroit.

Regrets de Gismonde à la vue du cœur de son Amant.

A peine Gismonde a-t-elle arrêté ses tristes regards sur le cœur de son Amant, qu'elle se retourne vers l'Esclave que son pere a chargé de ce finistre

meſſage. « C'eſt ainſi, lui dit-elle avec » douleur, c'eſt ainſi qu'un préſent auſſi » précieux devoit m'être offert; il n'y » avoit que l'or qui fut digne d'enfermer » un cœur dont rien n'égala jamais la » pureté. O mon pere, voilà la ſeule » choſe que vous ayiez pu faire au gré » de votre fille. Souffrez qu'elle vous en » rende graces, & recevez avec ſes re- » mercîmens ſon dernier adieu. Bientôt la » mort va fermer pour jamais ſes yeux » à la lumiere ».

Elle dit, & penchant la tête ſur la coupe fatale, elle s'adreſſe bientôt à celui qui fait l'objet de ſes regrets. « Cœur » chéri, lui dit-elle, en qui je mettois » toute ma volupté, & où mon ame » faiſoit ſa plus douce demeure, cœur » dont Giſmonde préféroit la poſſeſſion » à tous les tréſors de l'Univers; qu'il » périſſe mille fois celui qui t'offre ainſi » à ma vue, & qui me force à me re- » paître d'un ſpectacle auſſi douloureux! » N'étoit-ce donc point aſſez que mon » cœur m'avertît de l'état où étoit celui » de mon Amant? n'étoit-ce point aſſez » que mon ame fût liée à la ſienne? Hélas!

» vous n'êtes plus, Guiscard, mon cher
» Guiscard; & vous avez fourni la car-
» riere que les destins vous avoient mar-
» quée. Libre maintenant des soucis cruels
» qui me dévorent, vous êtes arrivé au
» but vers lequel le tems rapide entraîne
» notre vie courte & fugitive. La colere
» implacable de mon pere vous a fait
» trouver un tombeau digne de votre
» vertu, & votre cœur généreux repose
» dans l'or. Cœur qui faisois mes déli-
» ces, que manque-t il autre chose à tes fu-
» nérailles que mes larmes & mes soupirs?
» O mon bien! ô ma vie! ne crains point
» que mes yeux se refusent à ce triste de-
» voir. Tu seras baigné de mes pleurs
» jusqu'à l'instant où la douleur, rompant
» ses liens, mon ame volera sur les pas
» de la tienne. Bientôt, bientôt mon om-
» bre ira te rejoindre dans ces lieux qu'ha-
» bitent le silence & la paix; bientôt,
» sous ta conduite, elle visitera les champs
» de l'Elysée. Hélas! je ne doute point,
» mon cher Guiscard, que tes manes ne
» soient errans autour de ce Palais qui
» me renferme; non, ma tendresse ne
» me trompe point: ton amour t'a sur-

» vécu, & j'en jouirai pardelà le trépas ». A ces mots, un torrent de larmes descend de ses beaux yeux & tombe dans la coupe, comme l'on voit des eaux gonflées par quelque orage se précipiter du haut des montagnes. Elle baise ce cœur qui lui est si cher; & fixant dessus ses regards, laisse échapper quelques soupirs. Séchant enfin ses pleurs, elle donne trève à ses plaintes; & déterminée à suivre celui qu'elle aime, elle s'écrie: « A » présent, cher Guiscard; que je me suis » acquittée du devoir que m'imposoient » & mon amour & le saint attachement » que nous eûmes l'un pour l'autre, qui » pourroit davantage m'arrêter »? Sa main s'arme au même instant d'un poison qu'elle a préparé; & sans qu'il se marque d'altération sur son visage, elle boit à longs traits la mort qui va bientôt se répandre dans ses veines. Alors, elle monte sur son lit: elle n'a point quitté la coupe où est le cœur de Guiscard, & elle ne cesse de le presser contre le sien. Ses femmes, qui ignorent la cause de son affliction, sont interdites; l'une pleure, l'autre tremble, & un étonnement stupide

regne sur tous les visages. Mais lorsqu'elles s'apperçoivent que la vie abandonne leur Maîtresse, & qu'elle se retire insensiblement de tous ses membres, elles courent toutes troublées en porter la nouvelle à Tancrede. A leur funeste récit, il vole à l'appartement de Gismonde, & voit sa fille expirante. De longs gémissemens lui échappent; il se plaint, il s'accuse, & déteste sa vengeance barbare. Le bruit de ses sanglots rappelle, pour quelques instans, Gismonde à la lumiere; & elle lui adresse ces tristes paroles: « Gardez, mon pere, gardez ces pleurs » pour déplorer de plus grandes infortunes: ma destinée n'a rien qui exige des » larmes. Quel égarement est le vôtre, » & comment pouvez-vous marquer de » la désolation pour un accident qui » n'arrive que parce que vous l'avez bien » voulu? O plutôt, ô mon pere, écoutez-moi; & si vous avez encore des » entrailles pour votre fille, accordez-» lui la demamde que vous fait son amour. » Vous n'avez point voulu nous unir » mon cher Guiscard & moi, tandis que » nous vivions; uniſſez-nous du moins

» après notre mort, & qu'un même tom-» beau nous renferme ». Elle dit; & accablée du poids de la mort, sa tête, qui se pencha sur le cœur de Guiscard, ne se releva plus.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

HISTOIRE
FABULEUSE
DU PREUX CHEVALIER
ALECTOR,

Fils du Macrobe Franc-Gal & de la Royne Prisçaraxe ; traduite en François d'un Fragment divers trouvé non entier, mais interrompu & sans forme de principe.

Imprimée à Lyon par Pierre Fradin en 1560, in-8°. avec un Sphinx en vignette.

Ce n'est pas sans raison que l'Auteur a choisi le Sphinx pour son symbole. Son

Roman lui fut dicté par l'imagination en délire. Tout y eſt myſtérieux, miraculeux, emblématique ; rien n'eſt auſſi obſcur & bizarre que le tiſſu de événemens : c'eſt un vrai dédale où il eſt impoſſible de ſe retrouver après la premiere lecture. Cependant, à l'aide de quelques tranſpoſitions dans les différentes parties du plan, nous tâcherons d'y remettre l'ordre, & d'y répandre un peu de clarté.

L'Hiſtoire d'Alector fut recherchée dans ſon origine. C'étoit le tems du triomphe de l'Alchymie & de la Philoſophie occulte. On crut y voir des alluſions, des explications ſous l'écorce des allégories. Celui qui la compoſa crut peut-être lui-même y en avoir renfermé. Nous ne nous amuſerons point à les découvrir, & nous ne ferons reſſortir de ſon Ouvrage que l'intérêt des ſituations & le mérite des détails.

Cet Auteur eſt le malheureux Barthelemi Aneau, dit en Latin *Annulus*, lequel finit ſes jours d'une maniere déplorable, l'orſqu'il étoit Principal du College de Lyon. Il étoit né à Bourges en Berry au commencement du ſeizieme ſiecle.

Il étudia sous le célebre Volmar, & fut ami de Marot ; ce qui le fit soupçonner, dans la suite, d'avoir puisé des principes erronés dans les leçons de son Maître & dans les conversations de son ami.

Dans ce tems-là, rien n'étoit plus facile que d'acquérir un nom dans les Lettres. Il ne falloit point de génie ; on n'avoit pas besoin de s'organiser une tête pensante à force de méditations, de se former un esprit d'analyse & de rapports, ni de classer ses idées, & de les enchaîner dans un ordre philosophique. Alors, quand on parloit de l'étude de la Nature & des mœurs, on abusoit de ces mots par lesquels on n'entendoit rien moins que ce que nous entendons aujourd'hui. On ne voyoit point de route hors des sentiers battus par les Anciens. On s'obstinoit à s'y traîner & à marcher dans les mêmes pas. La connoissance exclusive du Grec & du Latin faisoit à-peu-près tout le fonds de l'éducation publique, & tout le droit pour s'emparer du titre d'habile homme. Aneau profita dans ces deux Langues ; il dévora beaucoup de Livres en tout genre, & il passa pour savoir beaucoup de choses ;

ce qui étoit un plus grand mérite que de savoir bien quelque chose. Du reste, c'étoit un homme simple & honnête, ami des Lettres jusqu'à l'enthousiasme, écrivant avec facilité, prodiguant avec joie les idées de College & les figures de Rhétorique; mais un peu trop savant pour l'honneur de ses Ouvrages.

Sa réputation lui mérita l'estime des Echevins de la Ville de Lyon. Ils lui offrirent la Chaire de Rhétorique, vacante dans leur College de la Trinité. Il faut croire que ce fut son talent qui lui fit des ennemis; car son emploi ne pouvoit lui en susciter. Celui qui n'a ni or ni pouvoir, & qui sert ses Concitoyens sans autre but que de mourir pauvre à la fin de ses travaux, ne doit s'attendre qu'a la reconnoissance publique, parce qu'il est un sujet trop ingrat pour l'envie. Cependant Aneau trouva des persécuteurs, qui l'accuserent d'abuser de son emploi, & d'inspirer ses erreurs à la jeunesse. Mais, malgré cette odieuse imputation, le Professeur fut fait Principal en 1542, & il occupa cette place jusqu'au 21 du mois de Juin 1565.

Ce jour, la Procession passoit devant

le College : une pierre, lancée d'une des fenêtres, vint frapper le Prêtre qui portoit le Saint-Sacrement. La marche fut arrêtée ; le zele du Peuple s'alluma ; une troupe de furieux brisa les portes du College, en criant que le coup n'étoit parti que de la main d'Aneau ; qu'on savoit bien qu'il étoit Hérétique, & qu'il falloit le massacrer. Le Principal étoit dans sa chambre ; on l'en retira pour lui faire essuyer le traitement le plus barbare : son corps fut mis en pieces.

Le Pere Niceron, qui discute & raisonne quelquefois, paroît convaincu de la vérité de l'imputation. Il parle d'Aneau comme d'un Luthérien, & de son assassinat comme d'un supplice mérité. Mais il y eut donc plusieurs coupables ; car Aneau ne pouvoit l'être seul d'avoir prêché l'Hérésie pendant trente ans dans une place accordée par le Corps-de-Ville, & éclairée par la vigilance des Magistrats & du Corps Ecclésiastique. Ne faut-il pas croire plutôt qu'Aneau étoit innocent, puisqu'on ne le soupçonnoit point ; & que tant de gens intéressés à scruter son cœur & ses principes, le laissoient paisiblement jouir de

sa place & de l'estime qu'il s'y étoit acquise? Est-il vraisemblable d'ailleurs qu'un homme nécessairement grave & circonspect autant par son âge que par l'importance de son emploi, se fût porté à une action aussi impie, qu'elle étoit folle & puérile.

La Croix du Maine & Naudé, qui ne parlent point de son malheur, s'expriment différemment sur son mérite. Le premier lui reproche le défaut d'idées, & un style plat & diffus dans sa prose, comme dans ses vers. Naudé, dans son Mascurat, l'appelle le docte, le sage Barthelemi Aneau; & il ne considere que le Roman d'Alector. L'idée en étoit bonne; on y trouvera des détails, des pensées, du sentiment. Mais il faut convenir encore que l'ordonnance en est bien bizarre; témoin l'extravagance de presser tous ses événemens pour les renfermer dans un jour. Dans le personnage de Franc-Gal, il a voulu peindre la Chevalerie courant l'Univers pour le policer, cherchant les hommes dans les repaires sauvages pour les réunir, leur enseigner les moyens d'être heureux, dicter par-tout des loix, & faire fleurir

l'ordre

l'ordre & la juſtice. Ce but eſt bien auſſi noble que de chercher des aventures. Quant au Héros principal, on ne lui voit rien faire que dompter des Monſtres. Il lui a donné le nom d'Alector, ou de Coq, par un motif de reconnoiſſance & de civilité, & parce qu'il adreſſe ſon Ouvrage à une Demoiſelle le Coq, Dame de Vaujour, qui dut être bien flattée par cette ſuppoſition.

On peut voir la liſte des autres Ouvrages d'Aneau dans le Pere Niceron & la Bibliotheque de Duverdier. Ils conſiſtent preſque tous en Traductions, dont une de l'Utopie, qui a pu lui donner l'idée de ſon Alector. On a encore de lui un bon nombre de Poéſies Grecques, Latines & Françoiſes, avec deux Pieces pour le Théatre; un Myſtere de la Nativité, imprimé à Lyon en 1539, in-4°.; & une Compoſition Dramatique, intitulée *Lyon marchant*, Satyre Françoiſe ſur la comparaiſon de Paris, Rouen, Lyon, Orléans, & ſur les choſes mémorables depuis l'an 1524, &c. Lyon, 1542, in-12.

ALECTOR,

OU LE COQ.

Les Orbitains étoient désolés par deux fléaux terribles. Dans l'enceinte de leur Ville, un Dragon dévoroit les enfans; & dans leurs Campagnes, à la ronde, un Hippo-Griffo-Centaure ravissoit les filles & les femmes : de sorte qu'un matin, avant le lever du soleil, un Guerrier, traversant la forêt des Hazards, apperçut une jeune fille toute en larmes, les vêtemens en désordre, les cheveux épars, qui couroit les sentiers à pieds nus, & dont les cris douloureux le firent accourir sur sa trace. — Belle & matinale Bergere, qu'avez-vous donc, & qui vous fait ainsi pleurer, lui dit-il? — Ah! répondit-elle, c'est qu'on vient de tuer trois hommes, & qu'on enleve ma Maîtresse. — Eh bien, reprit-il, courons la délivrer : mais peut-être que votre Maîtresse ne pleure pas aussi

fort que vous ? — Hélas ! repliqua la jeune fille, ma pauvre Maîtresse est bien loin de pleurer ; car je la crois morte ou tout au moins évanouie. Ne pensez pas que ce soit un Amant : le Brigand qui me l'emporte est un Cehval, un Géant, un Oiseau, que puis-je vous dire? un Démon peut-être. Jugez, mon brave Chevalier, si une Dame de noble lignage, qui n'a pas seize ans, & qui est la plus belle du monde, n'est pas bien malheureuse de se trouver au pouvoir d'une bête? — Eh bien, dit le Guerrier, courons la délivrer —. La jeune fille essuya ses yeux : l'Inconnu lui donna la main. Elle se mit en croupe, & l'environna de ses deux bras pour se tenir plus ferme; ensuite elle lui dit : — Bon Chevalier, courez vîte, & suivez ces larges traces que vous voyez empreinte sur la rosée. Le destrier, averti par l'éperon, se mit à voler sous sa double charge ; il franchit, toujours au galop, des fossés, des taillis, des ravins ; & il étoit tems lorqu'il passa devant une caverne, que d'épais arbrisseaux & de sombres feuillages déroboient aux yeux. Alors la jeune fille entendit des cris ;

elle reconnut la voix de sa Maîtresse : — Et la voilà, s'écria-t-elle ; c'est ici : bon Chevalier, délivrez-la —. Tous deux mirent pied à terre. Le Guerrier, muni de ses armes, perça au travers de la feuillée : & en entrant dans la caverne, il vit un Monstre d'une espece nouvelle autant qu'épouvantable.

Ce Monstre avoit une tête humaine d'une démesurée grosseur, un front armé de six cornes aiguës, des yeux d'un rouge ardent ; & reculés sous de vastes sourcils de couleur fauve, avec une bouche d'une énorme grandeur, qui s'ouvroit au milieu d'une forêt de barbe dure, rousse & hérissée. Le reste de son corps participoit de l'oiseau, du reptile & du quadrupede. Deux grandes aîles étoient repliées sur son dos ; son ventre étoit fourni de fortes plumes, de même que ses quatre cuisses, qui se terminoient pourtant en jambes & en sabots de cheval. Sa croupe s'alongeoit en queue de dragon, armée d'un dard à son extrémité, étincelante de couleur diverses, forte, longue, nerveuse & flexible comme les anneaux de la couleuvre. Ce Monstre tenoit dans sa main une hache tranchante dont il

alloit abattre la tête de la jeune Dame. Cette innocente victime étoit liée de cordes grossieres à des pieux plantés au milieu de la caverne. Elle étoit belle en effet: mais son état la rendoit bien plus touchante que sa beauté.

Au bruit que fit le Guerrier en entrant dans la caverne, le Monstre suspendit son coup, & tourna sa vilaine tête. — Rends cette Dame, lui cria le jeune Etranger; rends-la-moi, te dis-je, ou ta caverne va devenir ton sépulcre. — Redemande-t-on le lievre au tigre qui l'a pris, repondit la terrible Bête? Tu appelle ceci une Dame. Le nom n'y fait rien: mais tes Dames sont tendres & d'un fort bon goût. J'ai pris celle-ci dans ma chasse du matin, & je la mangerai. — Antropophage maudit de Dieu, replique le Guerrier, a-t-on jamais enlevé des filles pour les manger —? Et en même-tems, il lui porte en fureur un coup de sa lance dans l'estomac. Le Monstre, qui ne s'y attendoit pas, entra dans une violente colere, qui fit dresser ses plumes sous son ventre, & ses crins sur sa nuque. Au lieu de frapper la jeune Dame, il tourna sa hache contre son

ennemi. Le coup qu'il lui adressa fut si vigoureusement assené, que, sans la bonté de l'armure, il eût fait deux parts de mon champion. Mais celui-ci ne balança point à lui arracher cette arme trop meurtriere ; il en saisit le manche, que le Monstre lui abandonna, pour fondre sur lui, la tête en avant, & essayer de le percer de ses cornes. Tandis que la tête ainsi penchée le Monstre s'acharnoit contre l'impénétrable acier, le Chevalier tira son épée, qui, par parenthese, étoit la meilleure épée dont on ait jamais eu connoissance ; & il commençapar tailler les aîles de la Bête à coups redoublées. Ensuite, il s'appuya d'une main sur sa nuque, & sauta légerement sur l'échine dépouillée, pour se garantir de l'atteinte continue des cornes, & frapper à son aise à l'endroit qu'il lui plairoit de choisir. Mais le Monstre replia son horrible queue ; dix fois il la roula autour du corps de son téméraire Cavalier, & dix fois il tenta d'en introduire le dard envenimé par quelque défaut de l'armure Heureusement toutes les parties en étoient parfaitement jointes ; & le Guerrier n'éprouva que la douleur de ne pouvoir se

ſervir de ſes bras, empriſonnés comme dans un maillot, & d'être ſerré dans les lacs juſqu'à perdre l'haleine.

Durant ce combat, la jeune Suivante avoit pénétré dans la grotte, & coupé les liens de ſa belle Maîtreſſe. Celle-ci ne ſe vit pas plutôt en liberté, que la reconnoiſſance lui inſpira du courage & le deſir de ſauver ſon libérateur. Au lieu de fuir, comme elle le pouvoit aiſément, elle alla prendre dans un coin de l'antre pluſieurs peaux de femmes ou de filles à moitié deſſéchées; & avec l'aide de ſa Suivante, elle en enveloppa la tête du Monſtre, à qui, par ce moyen, elle ôta l'uſage de ſes cornes & de ſes yeux. Enſuite, elle s'arma de la hache fatale; & à force d'en frapper ſur la terrible queue, & d'en trancher quelques parties, elle parvint à dégager le bras droit du Cavalier; alors il plongea ſa bonne épée, qu'il n'avoit point deſſaiſie, dans les flancs & ſur le cou de la Bête avec tant de ſuccès, qu'elle pouſſa des cris affreux qui retentirent juſqu'aux extrémités du bois, & qui hâterent l'épanchement de ſon ſang avec la fin de ſa redoutable vie. Il tomba; les reſtes de ſa

queue se déployerent d'eux-mêmes; ses quatre pieds se tendirent : il vomit un noir torrent de sang embrasé & infect; un affreux & dernier rugissement sortit de sa poitrine : il expira.

Alors, le Ciel éclata de sinistres coups de tonnerre : l'air devint noir, & se teignit d'une couleur d'embrasement étouffé, comme si l'Univers périssoit dans les flammes; la caverne, le rocher s'ébranlerent, & leurs cailloux dégoutterent d'un sang impur. On entendit hurler des voix épouvantables, en signe de douleur profonde; les vents arrachoient les arbres avec des sifflemens terribles; on voyoit les foudres allumés courir de toute part sur les hautes cimes & à travers les souches antiques de la vaste forêt : l'onde en torrens, la grêle en énormes masses, la cendre en lourd nuage, & la neige en épais floccons, se précipitoient & se confondoient dans leur chûte.

Il n'étoit pas possible aux deux femmes effrayées d'un tel augure de quitter cet antre sanglant, & d'aller affronter la tempête. Elles voulurent attendre que le Ciel reprît sa sérénité; & pour occu-

per les momens, la jeune Dame témoigna toute sa reconnoissance à son Libérateur, qui lui en devoit un peu, & elle le pria de lui dire quelle heureuse aventure l'avoit conduit en ces lieux pour lui sauver la vie. — Ce que je sais, répondit le Guerrier, c'est d'où je viens : mais il ne m'est pas possible de vous dire où je suis, ni comment j'y suis venu —. Vous êtes près de la Cité d'Orbe, une des plus florissantes de l'Europe & des bords de l'Océan, & qui est aujourd'hui désolée par deux Monstres dont vous avez tué le plus à craindre tout-à-l'heure. Mais, Chevalier, permettez-moi de vous délacer votre casque, & ne me refusez point l'aspect de mon Libérateur. — Ma joie est sans égale, reprit le Guerrier en ôtant son casque lui-même, & le posant à côté de lui; & je ne puis me plaindre de la mauvaise nuit que j'ai passée, puisque je suis si près de la Cité d'Orbe. C'est-là que je dois retrouver mon Seigneur & pere Franc-Gal, le Chevalier Vieux au grand cheval nageant & volant; & c'est-là, sans doute, que j'aurai le bonheur de vous reconduire —. La jeune

Dame, trop occupée à considérer le charmant visage de son Libérateur, ne répondit point à ce compliment; & il fallut que sa Suivante la fît appercevoir de sa distraction. — Il est vrai, dit elle, enfin; vous y recevrez les remercîmens de ma famille; elle est considérée dans Orbe, & le nom des Gratian est aussi cher que célebre dans toute cette contrée. Le Chevalier Gratian est mon pere; il m'avoit envoyée au Château du Chefverd, pour visiter une de mes cousines appellée Callirohé. Nous avions repris ce matin la route d'Orbe avant l'aurore, espérant que le Monstre seroit encore endormi dans sa caverne; mais il a paru, contre notre espérance : mon escorte n'a pu me défendre; & sans vous je ne serois plus au monde. — Ce service est léger, répondit le fils de Franc-Gal, & je desire ne vous en rendre jamais de pareils. — Or, reprit la Dame, continuez votre récit —.

— Il y a deux ans, poursuivit le Guerrier, que je m'éloignai des bords du Tanaïs & de ma très-honorée Dame & mere Priscaraxe, pour aller en quête de mon pere Franc-Gal, le Chevalier

Vieux au grand cheval nageant & volant. J'ai parcouru l'Asie entiere; son nom étoit connu dans tous les lieux où j'arrivois, & j'ai reçu par-tout des avis de son passage & de sa route : mais je n'ai pu le joindre encore. Hier, au déclin du soleil, mon cheval me mit à l'entrée de quatre chemins au milieu des hauteurs du Mont Caucase; & ne soyez pas surprise, Madame, si je suis venu de si loin dans une nuit. A l'entrée de ces quatre chemins, il y avoit une petite plaine couverte de hautes herbes, & dans le milieu j'apperçus un trophée dressé contre la souche & sur les rameaux dépouillés d'un vieux chêne. Comme j'ai de tout tems fait mon plaisir des armes, & que je suis jaloux de posséder les meilleures, je fis approcher mon cheval près du trophée, & je contemplai avec délices la beauté de l'armure qu'on avoit-là suspendue. La piece qui me frappa sur-tout fut un écu losangé, travaillé d'une seule lame de cuivre, & sur lequel étoit pour blason un Coq d'or, armé & onglé de gueules en champ surémaillé de sinople verd; & c'est celui que vous voyez. Cet écu, me

dis-je à moi-même, doit m'appartenir : celui dont on a suspendu ici l'armure, étoit sans doute de la famille des Gai dont j'ai l'honneur d'être ; c'est mon droit & c'est ma raison pour l'emporter. Alors, je me mis debout sur mon cheval, & avec la pointe de mon épée je m'efforçai de le dépendre. Mais tandis que je m'alongeois le plus qu'il m'étoit possible, & que déja du bout de l'épée je soulevois la courroie qui soutenoit le fatal écu, mon maudit destrier leva la tête, apperçut une fontaine qui descendoit de la colline ; &, pressé de boire, comme je le supposai, il se déroba de dessous moi, & me fit lourdement tomber parmi l'herbe avec l'écu à mon côté & mon épée dans ma main. La chûte n'étoit qu'une bagatelle : mais j'entendis partir un éclat de rire qui me fit monter la rougeur au front. De dépit d'avoir été vu, je me levai, & l'épée au poing, je courus du côté d'où les ris me paroissoient être venus à mon oreille. Alors, les éclats du Rieur redoublerent ; & je me courrouçai tout-à-fait. — Qui que tu sois, lui dis-je, qui ris & te caches, tu ne peux être qu'un mauvais plai-

ſant; car ce n'eſt point par mal-adreſſe, mais par la faute de mon cheval que je ſuis tombé : ſi tu es Chevalier, montre-toi, & je t'apprendrai que tu n'es ni courtois ni poli —. A ces mots, de nouveaux éclats de rire acheverent de me mettre en fureur. — Tu ſeras bien haut monté, repris-je, ſi je ne t'abats un peu plus durement que tu ne m'as vu tomber. Je te trouverai, Rieur maudit —. Et ſes éclats recommencerent de plus grand cœur. — Vas, lui dis-je enfin outré de colere, tu n'es qu'un inſolent poltron, mal né & mal appris, de race vile & indigne de porter armes ; ſi je parviens à te trouver, je veux te faire mourir de mort infame & digne de toi —. Dans le tranſport où j'étois, je courus long-tems, frappant dans les buiſſons à grands coups d'épée, menaçant & tout bouillant de vive colere. Mais auſſitôt que je paſſois d'un côté, mon coquin de Rieur éclatoit de l'autre; & ſi je courois-là, je l'entendois rire d'une autre part. J'étois déſolé, épuiſé de fatigue & trempé de ſueur. La nuit devenoit obſcure; je craignis de m'égarer &

de perdre mon cheval : de ſorte que laſſé de percer les airs de cris & de coups inutiles, je regagnai la fontaine au bord de laquelle je retrouvai mon courſier étendu parmi l'herbe, & ſe repaiſſant avec tranquillité. Je rengainai mon épée ; je me lavai la face & les mains dans les belles ondes, & je me couchai ſur l'écu qui m'avoit tant coûté de peine. Avant que de m'endormir, je me ceignis des deux courroies, & les bouclai bien étroitement ſur ma poitrine, dans la crainte qu'une ſi bonne arme ne me fût enlevée pendant mon ſommeil.

Les feux de la nuit étinceloient au Firmament, lorſque mes paupieres s'appeſantirent. Je ne ſais ſi je dormis un long eſpace de tems : mais je fus ſubitement réveillé par une voix ſépulcrale & terrible, qui me diſoit : — Rends-moi mon écu, larron ; ſacrilege larron, rends-moi mon écu —. Je me réveillai, comme je vous dis, pour entendre ces mots, & ma ſurpriſe ne me permit pas de répondre. Je vis ſeulement que le Ciel étoit chargé de noirs nuages, & que la terre, à la ronde, étoit toute parſemée

de flammes livides, mobiles & légeres, qui éclairoient tout l'horizon d'une effrayante clarté. Comme je n'avois point répondu, la voix me fit entendre de nouveaux accens plus courroucés. — — Vil & sacrilege Guerrier, me dit-elle, comment n'as-tu pas craint de dépouiller un trophée? Ignorois-tu qu'ils sont aussi sacrés que les tombeaux; & que les profaner, c'est attirer sur soi la vengeance des manes? Rends-moi mon écu, te dis-je; & garde-toi de te réclamer jamais de noble origine, puisque tu viens de fausser ta noblesse par une lâche impiété, & puisque sans avoir encore l'auguste caractere de Chevalerie, tu t'es armé contre moi qui suis Chevalier —. On ne peut imaginer de confusion pareille à la mienne, lorsque je m'entendis reprocher un forfait à ma noblesse. Je me levai plein de dépit & de colere; & alors j'apperçus devant moi un Guerrier de taille hautaine, d'aspect sombre & farouche, & vêtu de noir entiérement. J'avois tiré mon épée: mais sa vue me fit réfléchir un moment, & je pensai que les reproches qu'il m'adressoit pouvoient n'être pas tout-à-fait

vains & déraisonnables. Je répondis donc : — Qui que tu sois, ou mort ou vivant, apprends que je n'ai point dérobé ton écu ; je l'ai pris à découvert comme une chose publiquement abandonnée. Je ne suis point sacrilege, au moins par volonté ; car je n'eus jamais connoissance de ce privilege d'être inviolables, que tu me dis appartenir aux trophées ; & j'ai cru que des armes assez bonnes pour être utilement employées, ne devoient point vieillir inutiles, & se consumer de rouille dans un endroit désert. L'écu m'a semblé beau & de bon usage. Le blason qu'il porte est le mien : voilà pourquoi je l'ai pris. Néanmoins je suis prêt à le rendre à qui me montrera qu'il en est le juste possesseur ; en attendant, je le garde, car il me convient. Quant au reproche de vilainie, je ne l'ai point mérité & ne le mériterai jamais. Je ne me suis armé que contre un faquin qui s'est moqué de ma chûte ; & s'il eût été Chevalier, il se fût montré. Pour toi, qui me parles arrogamment, réponds à ton tour, & me dis qui tu es. Je te somme de le dire, par le nom de Chevalier que tu t'arroges —. Alors

le Fantôme répondit : — Je fus jadis —: & il soupira. — Je portois, ajouta-t-il, un nom que tu dois connoître ; on m'appelloit Gallehaut, le Chevalier franc & libéral de l'antique famille des Macrobe. J'ai vécu digne de mes ancêtres, Gallehaut-le-Brun, incomparable en armes, Hector-le-Brun son fils, qui accomplit tant de merveilles au tems du Roi Uterpandragon, & Brunor-le-Grand, qui fut singuliérement ami de Lancelot-du-Lac. J'ai vu de grands Chevaliers dans ma vie ; je me suis occupé, comme eux, du bien du monde & de l'honneur des Dames. J'ai vu mourir le noble & vaillant Tristan de Leonois, *mon beau Tristan*, *mon cher Tristan*. Sa mort me fut si douloureuse, que j'en aurois abandonné l'usage des armes, si l'Oracle du Prophete Merlin ne m'eût appris qu'il ressusciteroit un jour ; & que par la puissance d'une plume magique, un noble Chevalier, qui méritoit de vivre dans nos siecles d'honneur, de loyauté & de courtoisie, rappelleroit mon ami sur la scene de l'Univers, & le feroit adorer des Dames de la Gaule, en lui inspirant sa belle ame & ses grandes vertus.

Enfin, je suis venu mourir en ces lieux & de l'épée de ton pere. C'est lui qui a suspendu mon armure à l'arbre où tu l'as vue, & qui m'a fait dresser un simple monument de gazon verd au pied du vieux chêne. — S'il est ainsi, lui répondis-je, ton écu m'appartient comme une conquête de mon Seigneur & pere Franc-Gal; cesse désormais d'y prétendre : mais tiens-toi pour assuré que je le conserverai au péril de ma vie pour l'amour de toi, qui es mon parent, & qui n'en as plus que faire, aussi bien que pour m'honorer de cet exploit de l'auteur de mes jours. — Tu te trompes, jeune homme, repliqua mon Fantôme. Les prix de la vaillance ne peuvent se transmettre : honorables pour les peres, ils sont nuls pour les enfans. La gloire n'est point un héritage comme la fortune; quiconque s'honore de ses aïeux, est coupable d'une erreur puérile : mais s'il leur ressemble, il peut s'en vanter. Ainsi ce pavois, conquis par un autre, n'est qu'un vain meuble pour toi, & jamais il ne peut illustrer ta personne. Rends-le-moi donc —. En achevant ces mots, il saisit, à deux mains, cet écu

auquel je m'étois attaché ; & avec la rapidité & la force d'un aigle qui enleve un paſſereau, il me tranſporta ſi haut dans les airs, qu'à la lueur des feux qui couvroient la prairie, j'apperçus mon deſtrier comme un lievre parmi les herbes. Il m'a tenu pendant toute la nuit à cette hauteur ; & ce matin, bien avant le lever de l'aurore, il s'eſt mis à me ſecouer avec plus de violence, & il m'a répété ſa demande ordinaire : mais voyant que j'étois obſtiné dans mon refus, mon cher parent m'a précipité vers la terre, & je ſuis tombé aſſez mollement ſur la fraîche verdure, plus étourdi de la rapidité de ma chûte, que de la chûte elle-même. A peine ai-je frappé la terre en tombant, que je l'ai entendu rire, & que j'ai reconnu la voix de mon maudit Rieur de la veille. — Eh quoi, grand Chevalier Gallehaut, lui ai-je dit, ſont-ce-là des amuſemens dignes d'un noble Fantôme comme vous êtes, & n'avez-vous pas de honte de vous occuper de pareils jeux & de ces malicieux plaiſir ? — De quoi te plains-tu, m'a-t-il répondu ? il ne tenoit qu'à moi de te faire pis, & de te précipiter de la

hauteur des étoiles dans les abymes des mers ou sur la tête des rochers : au lieu de cela, je t'ai laissé doucement descendre & reposer sur le gazon. Mais écoute ; je me suis fait un plaisir d'éprouver ton caractere & ton courage par la contrariété. C'est moi qui ai chassé ton cheval vers la fontaine ; c'est moi qui t'ai désolé par mes éclats de rire ; mais ne crois point que je te haïsse : tu connoîtras si je t'aime dans des tems où mon secours te sera bien utile. Il y a long-tems que je t'attendois au Caucase, & que je te gardois cet écu que j'ai tant reclamé. Je te le donne ; je t'apprends que tu reverras aujourd'hui ton pere Franc-Gal, qui te cherche & que tu cherches toi-même. Dis-lui que Gallehaut le salue, & que la vieille & souveraine Dame Anange a marqué la fin de ses voyages. Adieu. Il est tems que je me réunisse à la masse éternelle des Esprits que tu as vu luire de tous côtés en essences fluides & enflammées —. Il a dit ; & je l'ai vu disparoître comme une lumiere éblouissante.

Au lever du jour, je me suis trouvé aux portes d'un Château qu'on m'a dit

être le Château du Chefverd, que vous m'avez nommé tout-à-l'heure. J'ai été reçu par une jeune & belle Dame, moins jeune cependant & moins belle que vous laquelle m'a demandé mon nom. Alector, lui ai-je dit, eſt celui que j'ai toujours porté. Alors elle a fait, en grande hâte, enharnacher le courſier que vous voyez ; & elle m'a dit : — Alector, ma Dame & Maîtreſſe Anange, qui s'occupe de toi comme du ſoleil & du vermiſſeau, t'ordonne de monter ce courlier, & d'aller ſauver la biche blanche, afin de retrouver ton pere qui te cherche, & de délivrer les Orbitains de leurs maux —. Sans doute, Mademoiſelle, que la biche blanche n'eſt autre que vous-méme. Nous avons eu le bonheur de tuer le Monſtre : mais de plus grands avantages me ſont promis de votre rencontre. S'il eſt vrai que je doive revoir mon Seigneur & pere Franc-Gal, & rendre quelque ſervice aujourd'hui, aujourd'hui que je vous ai vue, Mademoiſelle, quel jour pourra m'apporter jamais plus de faveurs enſemble —?

Le fils de Franc-Gal acheva ſon récit par ces mots ; & la jeune Dame, qui

avoit été aussi attentive à le regarder qu'à l'entendre, lui répondit modestement & avec un peu de finesse : — Généreux & brave Ecuyer, si notre Souverain Jove daignoit exaucer mes vœux, tout le bonheur de cette journée ne seroit pas pour vous ; & je me croirois au comble de la félicité, si je pouvois vous récompenser du service que vous m'avez rendu, & de tout le mérite que vous me faites paroître. Mais croyez que mon pere, mes freres & toute ma famille y feront leurs efforts. — Mademoiselle, interrompit le Guerrier, quel est votre nom ? — Noémie, répondit-elle. — Si ce nom signifie belle, gracieuse & parfaite, aucun nom ne vous convenoit davantage : mais, de grace, belle Noémie, ne me parlez point de récompense, à moins que vous ne me la vouliez accorder vous-même. — Hélas ! reprit Noémie, je ne suis qu'une innocente & simple fille, qui n'ai rien à moi, & qui jamais ne pourrai m'acquitter à votre égard. — Madame Noémie, dit Alector, il faut que vous me disiez si vous avez un ami ? — Très-volontiers, répondit la jeune Orbitaine ; mais aupara-

vant, je désirerois savoir si vous n'avez point d'amie, jeune & beau comme vous êtes ? — Pardonnez-moi, belle Noémie, & il n'y a que bien peu de tems que mon cœur est épris de sa beauté. — Il n'y a que bien peu de tems aussi, reprit Noémie, que mon cœur s'est laissé prendre aux charmes d'un beau Guerrier. Or maintenant, Alector, dites-moi, sur votre conscience, comment votre amie est-elle belle ? — Comme vous, dit Alector. — Et jeune ? — Comme vous. — Et elle vous aime ? — Hélas ! sur ce point, je ne sais rien dire : mais j'ai dans la pensée qu'il n'y a que vous qui puissiez répondre à votre question. — Comment cela, répondit-elle, si je ne la connoit point ? — Ah ! c'est que vous la connoissez très-bien. — Dites-moi donc son nom ? — Ignorez-vous, Madame, qu'on doit taire le nom de son amie, répondit Alector ; & il la regardoit, & ses yeux exprimoient, à ne pas si méprendre, ce que sa bouche feignoit de vouloir taire. — Il est malheureux que vous ne puissiez le dire, reprit Noémie. Quant à moi, plus ignorante, je vous aurois tout net déclaré le

nom de mon ami. — Eſt-il jeune, votre ami, Madame? — Oui, répondit-elle un peu épitée. — Et il eſt beau ſans doute? — Oui, mais un peu méchant. — Cependant il doit vous aimer de tout ſon cœur? — Je ne crois pas, répondit la Belle; car, s'il m'aimoit de bon cœur, il me l'auroit dit. — Peut-être eſt-ce la crainte qui l'arrête. Mais, Madame, ne puis-je vous demander auſſi quel eſt ſon nom? — Son nom?... c'eſt... —. Noémie s'arrêta; elle fixa ſur Alector ſes deux beaux yeux animés de vive expreſſion; puis, avec un tendre ſourire, elle lui dit en rougiſſant un peu: Vous ne devinez pas? — Non répondit le Scythe avec un autre ſourire, mais plein de malice. — Eh bien, dit enfin Noémie, ſon nom, c'eſt... c'eſt... —. Une aimable honte lui fit prendre la main d'Alector, dont elle ſe couvrit les deux yeux, & elle laiſſa amoureuſement tomber ſon viſage ſur les genoux de ſon nouvel ami, n'oſant plus le voir ni lui parler.

En ce moment, le courſier d'Alector, qui étoit demeuré ſous la feuillée, pouſſa des henniſſemens de douleur qui attirerent la Suivante hors de la caverne. Elle

vit

vit un grand ſerpent vêtu d'écailles vertes dans toute ſa longueur, qui avoit enveloppé le cou du deſtrier, & qui cherchoit a l'étrangler. Elle raſſembla une poignée de verges flexibles, dont elle eſſaya de faire lâcher priſe au reptile. Mais elle auroit frappé long-tems & vainement avec des armes auſſi foibles, ſi tout-à-coup on n'eût entendu le chant d'un Coq, dont l'accent triomphal s'échappoit du fond de la caverne. A cet accent, l'animal ſe déroula de lui-même & s'enſuit en gliſſant ſous les gazons. Les tonnerres recommencerent à gronder, les arbres à gémir, & le rocher ſe fondit en un torrent qui préſenta notre couple amoureux à la nage au milieu des ondes. Une voix cria de l'air : — Le ſang & les pleurs couleront ; la fleche tranſpercera la fleur flétrie ; le cierge du Voyageur s'éteindra, & le Peuple d'Orbe verra deux morts dans ſa famille —. Alors le torrent s'écoula, le Ciel reprit ſa pureté, & la forêt ſa forme & ſon ſilence ordinaire. Alector & Noémie ſe retrouverent aſſis l'un à côté de l'autre ſur un lit de mouſſe épaiſſe.

Alector prenoit, à son tour, la main de Noémie, & la Belle détournoit son visage, où les roses l'emportoient sur les lis, au lieu qu'auparavant c'étoient les lis qui triomphoient des roses. Il est vrai que le désordre qui venoit de se faire dans la Nature avoit été assez terrible pour l'effrayer; & il n'étoit pas étonnant que la peur, si puissante sur les Belles, eût animé son teint de couleurs plus intéressantes & plus vives. Arcane, sa Suivante, accourut : mais lorsqu'elle avertit les deux Amans que le Ciel étoit favorable pour regagner la Cité d'Orbe, elle s'apperçut que leurs paupieres s'abaissoient, & que tous deux alloient s'endormir de la fatigue qu'ils avoient essuyée à la nage. Comme elle ne se sentoit point si fatiguée, elle s'assit à côté d'eux, & attendit patiemment leur réveil, qui n'arriva que lorsque le soleil touchoit aux hauteurs du *Zénith*.

Maintenant, il faut savoir que dès le matin, & dans le même tems où l'Hippo-Griffo-Centaure enlevoit la belle Noémie, le Prêtre de la Cité d'Orbe, qui avoit reçu des avis en songe pendant la nuit, étoit sorti de la Ville après avoir fait

la priere matinale ; & son arc au bras, son carquois sur l'épaule, il avoit suivi le sentier qui conduisoit au rivage de la mer voisine. Chemin faisant, il avoit apperçu un Oiseau de la grandeur d'un aigle, dont le bec & les pieds étoient rouges & le plumage d'un noir d'ébene. Cet Oiseau voloit d'arbre en arbre, toujours chantant. Le Prêtre, qui n'entendoit rien à son chant, & qui le regardoit comme un Oiseau vulgaire, encocha une fleche à son arc, & prit sa visée pour le tuer. Son œil n'avoit pas encore bien assuré le trait, lorsque des antiques décombres d'un édifice ruiné par le tems, une lionne s'élança sur lui & le renversa. Mais voici que dans le même-tems arriva un Chevalier de taille giganteſque, tenant une épée d'or au poing, avec un écu émaillé d'azur en parade. Au bruit de son armure résonnante, la lionne quitta sa proie la plus sûre, & elle se retourna du côté du Chevalier. Celui-ci, pour qui des exploits de cette espece n'étoient que jeux d'enfans, marcha contr'elle avec audace. La lionne fit un saut, dans l'intention de lui saisir la tête, & de l'abattre. Mais le Guerrier se

couvrit de son écu, de sorte que les griffes de l'animal s'émoussèrent rudement contre la trempe admirable du fer. Néanmoins, le choc fut si violent, que le bras du Guerrier en fléchit, & que l'écu arraché de ses courroies en tomba sur la poussiere. Alors, le Chevalier, qui étoit le plus puissant en forces dont jamais on ait eu connoissance, trancha la lionne en deux parts du revers de sa fameuse épée, & ensuite il la remit tranquillement dans son fourreau. Le Prêtre d'Orbe, revenu de sa frayeur, ne revenoit point de sa surprise. Il s'approcha de son Libérateur, & lui témoigna une parti de sa reconnoissance; en lui baisant sa main victorieuse. — Tu m'as voulu nuire, & je t'ai sauvé la vie, lui dit le Guerrier: apprends à rendre le bien pour le mal. Cet Oiseau que tu voulois tuer, est mon messager, mon précurseur. Autrefois il fut mon Calodaimon (1); il me guidoit & m'inspiroit dans mes jeunes ans. Je ne me suis passé de lui que quand mon intelligence a été

(1) Bon Ange.

formée. Maintenant, dis-moi qui tu es? —On m'appelle le vieux Croniel, dit le Prêtre, & je ſuis Miniſtre de l'autel ſacré du Souverain Jove, adoré par les Orbitains. Une voix céleſte m'a ordonné, cette nuit, de me promener ce matin ſur le rivage de la mer, & de conduire à ma demeure le Guerrier qui me ſauveroit la vie. Daignez donc me ſuivre, puiſque mon Oracle eſt accompli. Il eſt bien juſte que je m'acquitte au moins, à votre égard, par les foibles devoirs de l'hoſpitalité. Vous êtes Etranger dans ces lieux, & peut-être eſt-ce un Oracle auſſi qui vous a envoyé à mon ſecours. — Mon Oracle, reprit l'Inconnu, a été la voix de mon cœur & celle de mes devoirs. Je ne ſuis point Etranger ſur ces bords; je ne le ſuis nulle part. Les hommes ne ſont-ils pas des freres dans tous les lieux du monde? L'homme inutile eſt le ſeul étranger dans la Cité univerſelle. Mais qu'eſt devenu le Grand-Prêtre Calliſte, que j'avois établi dans Orbe? — C'étoit mon prédéceſſeur, dit le Prêtre. Mais, hélas! faut-il vous rappeller les fêtes de mes Concitoyens & l'origine de nos malheurs? Il peut y

avoit un siecle & demi que ces climats étoient déserts. L'herbe y séchoit sur pied dans les prairies; l'épi ne s'élevoit point aux champs, & les inutiles bruyeres épuisoient les sucs de la terre. Il vint un Chevalier qui rassembla nos peres, dispersés dans les cavernes d'alentour; il leur apprit à se bâtir des maisons, à faire croître le froment & les autres grains pour leur servir de nourriture; il leur donna des loix; & enfin, après avoir changé la face de ces contrées, il partit. Il avoit nommé des hommes pour veiller sur les différentes parties de son Gouvernement: & le Prophete Calliste étoit chargé du dépôt de la Religion. Les Orbitains ont oublié leurs mœurs & leurs loix depuis quelques années. Calliste, qui prévit la dégradation, les reprit aigrement de leur tort: de sorte qu'il s'attira leur inimitié. Dans un jour solemnel, où tout le Peuple étoit rassemblé dans les arênes, il leur dit: — Hommes Orbitains, si vous ne reprenez les traces de vos vertus, si vous ne revenez au respect des loix du Chevalier Vieux, je vous prédis que, du sang du juste répandu, la terre produira le vengeur de

vos forfaits, & que les entrailles de vos femmes, de vos filles & de vos enfans seront dévorées, jusqu'à ce que le fils du Chevalier Vieux vous arrive des bords du Tanaïs —. Le Peuple, irrité par cet Oracle menaçant, s'arma de cailloux, & poursuivit le vénérable Prophete. Il le lapida à la porte même du Temple de Jove. Mais la terre n'eut pas plutôt bu le sang de l'infortuné, qu'il en sortit deux Monstres affreux; l'un s'établit dans les arênes, & l'autre alla faire ses ravages dans la Campagne. Maintenant, nous attendons ce fils du Chevalier Vieux, qui doit être notre libérateur. Si le Ciel ne se joue point dans ses Oracles, nous le verrons aujourd'hui. Mais, au bonheur qui nous est préparé, il se mêlera de tristes disgraces. Notre chere famille des Gratian est menacée; notre bienfaiteur verra mourir ce qu'il a de plus cher, & sera lui-même condamné à la mort. Est-ce donc un arrêt des destinées, que le bien ne puisse arriver au monde sans être accompagné de plus grands maux? — Prêtre de Jove, reprit le Chevalier, épargne tes audacieux murmures; ce n'est point d'après la rai-

ſon des enfans que le Maître les gouverne ; & celui qui fit le monde ne le regle point non plus d'après nos foibles vues. Mais apprends que ce libérateur que vous attendez tous eſt mon fils Alector. C'eſt moi qui ſuis Franc-Gal, le Chevalier Vieux au grand cheval nageant & volant ; je viens à Orbe pour y trouver mon fils ; & ſi je meurs dans ſes remparts, j'eſpere que ce ne ſera point avant de l'avoir embraſſé & de l'avoir fait Chevalier de ma main. Il eſt tems que mes yeux ſe referment à l'aſpect de ce monde que j'ai tant vu : mais je veux que mon fils m'y remplace ; je veux qu'il ſerve les hommes, ainſi que moi, en dépit de leur méchanceté, qui fait tourner, à leur malheur, tout le bien qu'on leur fait. Je ſais qu'il a des diſpoſitions à l'amour. C'eſt une paſſion grande & noble : mais elle ne pourroit lui inſpirer qu'un courage vain & des actions ſtériles. C'eſt dans un autre cercle d'exploits qu'il doit marcher à mon exemple ; & s'il aime jamais, malheur au triſte objet de ſa paſſion. J'ai vu Théſée, Jaſon, Hercule, grands Chevaliers tant qu'ils n'aimerent point ; j'ai vu le fameux Trip-

toleme : avec moins d'exploits, il s'eſt mis au-deſſus d'eux. — Ah ! dit le Prêtre en cet endroit, l'hiſtoire de votre vie, illuſtre Franc-Gal, doit être auſſi curieuſe qu'inſtructive. Pardonneriez-vous à mon audace, ſi je vous conjurois de m'en apprendre quelques particularités ? On aime à ſe rappeller ſes aventures ; il me ſera doux de vous entendre, & nous charmerons ainſi tous les deux les ennuis de notre chemin. — Je parle volontiers de moi, dit Franc-Gal, parce que je ſuis vieux, & que ma mort eſt prochaine. Ce que je te dirai, tu pourras le rendre à mon fils pour ſon inſtruction : car Madame Anange ne me permettra pas de lui parler de long-tems —.

Tu dois ſavoir d'abord qu'il eſt dans le monde une voie longue & large très-anciennement frayée & très-peu connue, laquelle part du Temple éternel du Dieu Souverain (1), & aboutit à une tour

(1) Cette idée philoſophique pourra paroître un peu abſtraite. *La voie* longue & large eſt la fermentation univerſelle dont les progrès amenent la vie. *La tour*, c'eſt le monde : la

ronde édifiée avant toute la mémoire des hommes. Les fondemens de cette tour ſont cachés profondément dans des abymes, & le faîte excédant la hauteur des Cieux, ne peut être apperçu par un œil mortel. Trois étages ſeuls de cet immenſe & ſuperbe édifice peuvent être embraſſés par la portée de notre foible vue. L'architecture en paroît irréguliere, mais pleine d'art & de magnificence ; & il n'y avoit qu'une intelligence ſupérieure, une induſtrie ſurnaturelle qui puſſent en concevoir & en exécuter le merveilleux deſſin. Ces trois étages ſont percés d'amples portiques ouverts à tous les êtres, & des vitres brillantes & ſpacieuſes. Sur les murs, à l'extérieur, le plus admirable ſpectacle ravit les yeux & confond

Dame *Anange* eſt la néceſſité. Ces trois ſœurs, l'une s'appelle *Cleronome*, c'eſt-à-dire, qui regle le ſort ; le nom de *Zodore* ſignifie, qui donne la vie ; & celui de *Termaine*, qui l'interrompt. Le cierge eſt une allégorie de la matiere morte, quand il n'eſt pas allumé. On doit reconnoître ici une copie des Fables anciennes du Deſtin & des trois Parques.

la penſée. Une multitude innombrable d'êtres vivans de toutes formes, de tous caracteres, y paroît ſans ceſſe errante, moitié dans des mers, des rivieres & des lacs; moitié parmi de hautes forêts, des plaines, des vallées & des montagnes; les uns ſur un hémiſphere, toujours paré de fleurs, de fruits & de verdure; les autres ſous des zones malheureuſes, toujours verſant, ou des flots d'une lumiere embraſée, ou de triſtes glaces & d'horribles frimats. Dans l'intérieur, ce ſont d'autres merveilles, d'autres fleuves & d'autres vallées. Ici, couvent des feux dévorans; & là, mugiſſent des vents comprimés. Ici, germent & croiſſent des cailloux, des métaux immobiles; & là ſe nourriſſent & étincelent, ſous une brute écorce, des diamants, des millions d'autres pierreries. Par-tout ſe préſentent des tréſors & des ſingularités précieuſes; & par-tout circulent des ruiſſeaux de matieres diverſes, qui ſe mêlent, qui ſe ſéparent, qui ſe tranſmuent, & qui forment cette multitude de révolutions qui entretiennent l'ordre & l'uniformité dans la maſſe générale des choſes.

Au haut de la tour, au-dessus du comble même, s'éleve un superbe donjon, inaccessible à la vue, & d'où le regard s'abaisse sur tous les Cieux & sur tous les astres roulans au sein du fluide Empirée. C'est-là que réside éternellement une vieille & redoutable Dame nommée *Anange*. Son pouvoir, de même que son regard, n'est limité par aucunes bornes. Elle est placée au centre d'un grand cercle, dont elle seule peut découvrir la circonférence (1). Elle le fait tourner sans cesse autour d'elle, tandis que ses mains sont occupées à nouer les anneaux d'une chaîne d'or, qui est le symbole de sa puissance. Chaque nœud qu'elle a serrée avec un marteau d'acier poli, est pour jamais indissoluble, & décide des révolutions universelles. Du mouvement de son œil, elle avance ou retarde; elle éleve ou déprime; elle crée ou détruit. Les mondes & les êtres sont dans la

(1) On sait la pensée de Paschal, qui disoit que l'Univers est une sphere dont le centre est par-tout, & la circonférence nulle part.

dépendance ; rien ne se fait que par elle, & rien ne peut lui résister. Son devoir, immuable & terrible, est de ramener tout à une fin d'éternelle ordonnance à laquelle tout doit céder & aboutir inévitablement.

Cette Dame *Anange* a trois filles Fées, dont l'office est de recevoir les Pélerins qui vont au Temple du souverain Dieu, accessible seulement par des sentiers obscurs, pénibles & difficiles à tenir sans de bonnes lumieres & des guides certains. C'est pour cela qu'elles fournissent à chacun un cierge, pour l'éclairer dans sa route & pour l'offrir ensuite au Dieu du Temple. La premiere sœur est appellée *Cleronome* ; elle est belle & bienfaisante, mais un peu sérieuse ; elle habite le premier étage au-dessous de sa mere Anange, & c'est elle qui présente le cierge aux Voyageurs. Elle le prend au hasard, ou plutôt au gré d'une secrete détermination de sa mere, dans un magasin immense, où il y en a de longs, de petits & de moyens ; & en le donnant, elle prononce une expresse défense à chacun de le briser ou de l'éteindre avant le tems. La seconde sœur se nomme *Zodore* ; son visage est tou-

jours riant & gracieux : elle habite le second étage au-dessous de sa mere, & elle a le soin d'allumer les cierges qu'on vient lui présenter. Le nom de la troisieme sœur est *Termaine* ; celle-ci est d'un aspect dur, austere & impitoyable. Son emploi est d'éteindre les cierges allumés par sa sœur *Zodore*. Or, tous ces cierges sont autant de talismans auxquels est attachée la vie ou la mort de ceux qui les reçoivent. Tant qu'ils brûlent, la vie s'entretient : mais dès que, par le souffle de *Termaine*, ils cessent de flamboyer, la vie cesse ; & il n'y a point à se défendre de l'approche de cette troisieme Fée : car c'est un décret de la Dame Anange que tout cierge soit une fois éteint ou par sa cruelle fille ou par quelque violence éprouvée dans la route. Quand le cierge est éteint, il est offert au souverain Dieu, qui en reçoit ou rejette l'odeur, selon qu'elle lui plaît ou déplaît, selon que le Pélerin a conservé son luminaire pur, ou qu'il l'a souillé durant l'espace de tems qu'il l'a porté. Il arrive quelquefois que des Pélerins insensés brisent eux-mêmes leur cierge, contre la défense

de Cleronome, & qu'animés d'un violent déſeſpoir, ou pouſſés par un hardi dédain de la vie, ils le tranchent, le foulent & tombent eux-mêmes ſur ſes débris. D'autres, imaginant le faire luire outre la meſure du lumignon, l'émouchent & l'éventent ſans ceſſe ; de ſorte qu'ils en hâtent la conſommation, & qu'il ne leur dure que bien peu de momens. D'autres, ſe figurant dans leur folle penſée qu'ils ajouteront à la premiere fabrique, & prolongeront la durée de leur cierge, le couvrent de nouvelle cire, l'oignent, le graiſſent, le farciſſent d'huiles & de liqueurs diverſes. Mais le cierge s'enflamme davantage par tous ces ſoins, & ſe conſume avec plus de rapidité dans des tourbillons de fumée infecte. Tous ces Pélerins ſont coupables envers *Cleronome*, & l'odeur de leur cierge n'eſt point agréée par le ſouverain Dieu. Les plus ſages, fideles à leur inſtruction, portent leur cierge droit & conſtamment élevé, bornent leurs ſoins à éviter les périlleuſes rencontres, attendent le terme fatal, & s'en rapportent, du reſte, à la puiſſante Dame

Anange. C'eſt ainſi que les premiers cierges, qui furent donnés, ſe maintenoient beaucoup plus long-tems dans leur ſplendeur, parce qu'ils étoient portés par les premiers hommes, moins fous, moins corrompus & moins foibles que ceux de ce tems. Mais il faut dire auſſi que leurs luminaires étoient plus grands & plus beaux, mieux travaillés & compoſés de meilleure cire que ceux que Cleronome diſtribue aujourd'hui ; ſoit parce que les premiers bienfaits ſont toujours plus magnifiques que les ſubſéquens, ſoit parce qu'il entre dans les deſſeins de la Dame Anange de ne plus faire que des cierges détériorés.

Parmi tous ces anciens Luciphores, il y eut une race d'hommes plus prudens & plus adroits à porter le cierge ; on les appella Macrobes, parce qu'ils vivoient long-tems : ils deſcendoient d'un noble & vertueux Laboureur nommé Kamat, & d'une vertueuſe Dame & excellente ménagere appellée Sophroïſne. Tous ces Macrobes ne dédaignoient & ne ventiloient point leur cierge ; & ils le gardoient précieuſement comme un don

du souverain Dieu, & comme une offrande qu'ils devoient lui porter à son Temple. Ils tenoient à honneur d'employer leurs membres & leur esprit à tout travail honnête & fructueux, à toute pensée utile & sage. Il y a eu parmi eux des Rois magnanimes & des Chevaliers braves, qui s'honoroient également de leur épée & de leur charrue. Tous étoient conçus d'un chaste & légitime sang, élevés dans l'exercice & la tempérance, ce qui les faisoit distinguer par la plus belle forme de corps & par un sens robuste; ils étoient amis de leurs freres, amis de l'équité, braves, laborieux, bienfaisans, protecteurs du foible, ennemis du puissant injuste, & soumis à leurs peres & meres, aux vieillards, au Dieu souverain sur tout. Tels étoient les Macrobes, qui vivoient quatre à cinq âges d'hommes; & moi, qui suis de leur race, j'en ai vécu six jusqu'à cette heure sans avoir vu d'altération dans la lumiere & l'éclat de mon cierge. — Où est-il ce cierge, dit le Prêtre en cet endroit de la narration de Franc-Gal? — Le vieux Chevalier lui répondit en souriant: — Où est celui

que Cleronome t'a donné de même qu'à moi ? Prêtre de Jove, le sens se cache sous les paroles ; éleve le feu de ton cierge, & comprends-moi. C'est avec l'aide du mien que j'ai acquis la connoissance des choses ; c'est en marchant à sa lumiere que j'ai toujours eu le passé sous mes yeux, que j'ai su discerner dans le présent, & que j'ai apperçu une partie de l'enchaînement des effets & des causes. Ma longue expérience m'a mis en état de prévoir quelque chose de ce qui doit arriver. Tu ne te souviens pas des jours du deuil de la Nature, où le globe que nous foulons maintenant fut submergé par les eaux. J'avois prévu ce désastre. J'étois alors en Egypte & sur les bords du Nil. Un jour, en élevant mon cierge, je vis qu'il y auroit un grand désordre dans les spheres ; que la huitieme sortiroit de son orbite ; qu'elle seroit forcée de déranger toutes les autres ; & que toutes se heurtant réciproquement jusqu'à la nôtre, il en résulteroit une violente pression sur les eaux qui l'environnent, & une inondation de presque toutes ses parties. Je

m'avisai de prendre dans le fleuve un jeune hippopotame (1). Je le dressai à l'usage que j'en voulois faire. Il devint grand & assez fort pour me porter aisément avec plusieurs personnes & d'abondantes provisions. Cet animal, que tu pourras voir si tu veux, car je l'ai laissé au prochain rivage, a le ventre spacieux, la tête élevée, & une corne sur le front, laquelle me sert à le gouverner; il a de plus une multitude de pieds terminés en larges, roides & plats cartillages qu'il emploie à nager. Il n'est jamais dangereux que quand il boit trop, & il ne craint que le feu & les rochers. Avant que d'en faire l'expérience, je l'armai & le couvris de bardes & harnois convenables; ensuite, par un certain art, je lui ouvris les côtes & lui plantai de grandes aîles, qui le font voler sur les eaux aussi rapidement qu'un oiseau dans l'air.

Je ne fus point trompé dans ma conjecture du cataclysme; & bien peu de

(1) Il n'est pas besoin d'avertir que par l'hippopotame il faut entendre un vaisseau.

tems après, j'entendis derriere moi un craquement épouventable, qui retentit dans toute la profondeur des Cieux: d'obscures ténebres m'environnerent; les abymes s'ouvrirent; & l'horrible fracas des mers mugissantes arriva de loin à mon oreille. Je tournai la tête, & je vis un immense torrent de toutes les eaux rassemblées qui venoit de fondre sur la région où j'étois avec un éclatant murmure de tonnerre. Je me hâtai de charger des provisions sur mon hippopotame, que j'appellai Durat. Je montai dessus avec les miens & ceux du pays qui furent les plus habiles à me suivre. Alors nous vîmes, avec une morne douleur, les ondes croître & s'enfler sous nous, & la multitude des hommes & des animaux s'engloutir dans l'inondation. Mon cheval Durat, étendant ses pieds dans les flots & ses aîles aux vents, nous transporta, sans péril, dans diverses régions submergées, au grand étonnement de quelques malheureux humains qui s'étoient refugiés sur les arides sommets des plus hautes montagnes, où ils étoient dépourvus de toute espece de nourriture. Je m'arrêtois souvent pour leur distri-

buer de mes provisions, & je leur procurois ainsi les moyens d'attendre l'écoulement des eaux. Je leur donnois aussi plusieurs leçons sur la maniere de s'y prendre quand ils redescendroient dans les plaines; je les avertis de se nourrir de la chair des poissons arrêtés sur la vase & égarés de leur élément, jusqu'à ce que le soleil eût essuyé & fécondé les limons déposés par les eaux, & jusqu'à ce que je revinsse moi-même leur apprendre à les préparer, pour les rendre capables de production. Je leur tins parole à tous; & dès que le cataclysme eut pris fin, je recommençai la même route. Je remontois les fleuves sur mon bon cheval Durat; & je me transportois à pied dans tous les lieux où mes lumieres & mon expérience pouvoient être utiles.

Dans ce grand pélerinage, je vins un jour prendre terre en Scythie par le cours du fleuve Tanaïs. J'avois laissé mon hippopotame au rivage; & je marchois seul & à pied du côté des montagnes, pour y chercher encore de tristes restes de l'espece humaine. Avant que d'y parvenir, je me sentis fatigué; & je me

couchai sur ma peau de lion, dont je m'étois affublé contre les orages. Je m'endormis d'un sommeil profond: mais je me sentis bientôt réveillé par une jeune & charmante fille à moitié vêtue de feuilles vertes liées l'une à l'autre par des brins d'herbe. Sa hauteur étoit presqu'égale à la mienne; & sa taille, legerement prise vers les flancs, s'élargissoit vers son sein plus blanc que le lis matinal entre la verdure. De beaux cheveux bruns se rouloient en boucles naturelles sur ses épaules; & le vermillon pur dont l'aube se colore, c'étoit celui de ses levres & de ses joues charmantes. Je ne pus m'empêcher d'être ému par la douceur de son regard & d'un joli sourire dont elle me salua en me reveillant. Je lui pris doucement la main; je lui demandai qui elle étoit & ce qu'elle vouloit de moi. Elle me répondit d'une voix gracieuse qu'elle étoit la fille du Soleil & de la Terre, née depuis le cataclysme, avec la forme aussi parfaite que je la lui voyois. — Mon nom est écrit sur mon bras, ajouta-t-elle; je ne dois le savoir que par vous; & c'est pour vous que j'ai reçu ma vie —. Je

regardai à ſon bras, où je vis pluſieurs caracteres Perſiques gravés ſur ſa peau fine & blanche, & qui formoient le nom de Priſcaraxe. Alors je lui dis : — Ma mie Priſcaraxe (car tel eſt votre nom, & ſouvenez-vous-en), je reconnois les deſſeins de Madame Anange dans votre rencontre ; je ſuis donc à vous, puiſque vous voulez être à moi : mais c'eſt moins par obéiſſance que par amour pour votre beauté —.

Trente-deux jours de plaiſirs s'écoulerent dans la compagnie de ma bien-aimée Priſcaraxe. A ce terme, nous nous apperçûmes l'un & l'autre que le décret céleſte étoit accompli, & que j'aurois un fils de la fille du Soleil. Alors, quoique mon cœur me preſsât de prolonger une union ſi douce, le deſir de pourſuivre mes voyages me pouſſoit à la rompre. Je conſidérois la terre comme le domicile accordé aux hommes par le ſouverain Dieu, qui s'eſt réſervé ſon Temple pardelà toutes les ſpheres ; & je me ſerois cru indigne du nom d'homme & de mon rang dans la famille humaine, ſi je n'avois viſité & reconnu toutes les parties de notre maiſon univerſelle. Cle-

ronome m'avoit donné une lumiere plus éclatante qu'à mes autres freres : je regardois cette faveur comme un ordre de les éclairer, & de faire servir à leur bien ce que j'avois de plus qu'eux. C'étoit pour cela que j'avois entrepris mon pélerinage ; & je ne pouvois accomplir mon dessein en m'arrêtant à d'inutiles voluptés. Je résolus donc avec moi-même de me séparer de ma chere Priscaraxe. Mais lorsque je lui annonçai ma résolution, & que je lui dis qu'elle n'avoit plus que dix jours à jouir de ma présence, elle fondit en pleurs, & se pencha sur ma poitrine avec des sanglots douloureux. Long-tems elle arrosa mon visage de ses larmes ; longtems elle tint ses beaux bras attachés à mon cou : mais quand un grand dessein est entré dans la tête de l'homme courageux, il n'est point de force qui puisse le détourner de l'exécution. Il s'attendrira peut-être aux larmes de la beauté : mais il ne leur cédera point. Ce fut vainement que mon épouse tenta de m'ébranler par ses caresses, ses prieres ; par le reproche de son état & de la situation où je la laissois. Je demeurai ferme comme

le

le roc entre les flots & les vents. Mais j'occupai les dix jours qui me restoient, à lui préparer un sort digne de moi & digne de ses charmes. Je retirois des montagnes & des cavernes les hommes, femmes, enfans dispersés & menant une vie sauvage. Je gagnois leur confiance par des bienfaits, leur admiration par des exploits sur les animaux féroces, & leur amitié par une douce éloquence. Je les attirois dans la pleine campagne; je leur apprenois à la semer de graines utiles, à transplanter & greffer des arbres sauvages, & à lier à l'ormeau la labrusque stérile, qui, par la culture, deviendroit vigne, & se chargeroit de grappes vermeilles. Je leur faisois goûter de tous ces fruits, pour les encourager au travail: ensuite, je leur enseignois à familiariser & à rassembler dans des étables ou des bergeries les animaux d'utile service, à les armer contre les plus nuisibles; à se faire des vêtemens de la peau des uns, de la laine des autres & du lin des campagnes; à façonner des arcs & des fleches; à connoître le fer dans le sein de la terre; à le durcir

par différentes cuissons, & à le transformer en armes & en instrumens d'usage nécessaire; à charpenter le bois, tailler les rocs & à se construire des demeures commodes le long des eaux. Je leur découvrois ensuite les avantages de cette position & la maniere d'employer les fleuves à la fécondité & à la richesse de leurs terreins. Je les exhortois sur-tout à travailler les uns pour les autres, à ne se point trop séparer, & à se prêter une aide mutuelle contre les ennemis de leurs plantations & de leur vie; à ne se point faire d'outrages ni de larcins, & à châtier, d'un commun accord, celui qui attaqueroit son frere dans ses biens ou dans sa personne. Je leur écrivis en outre un certain nombre de loix & de reglemens sur des rouleaux de la blanche écorce du phillyre; & je leur fis jurer de les garder & de les observer. Mais je leur fis comprendre alors la nécessité d'avoir un homme d'entr'eux qui veillât sur ce dépôt, & qui ordonnât l'exécution de tous ses points, du consentement & avec le respect de tous. Ils voulurent me charger de ce soin: mais je leur déclarai que cela m'étoit impossible, parce

qu'ils avoient d'autres freres dans l'Univers, qui avoient besoin des mêmes secours que je leur avois procurés; & que d'ailleurs il leur falloit un Chef de leur race, parce que rarement une Société étoit heureuse sous un Chef de race étrangere. J'ajoutai que j'avois une épouse, fille du Soleil qu'ils adoroient comme leur pere, & née dans leur Pays; que je la leur laissois avec un fils de mon sang dans ses entrailles; que s'ils s'obstinoient à ne point choisir entr'eux, je leur proposois ma chere Priscaraxe, & qu'elle les gouverneroit aussi sagement que moi-même, en attendant que j'eusse formé le fils qu'elle me promettoit, & que je leur renverrois un jour digne de leur commander. Alors, ils s'écrierent tous: — Que la Dame Priscaraxe, épouse du bon Seigneur Franc-Gal, nous rende heureux —! & ils joncherent la terre de rameaux verds, de poignées d'herbes, de fleurs en guirlande, de pampres & d'épis nouveaux, en signe de joie & d'obéissance. Je couronnai ma belle épouse de mes mains; je fis distribuer des viandes, des fruits & du vin à son petit Peuple, & je lui appris à se réjouir par

des jeux innocens. Après cette cérémonie, je choisis vingt-quatre des plus beaux hommes de tous ces Tartares, à qui j'enseignai les grandes obligations de la Chevalerie. Je leur appris à gouverner savamment des courſiers, à faire un usage sûr des armes; & je les fis Chevaliers, non pour courir le monde, mais pour défendre leurs freres occupés aux travaux des champs, & pour soutenir leurs loix & leur Reine. Ensuite, je ramenai ma chere Priscaraxe à sa cabane; & le lendemain, avant que de m'éloigner d'elle, je lui mis au doigt une bague d'or montée d'un escarboucle flamboyant, & je lui dis: « Cette bague a été composée » & jetée en œuvre sous une telle sidé- » ration, que si quelque malheur m'ar- » rive, vous en verrez la clarté pâlir « comme les rayons d'un soleil pluvieux; » que si je suis malade, la clarté en pa- » roîtra livide & plombée; & que si je » meurs, elle deviendra brute, & n'aura » plus d'éclat: je vous la donne comme » le gage de mon amour & de la pro- » messe que je vous fais de revenir un » jour dans vos bras. Je vous jure cette » promesse, sur la foi de Chevalier,

» d'époux & d'homme de bien. Quant
» au fils que vous portez, il ſera vaillant
» & honnête, puiſque nous l'avons formé
» d'un ſang pur. Le bon tempérament
» aide aux bonnes mœurs, & décide de
» nos qualités civiles ou brillantes :
» c'eſt pourquoi, gardez-vous de cor-
» rompre l'heureuſe Nature dans la ma-
» niere dont vous éleverez mon fils ;
» qu'il vous voie rarement, & plus rare-
» ment encore d'autres femmes. Livrez-
» le aux vingt-quatre Chevaliers qui l'exer-
» ceront aux mâles travaux, en plein
» champ, dans la glace, ſous le ſoleil,
» à la pluie, aux orages, & que jamais
» il n'éprouve, de votre part, ni molles
» douceurs ni careſſes efféminées. Tel eſt
» foible & puſillanime dans l'âge viril,
» qui ſeroit un Héros ſans les femmes
» qui ſoignerent ſa premiere enfance. Si-
» tôt que mon fils ouvrira les yeux à la
» lumiere du jour, vous le nommerez
» Alector : au moment où il voudra s'é-
» loigner d'auprès de vous, laiſſez-le à
» ſes deſirs ; s'il n'y ſongeoit point, chaſſez-
» le vous-même ſur mes traces, & ſou-
» venez-vous qu'il eſt honteux à l'ado-
» leſcent, iſſu de noble race, de traîner

» une jeuneſſe ignorante & ſans gloire » ſous l'œil de ſa mere ». En achevant ces mots, je pris un dernier baiſer ſur la bouche vermeille de mon épouſe, & nous nous ſéparâmes, ſans pouvoir nous prononcer nos adieux. J'allai rejoindre mon cheval Durat au fleuve Tanaïs; & dès que je l'eus monté, avec ma ſuite, il nous éloigna de ces bords chéris que je regrette maintenant, & que je ne reverrai jamais. Nous entrâmes dans les flots inhoſpitaliers de l'Euxin; nous traverſâmes la Propontide, & nous deſcendîmes dans la Méditerrannée par le Détroit d'Hellé. J'en ai viſité toutes les côtes depuis les bouches du Nil juſqu'au monument de la force de mon ancien ami Hercule. Mais il ſeroit trop ennuyeux pour toi qui m'écoutes, de te nommer tous les lieux où j'abordai. Il n'en eſt point dans le monde où je ne laiſſe de mes pas imprimés. Je ſuis connu partout; & je dois l'être plus particulierement encore dans cette Cité d'Orbe où nous allons: elle me doit ſa naiſſance & ſa beauté; &, comme tu l'as dit, avant mon abord dans ces lieux, ce n'étoit qu'un déſert du plus aride aſpect. C'eſt

ainſi que j'ai paſſé ma longue vie à pénétrer chez tous les Peuples, toujours m'informant de leurs mœurs, de leurs loix & manieres de vivre, apprenant leurs langages; rectifiant où je trouvois du mal & de l'erreur; dévoilant de nouveaux arts, de nouveaux principes de police; enſeignant ſans ceſſe à labourer, ſemer, recueillir; à bâtir & à fabriquer; châtiant, par la force, ceux qui ſe détournoient du cercle tracé par les loix; purgeant les Pays des monſtres & des animaux mal-faiſans : par où je me ſuis acquis, ſi je ne me trompe, une longue & éclatante renommée, l'amour & l'eſtime de mes freres, qui ſouvent m'ont enrichi de préſens & des plus précieuſes productions de leurs climats. Ma renommée & les oracles me font eſpérer enfin de voir mon fils : puiſſé-je le trouver digne de moi, ou docile du moins à la leçon de ma vie que je lui laiſſe pour héritage —!

Franc-Gal s'arrêta en cet endroit, & le Prêtre Croniel reprenant la parole, lui dit : — Sage & reſpectable Chevalier, vous me voyez en admiration de votre ſcience, de votre prudence & de vos ver-

tus ; mais dites-moi : Comment savez-vous que votre fils vous cherche ! Ne l'avez-vous jamais vu, & n'avez-vous point de signe pour le reconnoître — ? Ecoute, reprit Franc-Gal. J'étois un jour par-delà le Gange au Pays des Serres, lorsqu'il m'arriva un Messager de la part de la Reine Priscaraxe. Il y avoit deux ans qu'il couroit le monde, en demandant nouvelles de Franc-Gal, le Chevalier Vieux au grand cheval nageant & volant. Quoiqu'il eût reçu par-tout des avis de ma marche, il n'avoit pu me rencontrer qu'au bout de deux ans, parce que je ne m'arrêtois pas toujours longtems en un même lieu. Ce Messager me remit plusieurs rouleaux de phillyre, ou ma chere Priscaraxe avoit écrit de sa main tout ce qu'elle vouloit m'apprendre. Elle m'instruisoit de la naissance de mon fils Alector, de son caractere, de ses exercices & du rapide & prodigieux accroissement de sa personne. Elle me racontoit plusieurs traits de sa naïve enfance qui ravissoient mon cœur paternel d'une douce satisfaction. Mon jeune fils étoit robuste au-dessus de son âge, adroit de ses membres, prudent & avisé d'esprit, & de

cœur franc, ſenſible & libéral. Il aimoit à dompter les plus fougueux courſiers, à enferrer l'ours, le ſanglier féroce, à joûter, eſcrimer, lutter, ſauter, nager, courir, franchir les rivieres, gravir & lancer la fleche & le caillou. Il ſe plaiſoit auſſi à faire offrande de l'humble ſervice de ſa petite perſonne aux plus jeunes & plus aimables Demoiſelles, & découvroit un terrible penchant à l'amour, ce qui avoit d'abord effrayé ſa mere; & elle me le témoignoit dans ſon écrit, où elle ajoutoit : — Il ne voit aucune belle créature qu'il ne la guette & ne l'attaque auſſi-tôt; & il eſt ſi hardi, que ſi j'étois à la place de celle qu'il paroît aimer, je ne me fierois pas plus à lui que s'il avoit quinze ans. Quelque tems avant le meſſage de Priſcaraxe j'avois fait parvenir en Scythie, de chez les Chalybes d'Eſpagne où j'étois, une fuſte légere, dont la charge conſiſtoit en harnois d'acier de double trempe, tous complétés de leurs pieces néceſſaires : en pavois de fer battu, bronzés, dorés & armoriés de couleurs différentes : en fortes lances de bois de chêne à fers émoulus : en éperons, épées & alfanges tranchantes,

& enfin en autres uſtenſiles de fer propres à l'uſage des champs & de la maiſon. J'envoyois auſſi pour mon épouſe un riche collier de groſſes perles que m'avoient donné mes freres de l'Inde, & pour mon fils Alector une ſuperbe épée du meilleur acier de la forge des Chalybes; le travail & la trempe en étoient ſur-tout merveilleux. La garde étoit d'acier impénétrable, couvert d'une lame d'or. Le pommeau étoit d'or maſſif, figurant une tête de tigre jettant de la flamme par deux yeux de rubis, & le deſſus du pommeau étoit cloué par une pointe de diamant à une poignée faite du bois d'une licorne. J'avois revêtu le fourreau d'une peau de couleuvre, la plus belle que la nature ait pris plaiſir à enrichir. Cette peau étoit marquée de longues barres d'or, d'azur, de pourpre, de vert ſinople, de violet vif & de noir profond comme le jai. L'intervalle de ces lignes éblouiſſantes étoit rempli de menues écailles, émaillées de couleurs changeantes, & plus éclatantes mille fois que la Lampyride parmi les gazons. Elle ne perdit rien de ſon brillant éclat, lorſque j'en dépouillai l'animal qui la portoit, &

que je tuai dans je ne sais quelle contrée de l'Afrique. Je la fis préparer dans les sucs de la cannelle, du cinnamomum & d'autres aromates, & j'en couvris cette riche & excellente épée que j'envoyois à mon fils. Lorsqu'il la reçut des mains de sa mere, il ne put contenir les transports de sa naïve joie, ni se lasser de la contempler, de la dégaîner & de la brandir avec audace. Quand mes-vingt-quatre Chevaliers joûterent entr'eux pour essayer leurs harnois guerriers, le cliquetis des armes, le mouvement des panaches, l'éclat des pavois résonnans, le hennissement & la fiere allure des coursiers à qui pour la premiere fois le poignant éperon déchiroit les flancs, tout cela charmoit les yeux, les oreilles & l'imagination de mon brave & digne fils. Echauffé de noble courage, il pleuroit du dépit de n'être pas encore Chevalier. Depuis ce tems il n'eût que cette fantaisie dans la tête, de sorte qu'un jour il dit à sa mere : — Madame, j'ai vu les oiseaux du ciel couver leurs oiselets au nid tant qu'ils sont nuds de plumage. Aussi-tôt que la nature les en a revêtus, les peres les essayent à voler autour de

leur nid : mais quand leurs aîles ont acquis de la force, quand on leur a appris à choisir leur nourriture, à se garantir des piéges & des ennemis de leur espece, alors leur vol plus hardi les emporte dans les champs de l'air, & loin du nid paternel où nul oiseau de bon vol ne doit & ne veut demeurer —. Mon épouse l'entendit, & elle lui répondit : — Mon fils, je n'ai joui que bien peu de momens de la présence de votre pere Franc-Gal ; je me consolois par la vôtre : mais mon veuvage doit être entier, & il me faut perdre mon époux & mon fils à la fois. De tristes songes m'ont annoncé que mes yeux ne vous reverroient ni l'un ni l'autre. Cependant allez, mon fils : je vous permets de chercher les traces de votre pere ; mais laissez-moi ignorer le moment de votre départ, car mon cœur ne pourroit le supporter —. Elle lui donna deux belles chemises d'un tissu plus blanc que la neige, & odorantes comme les roses, avec une cotte de soie à franges de fils d'or ondoyans, travaillée de ses propres mains. Elle détacha de son cou une chaîne d'or qu'elle passa dans le sien, pour y être une enseigne de sa Noblesse ;

ensuite elle l'embrassa tendrement, & s'éloigna de lui, afin de s'abandonner librement à sa douleur, & épancher ses larmes sans témoins.

Dès le jour suivant Alector prépara ses armes, son cheval, & se mit en route, sans donner connoissance de son départ à personne. Le même jour ma chere Priscaraxe me dépêcha le Messager dont je te parlois, & ce Messager m'a dit qu'il avoit entendu dire dans sa route qu'on avoit vu vers les mers septentrionales de l'Asie un Chevalier nommé de la brillante Epée, lequel délivroit les Peuples de ces parages des monstres, des animaux & des brigands dont ils étoient désolés. Je renvoyai mon Messager avec ma réponse, & je tournai mes pas du côté du nord. Mais j'ai couru & interrogé vainement; je n'ai pu apprendre des nouvelles de mon fils. Il y a quelques jours seulement qu'une blanche Colombe me dit du haut d'un arbre : — Va-t-en au Caucase, si tu veux voir ton fils. Mais en même-tems mon Calodaimon, cet oiseau noir que tu as voulu tuer, me dit en son langage: — Va-t-en aux arênes d'Orbe, si tu veux voir ton fils —. Je balançai

entre ces deux Oracles : mais enfin je renonçai au Caucase, où je me souvins d'avoir tué parmi une troupe de brigands un bon Chevalier de ma famille, lequel mourut pour n'avoir pas voulu se rendre ; & je préférai l'augure de mon Calodaimon, sans me douter que j'obéissois à la Dame Anange, qui m'appelle en ces lieux pour y terminer ma vie. Voilà ce que je sais de mon fils Alector; & je ne doute point que je ne le reconnoisse aujourd'hui à sa chaîne d'or, à sa brillante épée, & à quelque devise qu'il aura prise sans doute pour indiquer sa famille —. En achevant ces mots, le Chevalier Franc-Gal & le Prêtre de Jove arriverent à la Cité d'Orbe, & alors le soleil étoit déja loin au-dessous du brillant zénith.

Lorsqu'ils entrerent dans la Ville, tout le Peuple en alarmes rempliſſoit les rues, & se portoit en foule d'un côté de la Cité, où l'on entendoit bruire le tumulte & retentir des cris affreux. Croniel & son noble Compagnon apprirent en même-tems qu'on se battoit vers l'hippodrome, que la mêlée étoit sanglante, & que le combat duroit depuis une heure.

— Orbitains, Orbitains, dit Franc-Gal, eſt-ce là le fruit de mes leçons? eſt-ce là cette paix que je vous ai tant recommandée? Hélas! tout eſt fait pour dégénérer. Je vois bien qu'il eſt tems que je meure, puiſque déja mon ouvrage eſt détruit. — Croniel, par ſon caractere, étoit diſpenſé de courir ſur les lieux du carnage, & le vieillard ne demandoit qu'à ſe repoſer, de ſorte qu'ils ſe rendirent à la demeure du Prêtre, où ils commencerent par ſe préparer un repas auſſi ſimple que ſalutaire.

Cependant au Palais des Seigneurs Gratian, le marbre, dont la cour étoit pavée, fumoit de ſang humain, & les cadavres expirans ou expirés tomboient autour du courageux Alector, comme on voit tomber l'herbe autour du Faucheur. Sans caſque, ſans cuiraſſe, vêtu ſimplement de ſa jazerine à franges de fil d'or, ſon écu de ſinople au bras, & ſa brillante épée au poing, il ſe faiſoit une juſtice ſanglante de la violence commiſe en ſa perſonne par les freres de ſa belle Noémie. Déja le plus jeune de ces freres & le plus hardi, giſſoit mort étendu ſur le pavé, & les deux autres

bleſſés par Alector, lui lançoient de loin des fleches, des cailloux meurtriers & de longs javelots que le Guerrier Scythe évitoit avec ſoupleſſe & dextérité. La foule du Peuple & des amis de la Famille Gratianne faiſoit pleuvoir ſur lui les pierres, les traits, les dards; & tous ſe tenoient éloignés, bien ſûrs que le deſſein auroit été trop téméraire de ſe meſurer contre ſa vaillance. Rien ne réſiſtoit en effet aux coups de ſon épée; & quiconque l'avoit approché, en avoit reçu la mort pour le prix de ſa bravoure. Mais les deux freres de Noémie, voyant que tous les traits de la multitude alloient mourir contre le pavois d'Alector, & tomber à ſes pieds ſans lui porter d'atteinte, ſe réunirent à dix autres Chevaliers de leurs amis; & ils s'approcherent avec des liens dont ils eſpéroient l'arrêter & le garrotter. Dans ce péril, le noble fils de Franc-Gal apperçut, à l'extrémité de la cour, un perron de marbre triangulaire, qui portoit les ſtatues en albâtre de trois Vierges nues repréſentant les trois Graces, protectrices du nom Gratian: un des angles du perron s'enfonçoit dans le mur; & ce fut

sous cette voûte, consacrée par des images de paix, qu'Alector se refugia pour n'être point surpris, frappé par derriere, ni enveloppé des liens qu'on lui préparoit. Alors, couvert de l'écu de Gallehaut, & présentant son épée, animée par le sentiment de l'injustice & tout bouillant de colere, il ressembloit au sanglier, qui tient à la meute & brave ses vaines attaques, acculé contre un arbre ou un rocher; les chiens baubent devant lui, & n'osent l'approcher: si quelque jeune imprudent se rue sur la bête, percé soudain du crochet de sa dent irritée, il dépose à la fois ses entrailles & sa vie sur la terre. C'est ainsi que les ennemis d'Alector, amassés devant lui, se bornoient à de vaines injures & des menaces impuissantes; & lorsqu'un plus hardi s'avançoit à la portée du fer, il le transperçoit, & joignoit son cadavre aux autres cadavres gissans. Néanmoins, les traits de tout genre voloient sans relâche, & retentissoient contre son bouclier: il ne paroissoit pas possible qu'il se soutînt encore long-tems dans son asyle, lorsqu'on vit la belle Noémie, qui descendoit d'une fenêtre, vêtue d'un léger man-

teau de satin blanc, les cheveux en désordre, les yeux éplorés, & le visage animé d'une audace virile. Elle se jetta au milieu des assaillans, & parvint au perron de son ami, d'où elle éleva la voix, & dit : — Mon pere, & vous, mes freres, quelle est cette ingratitude d'assassiner le Libérateur de votre sœur & de votre fille ? quelle est cette impiété de l'assassiner chez vous, au moment où vous venez de l'y recevoir avec honneur ? Vous, amis-de ma famille, vous, Peuple, quelle est votre imprudence de servir des ressentimens dont vous ignorez la justice, & quelle est votre lâcheté de vous rassembler en armée contre un seul homme, & un homme à qui vous devez la moitié du salut de votre Ville ? Je vous déclare à tous que cet homme est mon Amant ; il m'a délivrée de l'Hippo-Griffo-Centaure ; il a tué ce Monstre ; il est vaillant & de noble race ; il est digne de mon cœur : ce cœur sera son boulevard ; adressez-y vos criminelles armes : je veux les y recevoir toutes, avant que d'en laisser parvenir une jusqu'au sien —.

En disant ces mots, l'aimable Noémie

embrassa étroitement son Chevalier, & le couvrit de tout son corps, ce qui suspendit la grêle des dards & l'acharnement des combattans. Mais il y avoit dans la mêlée un jeune Orbitain nommé Coracton; il étoit beau, bien fait, noble, sans reproche jusqu'alors; & il avoit adressé à la belle Noémie des soupirs qu'elle n'avoit point écoutés. Apparemment que les mépris & la jalousie suffisent pour dégrader une ame que le sentiment du bonheur pouvoit élever. Coracton, en voyant celle qu'il adore dans les bras d'un autre, oublie son honneur, & son amour se transforme en rage; il conçoit le lâche & horrible dessein de percer les deux Amans d'un même coup: sa fleche vole sans que personne ait apperçu la main qui l'envoie; elle atteint le flanc virginal de Noémie, & pénetre jusqu'à son tendre cœur. On vit sa blanche & légere simarre se teindre de sang vermeil; on la vit elle-même défaillir & s'incliner, comme une fleur mourante, sur la poitrine de son Amant. « Je » meurs, lui dit-elle: mais je vous ai » sauvé le coup de la mort, & j'expire » dans vos bras ». Sa langue se glace à

ces mots; ſes yeux s'éteignent; la pâleur ternit ſon viſage: elle repoſe ſes lèvres décolorées ſur la bouche d'Alector; & en épuiſant un reſte de force à le preſſer contre ſon ſein, elle exhale ſon dernier ſoupir. Ainſi s'accomplit l'Oracle vengeur de l'Hippo-Griffo-Centaure; ainſi mourut la plus innocente & la plus belle des créatures; ainſi ſe terminerent ſes naïves amours en auſſi peu de tems que le Ciel en accorde à la roſe pour naître, pour briller & périr. Mais, Alector, formidable Alector, quelle ſera ta vengeance? Il pouſſa un cri terrible & déchirant, lorſqu'il recueillit le chaſte & dernier ſouffle de ſon Amante. Il dépoſa ſon beau corps ſanglant & inſenſible aux pieds des vaines images qui ne l'avoient point défendue. Ses larmes s'échapperent; il pleura, mais de fureur, mais du déſeſpoir & de la rage qui le firent ſauter de ſon perron, les yeux en feu, la menace à la bouche, affamé du ſang de l'aſſaſſin, affamé du ſang de tous, s'oubliant lui-même, & ne reſpirant que morts & vengeance. Il ſe précipite, comme un lion bleſſé, au travers de cette lâche multitude qui l'environne.

L'excès de sa colere double ses forces; il frappe & renverse tout ce qu'il rencontre; il s'inonde du sang de ses victimes; il les amoncelle autour de lui; & tandis que son agilité le débarrasse de la foule, tandis que son bras immole de tous côtés, son esprit, ses yeux mêmes sont tournés vers le corps de Noémie. Il l'appelle sans cesse; il appelle aussi le meurtrier infame, & le provoque en fureur: mais, comme une guêpe vile, qui darde le venin de son aiguillon & s'envole, le lâche Coracton s'étoit enfui, épouvanté lui-même de son barbare assassinat. Cependant Alector le cherche: il brûle de rencontrer un ennemi qu'il ne connoît pas, & de son aveugle ressentiment le fait tomber à la fin dans des liens tendus sous ses pieds. On se rassemble, on l'enveloppe, accablé sous le nombre, sa force & son courage ne lui servent plus qu'à l'épuiser: on lui arrache son écu, & six hommes puissans s'attachant à ses bras, le désarment de son épée. Insensible à ce malheur, ainsi qu'à la honte de se voir charger de liens, Alector ne gémit que sur Noémie, ne soupire que du desir de se rejoindre

à ſon Amante, ne parle que de la venger, & ſe laiſſe traîner à la maiſon du Potentat. Sur le champ, tous les Juges furent appellés à la Baſilique. On admit à ſe plaindre du coupable tous ceux qui croyoient en avoir le droit. Le Potentat reçut les dépoſitions dans une ſeule oreille, réſervant l'autre pour l'accuſé : & c'eſt ainſi, dit-on, que l'aſpic, toujours en garde contre l'enchantement des paroles, ſe ferme l'oreille en la collant contre la terre.

Les freres Gratian parurent les premiers, & accuſerent Alector de n'avoir délivré leur ſœur que pour la ſéduire, & d'avoir anticipé ſur le prix du ſervice en ne réuſſiſſant que trop à lui plaire ; ce qui étoit prouvé par la facile entrée que Noémie lui avoit permiſe auprès d'elle, où il avoit été ſurpris dans une familiere confiance, & uſant de l'appartement où elle étoit avec une liberté ſans exemple chez les Orbitains. Ils s'étendirent ſur le ſoin des mœurs, qui avoit fait élever des barrieres entre les deux ſexes juſqu'au moment de l'hymenée, & finirent par une accuſation plus grave ; c'étoit d'avoir porté l'audace & l'oubli

de l'hoſpitalité juſqu'à baiſer la main de Noémie un moment après leur retour de la forêt des Hazards, c'eſt-à-dire, à l'inſtant même où la jeune imprudente, réparant dans ſes appas le déſordre occaſionné par les incommodités du voyage, ne devoit être apperçue que des ſeules Suivantes deſtinées à la ſervir; que c'étoit la cauſe bien juſte & bien raiſonnable qui les avoit armés contre lui, & qui ne leur avoit pas permis de conſulter des égards qu'on ne devoit point à un ſéducteur ni à un Etranger; que du reſte, ſa prétendue valeur ne le rendoit que plus digne de la mort, pour avoir tué tant de Chevaliers, de ſerviteurs & de perſonnes du Peuple, qui étoient accourus à leur ſecours. Après les deux freres, il ſe préſenta d'autres accuſateurs, hommes & femmes, qui venoient redemander à Alector le ſang d'un fils, d'un frere, d'un époux, d'un parent, d'un ami, & tous concluoient à la mort de l'Etranger, par qui tant de déſordre étoit entré dans leur Ville.

Lorſque le Potentat les eut entendus, il fit venir l'accuſé, qui ſe préſenta avec un front triſte, mais fier, & une conte-

naître assurée. On lui fit part de tous les griefs déposés contre lui; & on lui dit de répondre. Le fils de Franc-Gal, au lieu d'obéir, ne fit que jetter sur ses Juges un regard noble & imposant. On lui répéta l'ordre de se justifier. — Ne voyez-vous pas ce collier d'or que je porte à mon cou, dit-il enfin, & ne voyez-vous pas ces liens qui le déshonorent —? En même-tems, il présenta ses mains cruellement étreintes de cordes ignominieuses. — La noblesse que vous reclamez, lui dit le Potentat, vous obligeoit à des actions nobles, & vous en avez perdu le privilege: mais je vous le rends. Maintenant, répondez, ajouta-t-il après l'avoir fait dégrader de ses liens —. Alector reprit avec dignité: — Que répondrai-je, quand c'est à moi d'accuser; quand c'est moi qui suis outragé; moi, qui reclame les droits de l'hospitalité violée; moi, qu'on vient d'attaquer inégalement; moi, qu'on auroit égorgé sans ma bonne arme & mon courage; enfin moi, qui suis la victime de la plus barbare violence dans la personne qui m'étoit la plus chere au monde? On me dit Etranger. Seroit-ce parmi-vous un titre

qui

qui exposât à l'injustice ? Les freres Gratian se sont cru offensés de ma part. Je leur demande s'ils sont Gentilshommes, & si c'est dans le pur honneur qu'ils ont puisé la résolution d'armer toute une Ville contre moi ? Ils m'accusent d'avoir séduit leur sœur : hélas ! que n'accusent-ils aussi leur sœur de m'avoir séduit ? Ils m'ont surpris dans son appartement : j'ignore vos usages. Mais, Cavaliers Orbitains, que dois-je penser de vos mœurs, si l'approche d'une Dame honnête vous est interdite, & si elle ne peut vous recevoir, sans péril pour son honneur ? J'ai baisé la main de Noémie ! ombre innocente & chere, pardonne si je poursuis ; c'est pour la défense de ta pureté, & non pour ma justification, que je mépriſe. Elle venoit de me présenter à sa famille, je l'avois ramenée à son appartement ; elle m'avoit dit : « Vous » avez vu l'accueil de mon pere & de » mes freres; toute ma famille va vous » aimer : peut-être qu'un doux hymen, » selon nos loix, sera le prix de votre » valeur & la récompense de mon amour » pour vous »... Je me suis jeté à ses pieds

dans le transport de ma reconnoissance, & j'ai pris sa main que j'ai baignée de larmes de joie! Si c'est-là un crime, ce n'est pas à des hommes à me le reprocher ni à m'en punir. Les autres forfaits dont on m'accuse ne méritent pas une parole de plus de ma bouche. Au reste, ma cause me devient nulle. J'ai perdu ma chere Noémie : hâtez-vous de me faire mourir. Un seul regret m'occupe ; & c'est de ne l'avoir pas vengée, de n'avoir pas arraché le cœur de son assassin, pour le lui porter au nocturne séjour des Esprits, où elle brille maintenant par-dessus tous les autres. Ecoutez, Orbitains; l'ordre d'un mourant est sacré : la voix de l'innocent condamné s'éleve au-delà des nues, & appelle la foudre sur l'iniquité. Je vous charge vous-mêmes de ma vengeance, je vous dévoue à tous les châtimens célestes, si vous ne découvrez & ne punissez l'assassin de mon Amante. Et toi, grand Chevalier Noir, ombre hardie de Gallehaut, je te charge d'accomplir sur ce Peuple ingrat mes justes & dernieres imprécations—.

Lorsqu'Alector eut cessé de parler ; la moitié de ses accusateurs, fléchis par

ſa mine intéreſſante, ſon eſprit, ſon courage, pardonnoient à ſon erreur & à ſa funeſte vaillance. Ils blâmoient les imprudentes victimes de ſon épée d'avoir pris part à des reſſentimens domeſtiques, qui durent leur être étrangers. Mais l'aſcendant de la famille offenſée l'emporta ſur la clémence : les Juges n'oſerent lui déplaire ; ils prononcerent comme ils auroient prononcé depuis. Une partie de l'Oracle fut encore accomplie, & le Libérateur des Orbitains fut condamné à la mort par eux-mêmes, pour avoir commis un grand nombre d'homicides, & introduit un exemple de liberté dangereuſe, dont les effets ſe propageroient d'âge en âge, & renverſeroient un jour les fondemens de la République, en établiſſant une communication vicieuſe entre les deux ſexes. Telle fut la ſentence des Juges d'Orbe, qui ne méritoient pas en effet le bonheur de cette innovation. Mais, dans ce tems-là, c'étoit comme aujourd'hui ; & il ſuffiſoit que les hommes s'aſſemblaſſent pour déraiſonner.

Au moment où la foule s'étoit écoulée du Palais de la famille Gratiane, un Diacre du Sacerdoce avoit été appellé

pour couvrir la face de Noémie du voile funéraire, verſer les parfums, & répandre des fleurs ſur ſon corps au même endroit où elle étoit expirée. Vingt jeunes filles s'étoient rangées autour de ce corps inanimé, en longues ſtoles blanches, le ſein découvert, & le front ombragé de triſtes cyprès. Elles pleuroient, chantoient alternativement la touchante Elégie des Vierges; tandis que les parens & les femmes du Peuple fondoient en larmes, & que les Graces même verſoient des pleurs de leurs yeux d'albâtre. Dans la main d'une des ſtatues, le Diacre apperçut un rouleau de phillyre: il l'en tira ſecretement; & comme ce rouleau contenoit la volonté céleſte ſur le ſort du fils de Franc-Gal, il ſe hâta de l'apporter au ſouverain Juge; & dans l'inſtant même où celui-ci venoit de prononcer la ſentence de mort, il le lui remit, & lui expliqua ce que les paroles de l'Oracle pouvoient avoir d'énigmatique. Il étoit conçu de cette ſorte: « Les » deux vengeurs ſeront mis aux priſes; » la fleche, qui a tranſpercé la fleur, pro» duira des miracles: mais il y aura deux « morts avant que le ſalut des Orbitains

» s'accompliſſe ». D'après cet Oracle, le vengeur de Noémie fut deſtiné à combattre contre le vengeur du Prophete Calliſte, c'eſt-à-dire, contre le Dragon des arênes, ce jour même & une heure avant la nuit, à ce moment terrible où le Monſtre ſortoit du ſépulcre pour commencer ſes ravages. Alector entendit ſon arrêt avec une indifférence héroïque ; &, plongé dans la plus amere douleur, il ne faiſoit que répéter ſans ceſſe : O Noémie ! ô Noémie !

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à la Baſilique, le vieux Chevalier Franc-Gal, qui ne pouvoit reſter oiſif entre des murailles, s'étoit fait accompagner par le Grand-Prêtre dans tous les quartiers de la Ville ; & s'informoit, ſelon ſa coutume, de tout ce qui avoit quelque rapport à ſes idées d'utilité & de police univerſelle. Il fut charmé de voir qu'on avoit bâti ſur le plan qu'il avoit tracé depuis près de deux ſiecles, & gémit en même-tems de ce qu'on n'avoit pas mieux ſuivi ſon ſyſtême de légiſlation. La Cité d'Orbe fut ainſi nommée par lui-même, d'abord pour faire entendre à tous ceux qui l'habiteroient qu'ils

devoient se regarder comme Citoyens du monde, & prendre, à l'égard des autres Peuplades, les sentimens d'une tendre fraternité; ensuite parce que la Ville devoit être bâtie sur un dessin circulaire autour de la convexité d'une monticule, & former un demi-globe parfaitement régulier. Cette monticule n'étoit ni haute, ni escarpée, ni coupée inégalement : la pente en étoit douce & facile de tous côtés; &, soit qu'on montât, soit qu'on descendît, on ne s'appercevoit qu'à peine de l'élévation du milieu & de la dépression des alentours. A l'endroit où finissoit la plaine, & commençoit la pente, la Ville commençoit aussi. Elle étoit enfermée de murailles de la hauteur de trente toises, de l'épaisseur de trois, bâties de pierre de roche, crénelées & maçonnées à ciment. Dix-neuf boulevards, avec autant de tours, les couvroient d'espace en espace, & les paroient avantageusement contre toute espece d'attaque. Au pied des murailles, dans de larges fossés, passoit une riviere assez forte, dont on avoit soumis le cours à la parfaite régularité du dessin général. On entroit dans la Ville par quatre por-

tes ouvertes sur les quatre points cardinaux, & sous lesquelles on ne parvenoit qu'après avoir passé sur des ponts movibles, & défendus par des tourelles.

Autrefois, & avant la corruption du régime Orbitain, leur territoire, favorisé des Cieux, étoit partagé en quatre régions, qui répondoient à ces quatre portes, & qui recevoient une température différente. La région de la porte d'Orient, appellée aussi porte Physe, étoit perpétuellement caressée par les plus douces haleines des zéphyrs; les fleurs n'y mouroient point sur les herbes, sur les plantes ni sur les arbrisseaux; une éternelle sérénité y entretenoit une éternelle verdure. Elle n'étoit habitée que par des adolescens de l'un & de l'autre sexe. Les Orbitains avoient encore des mœurs, & ne séparoient point deux sexes destinés à se former mutuellement par la nécessité de se plaire. Quand ils connurent le vice, ils imaginerent les décences. Auparavant, toute leur jeunesse confondue passoit les plus beaux jours du monde à se maintenir dans l'oubli des biens, des soins & des soucis. Ce n'étoit que jeux innocens, danses

légeres, amoureuſes aubades, concerts de voix charmantes, tendres & naïfs propos de jeunes Bergers, fines agaceries, douces malices de la part des Bergeres : mais, hélas ! il venoit un tems où il falloit abandonner cette région fortunée, & paſſer à la porte du Midi ou porte Valentine. Dans cette ſeconde région, l'air ne promenoit plus de molles fraîcheurs, mais des vapeurs embraſées : cependant les arbres y ployoient ſous le fardeau de leurs fruits ; les herbes défleuries y croiſſoient plus hautes & plus entaſſées ; l'or des épis ondoyoit ſous le regard, & toutes les plantes y étoient dans leur maturité. Un travail pénible étoit le partage des Habitans de cette région, où l'on ne voyoit que Faucheurs, Faneurs & Moiſſonneurs ; des Marchands de tout trafic ; des Soldats armés pour la peine, & non pour le plaiſir ; des Philoſophes diſcutans ; des Uſuriers prêtant ſur la récolte des fruits ; & tous ces hommes ſuoient & ſe fatiguoient pour paſſer enſuite à la porte Occidentale ou porte Thane. L'air y étoit encore moins doux & moins pur : mais toujours inconſtant, humide, nébuleux & traverſé

par des vents qui répandoient d'inépuisables bruines ; cependant la région n'étoit pas tout-à-fait ingrate : elle prodiguoit la pêche fondante & rubiconde, le vermeil raisin, la molle nesle, la noix & l'aveline savoureuse ; mais ceux qui l'habitoient étoient presque tous grisons, peu occupés de jouir, beaucoup de recueillir & d'amasser. La derniere porte, nommée porte Passant, & tournée à l'exposition du Nord, avoit aussi son territoire, où souffloient & bruissoient les noirs aquilons, & où l'air ténébreux étoit chargé sans cesse de tristes frimats. Cette région, tout-à-fait stérile, offroit encore du gras bétail, de la tendre volaille, de la venaison ; & c'étoit celle où l'on faisoit la meilleure chere, mais à portes closes & autour des braseirs ardens. On y chantoit, on y dansoit, on s'y livroit aux plaisirs comme à la porte Physe, quoiqu'elle ne fût habitée que par de bons vieillards, dont l'unique affaire étoit de prier le souverain Jove, & de boire ensuite, de se chauffer, de diviser & de jouer aux cartes, au lourche, aux échecs, au tric-trac. Telles étoient les quatre régions de

la campagne d'Orbe. La Cité participoit aux avantages de chacune, & étoit exempte de ſes déſagrémens. Tout Citoyen, incommodé des chaleurs du midi, pouvoit aller ſe rafraîchir aux glaces de la porte Septentrionale ; & s'il s'ennuyoit du climat variable de la porte Thane, il étoit libre d'aller danſer à la porte Phyſe. Mais à la premiere faute que firent les Orbitains d'un accord univerſel, ils ſe virent privés de ces plaiſirs, & maintenant ils ſont aſſujettis aux ſaiſons, qui ne leur arrivent plus que l'une après l'autre.

A ces quatre portes, dont nous parlons, aboutiſſoient, ſelon que Franc-Gal les avoit tracées, quatre rues longues & larges, & alignées en tout ſens, leſquelles, ſe réuniſſoient au haut de la monticule dans une place ſuperbe appellée le carrefour. De-là, l'œil plongeoit directement juſqu'aux portes ; & d'ici, la vue ſe portoit juſques ſur la rotonde élevée au milieu du carrefour. D'autres rues traverſoient les premieres, en tournant autour de la montagne, & partageoient l'aſpect de la Ville en quartiers inégaux, plus larges à la baſe &

plus rétrécis à mesure qu'ils s'élevoient. Dans les intervalles des quatre grandes rues, le carrefour étoit embelli par quatre beaux édifices, qui étoient, le Prytan, où l'on traitoit les affaires de la République, & où l'on entretenoit, aux frais du Peuple, tous ceux qui en avoient bien mérité par des inventions utiles, par des exploits de valeur, & par-tout autre acte de vertu ; la Basilique ou Palais judiciale ; l'Hippodrome, où l'on exerçoit les chevaux aux différentes courses, du but, de la bague, de la joûte, &c. ; & le Théatre, que Franc-Gal avoit destiné à l'instruction des Citoyens, & dont l'objet s'étoit corrompu, de même que l'objet de ses autres établissemens. Derriere le Théatre étoient les arênes, plan vaste & sablé dans toute son étendue, destiné aux combats d'animaux & aux exercices de la lutte, de la course, du saut, du jet, de l'escrime au bâton ou à l'épée tranchante. Au milieu du carrefour, le Temple du souverain Jove s'élevoit en forme de rotonde, & dominoit sur toute la Ville. Il étoit bâti sur un plan spacieux, & percé de quatre

portes sur les quatre rues principales. Le pinacle, couvert de lames d'acier poli, étoit ouvert dans le milieu par un trou circulaire de trois coudées de diametre, qui donnoit l'aſpect du Ciel, & tout le jour dont l'intérieur de l'édifice étoit éclairé. Les murailles étoient chargées en dedans de quatre tribunes élevées les unes ſur les autres, ſoutenues par des piliers de marbre, ornées de baluſtrades de cedre garnies de ſieges d'érable dans le fond, & de pupitres du même bois pour s'incliner & appuyer, ſur le devant. Ces tribunes étoient deſtinées aux hommes, & les femmes avoient leurs places au-deſſous ſur des ſieges d'ébene rangés contre les murs de la rotonde. L'autel étoit dreſſé au centre & ſous l'ouverture du dôme. C'étoit un ſimple & ruſtique amas de pierre brutes, que jamais le ciſeau n'avoit entamées, & qu'on avoit diſpoſées dans une majeſtueuſe irrégularité. La pierre du deſſus ſeulement avoit été applanie pour recevoir les offrandes & pour brûler l'encens, unique ſacrifice dont la fumée montât juſqu'au ſouverain Dieu. Autour de l'autel, neuf chaires

de bois de noyer, poli & bruni, ſervoient aux Diacres du Sacerdoce ; & le Pontife Croniel avoit ſon tabernacle au milieu d'elles élevé ſur trois pilliers de marbre noir, d'où il annonçoit la parole prophétique au Peuple. Avec auſſi peu de magnificence, ce Temple étoit néanmoins ſi auguſte, qu'on ne pouvoit en paſſer le ſeuil ſans être ſaiſi d'un ſaint reſpect & ravi par un enthouſiaſme religieux. Chaque aurore y ramenoit les Orbitains à l'adoration matinale, qui ſe faiſoit dans un ſilence profond & révérentieux. A un certain jour, le Pontife prononçoit à voix haute une humble & courte priere au nom de tous ; & ce jour-là, le Peuple en chœur chantoit l'Hymne conſacré, & portoit enſuite ſon offrande à l'autel. Cette Cité d'Orbe avoit encore d'autres édifices & d'autres beautés que Franc-Gal voulut voir, comme les Portiques & le Xiſte, où l'on pouvoit ſe promener en tems pluvieux & en tems ſerein ; & les cinq marchés du bled, du vin, des viandes, du poiſſon, des fruits & laitages, leſquels étoient ſéparés & entretenus dans une

propreté merveilleuse, ainsi que toute la Ville, par l'usage qu'on avoit fait d'une belle fontaine qui étoit à l'entrée du Temple. Son onde vive & saine, autant qu'abondante, étoit distribuée à tous les quartiers en autant de ruisseaux qu'il y avoit de rues, & descendoit se perdre dans la riviere hors des murs, emportant les immondices & rafraîchissant le pavé par sa douce alluvion.

Le soleil commençoit à décliner, lorsque la curiosité de Franc-Gal l'entraînoit encore en d'autres lieux. Mais, en passant devant la Basilique, il fut attiré avec tout le Peuple, par le son d'une trompette ; & il entendit publier qu'un hardi & vaillant Champion combattroit le Dragon des arênes pour le salut public, & pour expier certains homicides qu'il avoit commis. A ce cri, tous les Citoyens se rendirent en foule aux arênes ; & le vieux Franc-Gal, qui n'étoit venu des extrêmités du monde que pour retrouver son fils aux arênes d'Orbe, suivit la foule tumultueuse, dans l'espérance de reconnoître son cher Alector parmi les spectateurs.

En passant devant le Temple du souverain Jove, il lui prit un desir d'y entrer pour y faire son adoration : & sans doute c'étoit la vieille Dame Anange qui lui inspiroit ce desir. Il étoit debout & les bras croisés devant l'autel, lorsqu'il entendit le mortel sifflement d'une couleuvre ; & au même instant, il vit tomber, par l'ouverture du dôme, une étoile resplendissante, qui s'alluma en touchant à l'autel, & s'éleva en une flamme trémulante & purpurine, dont la couleur s'effaçoit, & dont l'élan s'affoiblissoit peu-à-peu ; il vit encore un cygne, à plumage argenté, descendre du pourpris, & venir se poser devant la flamme miraculeuse ; puis exprimer de sa gorge mourante un chant mélancolique, tel que le lui dicte la Nature avant qu'il expire aux humides bords d'une onde solitaire. Ce triste oiseau distilloit de ses yeux des larmes limpides, qui tomboient sur la flamme, & qui à la fin l'éteignirent. Alors il cessa de chanter, de pleurer & de vivre tout ensemble. Le sage Franc-Gal, que l'habitude d'observer éclairoit sur ce présage, comprit

qu'il étoit menacé, & que la Fée Termaine éteindroit bientôt la lumiere de son cierge. Mais il se soumit sans crainte à l'immuable loi d'éternelle ordonnance; & sans autre regret que de n'avoir pas revu sa bien-aimée Priscaraxe ni retrouvé son fils Alector, il attendit le sommeil glacé, le sommeil long & profond que nul être vivant ne peut éviter de dormir. Il sortit du Temple avec un front plus rayonnant de sérénité, & où la pensée de la mort imprimoit un caractere de grandeur sérieuse qui le rendoit auguste à contempler. Il rejoignit le Prêtre Croniel, sans lui communiquer rien de sa fatale vision, & les deux vénérables Vieillards s'acheminerent du côté des arênes.

Les sieges étoient déja remplis par la multitude lorsqu'ils arriverent. Le Peuple se pressoit aux barrieres, & le comble même des murailles étoit chargé de spectateurs. Au passage du Macrobe, tous les yeux s'arrêterent sur lui. Il portoit sur ses armes une superbe peau de lion, dont les griffes, dorées & enrichies de diamans, s'agrafoient sur l'épaule; il

avoit au bras ſon pavois émaillé d'azur au ſoleil d'or : ſon large balandran de cuir de bufle, tanné par lui-même dans les eaux de la Moska, aux régions hyperborées, frangé d'or & luiſant d'un poli parfait, ſoutenoit ſa redoutable & fameuſe épée. Chacun, étonné de ſa royale preſtance, de la hauteur de ſa taille, de la belle proportion de tous ſes membres & de la dignité empreinte ſur ſon viſage, ſe levoit par un mouvement involontaire, & inclinoit reſpectueuſement ſa tête devant lui ; tant une belle & robuſte vieilleſſe pouvoit avoir d'aſcendant ſur un Peuple qui commençoit à ſe corrompre, & chez qui les premiers effets de l'inaction & de l'intempérance ne laiſſoient déja voir que des vieillards débiles, infirmes & mépriſables ! Le Grand-Prêtre conduiſit ſon Compagnon au ſiege qui étoit réſervé à ſa dignité pontificale ; il l'y fit aſſeoir le premier & avec honneur : ce qui inſpiroit encore plus la curioſité de connoître ce grand perſonnage. Le vieux Franc-Gal ne ſe fut pas plutôt aſſis, qu'il promena ſes regards ſur toute la foule, & que ſes yeux paternels chercherent à

deviner les traits de son fils sur tous les visages. Il ne voyoit point de jeune homme robuste, à mine guerriere & galante, qu'il ne crût voir son cher Alector.

Il parut enfin, l'infortuné Alector, précédé de dix trompettes résonnantes, conduit par cent Chevaliers en armes, & par quatre cens Soldats de la République Orbitaine. Il avoit le port si magnanime au millieu de tous, qu'on eût dit qu'ils étoient là moins pour sa garde, que pour son cortege. Deux Juges le suivoient : leurs visages étoient aussi graves & séveres, que le sien étoit noble & assuré. Il marchoit d'un pas ferme & fier, vêtu de sa jazerine à franges de fils d'or, sans armes, la tête haute, ses beaux cheveux bruns déroulés sur ses épaules, & ses bras croisés au-dessous de sa poitrine. Parvenu au millieu de la place, on le fit arrêter. Excepté les Gratian & leurs amis, il n'y avoit personne dans les arênes qui, le voyant si beau, si jeune, & d'une contenance si légere & hardie, ne le plaignît avec attendrissement & ne désirât le sauver. Les jeunes Dames sur-tout le considéroient avec

admiration, & le regrettoient d'avance. Un bel homme eſt sûr de leur regard : un homme malheureux eſt sûr de leur intérêt.

A l'ordre du Potentat, les Gardes armés firent refluer la foule contre les murailles & les barrieres ; & quand l'eſpace fut dégagé, le Juge adreſſa la parole à Alector, & lui dit : — Voulez-vous combattre le Dragon pour le ſalut public ? — Lorſqu'à midi je ſuis entré dans Orbe, répondit Alector, mon deſſein étoit de le combattre, & d'en offrir la victoire à ma chere Noémie. Je l'aurois fait pour m'honorer d'un exploit ; je le refuſe pour ſubir un châtiment. Hommes ingrats, pouvez-vous demander votre ſalut à la main que vous flétriſſez : & les bienfaits s'arrachent-ils par la violence ? N'eſpérez rien de mon bras ; comme criminel, je le refuſe ; & comme Guerrier libérateur, vous n'avez pas mérité que je vous ſerve. Maintenant, faites-moi mourir ; livrez-moi au Dragon, ſans défenſe, ou que vos Soldats m'égorgent : ma réſolution eſt prononcée —. En achevant ces mots, il s'é-

loigne du Potentat, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ce contre-tems; & il se promene seul dans le milieu de la place, élevant les yeux sur tous les rangs. Il apperçoit, sous le riche baldaquin du Pontife, un Vieillard dont l'œil le suit avec curiosité. Son vêtement guerrier & sauvage le lui fait connoître pour Etranger : mais ce front auguste & dépouillé par l'âge, ces rides du vieux Franc-Gal, cet air, cette armure, la promesse des Oracles, qui lui revient dans la mémoire, la voix de la Nature, bien plus sûre que les Oracles, tout lui dit que ce Vieillard est le Héros qu'il cherche, le Chevalier au grand cheval nageant & volant, l'époux de Priscaraxe, enfin son pere. Dans l'embarras de pénétrer jusqu'à lui, & dans l'incertitude où ses esprits se confondent encore, il porte ses mains à son cou, & retire sa chaîne d'or de dessous le vêtement qui la couvre. Alors Franc-Gal, qui l'examinoit, reconnoît à la fois le collier de Priscaraxe & son fils. Le premier transport de son cœur paternel le fit lever de son siege avec vivacité : mais ensuite il

s'arrêta. Il descendit posément sur le sable, s'avança vers Alector; &, l'abordant avec un front où le courroux se mêloit à la dignité, il lui dit: — Ma premiere parole te maudit, jeune homme; garde-toi de me nommer, si tu me reconnois. Puisque tu meurs infame, emportes-en toute la honte avec toi, & ne jette point de nuages sur l'éclat de ma vie —. Après ces mots, le sévere Vieillard entendit au fond de ses entrailles une voix qui le démentoit; il laissa tomber une larme sur sa joue, & il reprit d'une voix moins irritée: — O jeune homme, es-tu donc un malfaiteur? — Juge d'Orbe, dit Alector en s'adressant au Potentat, répondez à ce respectable Vieillard; dites-lui quel est mon crime. Il ne m'appartient pas de lui répondre moi-même, avant que votre bouche ne m'ait justifié —. Le Potentat fit à Franc-Gal un récit fidele de tout ce qui s'étoit passé, & convint, en présence d'Alector, que c'étoit moins par les loix de la République Orbitaine, que par un ordre céleste, si l'on exposoit ce jeune Etranger à combattre le Dragon des arênes. Quand

il eut fini, le fils respectueux de Franc-Gal se prosterna devant son pere : — Bénissez-moi, lui dit-il ; ôtez votre malédiction de dessus ma tête : assurez-moi que votre noble cœur ne me reproche rien. O mon redouté Seigneur ; ô mon pere, ne me refusez pas votre main. — Je te bénis donc, mon fils ; mais je ne t'excuse pas, dit le Vieillard en lui donnant sa main —. Alector la prit, l'inonda de ses larmes & la couvrit de baisers : car on ignoroit encore cette molle & licencieuse coutume de baiser la face d'un pere ; &, dès l'âge le plus tendre, les enfans étoient instruits à la regarder en crainte & en révérence profonde —. Ma très-honorée Dame & mere Priscaraxe vous pleure, dit ensuite Alector ; l'esprit de Gallehaut vous salue & vous fait annoncer que la puissante Dame Anange a marqué la fin de vos voyages ; le repos est enfin promis à votre glorieuse vieillesse, & vous en irez jouir aux champs fortunés qu'arrose le Tanaïs —. Franc-Gal interrompit son fils : — Quel est ce Gallehaut qui me salue, lui dit-il ? — Un bon Chevalier, un peu moqueur

depuis qu'il eſt mort, & que vous avez tué ſur le Caucaſe. C'eſt lui qui m'a tranſporté dans ces lieux, & qui m'a dit que je reverrois aujourd'hui mon Seigneur & pere Franc-Gal —. A ce nom, les ſpectateurs les plus voiſins de la ſcene répéterent Franc-Gal avec étonnement, le nom de Franc-Gal paſſa de bouche en bouche, & l'aſſemblée entiere, en un même cri, diſoit : — C'eſt Franc-Gal, le Chevalier Vieux au grand cheval nageant & volant; c'eſt lui, c'eſt notre Légiſlateur, le bienfaiteur du monde. O Franc-Gal, nous mourons tous avant qu'on expoſe ton fils à la mort —. Les échafauds ſe vuiderent en un moment; on accourut pour le voir : on le voyoit; on ſe preſſoit pour le mieux voir; imbécille empreſſement d'un vain Peuple qu'attiroit la ſingularité ſeule, & qui, dans ſa folle ivreſſe, oublioit les torts dont la honte eût dû le confondre à l'aſpect de ſon Fondateur.

Mais au milieu de la joie univerſelle & des cris élancés juſqu'aux Cieux, au moment où mille flambeaux de cire odorante commençoient à éclairer la carriere,

on entendit l'horrible Dragon ſiffler & entre-choquer ſes dents & ſes écailles dans le noir ſépulcre du Prophete Calliſte. La multitude épouvantée reflua de nouveau, & vuida l'arêne où le ſeul Alector demeura ſans aucune apparence de crainte ni de ſouci de ſa perſonne. — Donnez-moi mes armes, s'écria-t-il, & rendez graces à mon pere du combat que je vais entreprendre —. On lui jeta en diligence ſa brillante épée & ſon écu de ſinople au Coq d'or. Avant qu'il eût lacé ſon caſque, le Dragon s'élança d'entre les marbres du tombeau, levant ſa crête de couleur ſanguinolente, les yeux ardens & diaphanes comme de vifs eſcarboucles, ſes longues mâchoires ouvertes & bordées de fleches aiguës, au milieu deſquelles trois langues effilées, rouges & chargées de poiſons livides, s'agitoient avec une mobilité que l'œil ne pouvoit ſaiſir. Il s'élança & fondit ſur Alector, qui reçut ſa premiere attaque en lui plongeant ſon épée dans la gorge. La bête irritée pouſſa un ſifflement terrible; & ſon énorme corps, pareil au fuſt d'une colonne, ſe roula en

plus

plus de vingt cercles inégaux dans lesquels il essaya d'enfermer son ennemi : mais Alector, avec une merveilleuse légéreté, passa vingt fois au travers avant que le Monstre eût eu le tems de les serrer ; ce qui alluma tellement sa fureur, que sa gorge se gonfla de tous ses venins, & qu'il en vomit de longs flots par sa gueule ouverte. Le Guerrier en évitoit l'atteinte par de prompts écarts ; & passant le long des flancs du Monstre, il lui portoit, d'intervalle en intervalle, de grands coups d'épée : malheureusement ils étoient peu profonds, & s'émoussoient presque tous contre l'impénétrable toit d'écailles dont l'animal étoit revêtu, & dont il rasoit l'arêne à grand bruit. Le vaillant Champion, irrité à son tour de cet obstacle, voulut abattre la queue du Dragon par un coup de revers : mais il en fut atteint lui-même par un coup si violent, qu'il en fut renversé sur le sable ; & le Monstre soudain, ramenant sa gueule ouverte, saisit la tête de son ennemi gissant, & l'étreignit dans ses mâchoires avec une force supérieure à la souplesse du Guerrier. Un cri s'éleva

dans toute l'enceinte ; & Franc-Gal se préparoit à voler au secours de son fils, lorsqu'Alector, glissant son épée le long de son casque, alla ouvrir dans la gorge du Serpent une blessure nouvelle, d'où jaillit un ruisseau de venin sanglant, roux, écumeux & plombé. De la douleur que le Monstre en ressentit, ses mâchoires se rouvrirent, & le valeureux Champion se remit sur pied, opposant son pavois à de nouvelles morsures. De son côté, la Bête craignit l'estoc fatal, & n'y revint pas : mais elle se mit à flageller rudement & prestement de sa queue, dont Alector se défia un peu plus qu'il n'avoit fait auparavant. Le Dragon recommença à se rouler & à former de vastes anneaux dont il ne put envelopper le Guerrier ; & dans un moment où il avoit déployé toute sa longueur, celui-ci lui sauta sur l'échine & lui enfonça la pointe de sa bonne épée au rebours des écailles, plongeant si ferme, qu'il la fit pénétrer jusques sous le ventre : mais un rapide mouvement du Dragon, & la crainte de se voir enlacer par un nouveau repli qu'il formoit, le fit s'écar-

ter avec promptitude ; & il ne put le faire assez vîte sans abandonner son épée dans la blessure.

Alors de nouvelles craintes s'annoncerent par de nouveaux cris de la part des spectateurs. Franc-Gal, voyant son fils désarmé, lui jeta son épée fameuse, en lui criant : — Courage, mon fils —. Animé de la plus puissante valeur par ce seul mot, le jeune homme se pencha pour la ramasser ; il y touchoit lorsqu'il la vit échapper à sa main, s'élever en l'air, & s'y soutenir. En même-tems, & au même endroit où elle paroissoit suspendue, on entendit éclater d'un rire moqueur, une voix forte & sonore, mais sans qu'il fût possible de distinguer personne ; ce qui jetta tous les assistans dans la plus grande surprise & la plus triste consternation. Alector ne fut pourtant ni surpris ni consterné : car il reconnut aussi-tôt son cher parent du Caucase ; & il lui cria d'en-bas : — Maudit sois-tu pour jamais, Gallehaut ! Sans toi j'avois l'honneur de combattre avec la bonne épée de mon pere. Que le Ciel te punisse de ton sot rire & de ta mé-

chanceté — ! Gallehaut éclata d'une voix plus claire, & laissa tomber une fleche encore sanglante sur l'arêne. — Sers toi de cette fleche de vengeance, cria-t-il ; je viens de l'arracher du sein de Noémie : ce sang que tu regardes, c'est le sien — ; & il fit entendre de nouveaux éclats de rire. L'épée de Franc-Gal courut en l'air, & alla se suspendre à une colonne de bronze dressée au milieu du carrefour, & sur laquelle étoient gravées en caracteres d'or les principales loix des Orbitains. Alector ne songeoit presque plus à sa défense ; occupé de la douleur que la vue de cette fleche renouvelloit dans son ame, il eût mieux aimé la plonger au sein du meurtrier, que de s'en servir contre le Dragon. Cependant l'Animal essayoit d'arracher avec ses dents l'épée meurtriere qui lui faisoit souffrir de vives douleurs. Alector désespéré le surprit dans cette occupation, & il lui creva d'abord les deux yeux. Le Monstre ouvrit encore une fois sa profonde gueule ; & le valeureux Champion, qui vouloit terminer, empoigna sa fleche par le milieu du fust, & la fit entrer perpendicu-

lairement entre les deux mâchoires, que l'Animal ne put rapprocher. En vain il secoua sa tête, il se débattit, il se roula : ses efforts ne lui servoient qu'à mieux assurer son fatal baillon. Cependant son sang couloit sans relâche : ses forces s'affoiblissoient ; & déja il se replioit du côté de son repaire sacré, lorsqu'Alector courut lui fermer le retour. Il ne se fit plus qu'un jeu du reste du combat : car il n'eut pas de peine à retirer son épée, & à la plonger dans la gueule béante de l'Animal, jusqu'à ce qu'elle atteignît son cœur & consommât le salut des Orbitains.

Alors des quatre points de l'horizon, voilé par les ténebres, j'aillirent quatre bandes d'une lumiere éclatante parallelement aux quatre principales rues d'Orbe ; & du même coup-d'œil, on les vit se réunir par leurs extrémités au plus haut point des Cieux, & former un globe de feu de même couleur argentée qui se suspendit droit sur le centre du dôme de la rotonde. Le Dragon se releva sur sa queue, & il sortit de sa poitrine une voix pareille au son profond d'un ton-

nerre, disant : — Si le vengeur n'est vengé du vengeur, il renaîtra d'entre les flammes —; & il tomba mort —! Qu'il renaisse, dit Alector vainqueur, & qu'il périsse encore de ma main —. En même-tems, il lui posa le pied sur la tête, & rengaîna sa brillante épée. Il retira la fleche; &, en la contemplant, il dit avec un soupir : — O fleche malheureuse, le sang de l'ennemi public ne t'a point lavée du sang de ma Noémie! Mais puisque j'ai perdu l'espoir de reconnoître son vil meurtrier, ô Ciel, c'est à toi que je remets ma vengeance —. En disant ces mots, il lança la fleche dans les airs, & tout le monde la vit disparoître en son élévation. Une grêle de feu se détacha des quatre bandes qui venoient de se tracer dans les Cieux, & tomba au milieu des quatre rues d'Orbe. Chaque grain, en tombant, éclatoit sur le pavé; & cette multitude innombrable de grains faisoit entendre un épouvantable fracas. La fleche reparut un moment suspendue dans la même ligne qu'elle avoit décrite; puis fendant l'air avec un sifflement, elle vint s'enfoncer

dans le cœur du malheureux Coracton, qui se trouvoit parmi la foule. Elle s'enflamma en touchant à sa chair coupable; le meurtrier de Noémie fut en un moment consumé de flammes vengeresses, & il ne resta que sa cendre parmi le sable. — C'est moi qui te venges, dit Gallehaut —; & il laissa paroître son Fantôme noir, afin d'accomplir l'Oracle, qui avoit promis la vue de deux morts de la famille Macrobe. — Alector, je te tiens ma promesse; c'est moi qui viens de punir Coracton : mais c'est à moi d'accomplir le dernier Oracle en prenant vengeance de toi-même. Rassurez-vous, Orbitains; & toi, Chevalier Franc-Gal, suis-moi : Madame Anange t'appelle. — Oui, répondit Franc-Gal, se levant avec une incroyable majesté. Laisse-moi seulement prononcer mes dernieres paroles, & je te suis au Temple éternel. Puis il adressa ses regards aux Cieux; & il reprit :

— Dieu, je commence par toi; je te rends grace de ma vie : elle a été longue & pure; je ne meurs point en douleurs ni en regrets; ma pensée se porte avec

satisfaction sur tout ce que j'ai fait, & je laisse des bienfaits dans la mémoire des hommes : ô Dieu, je te rends graces de ma vie.

Hommes Orbitains, je vous avois enseigné le travail, la tempérance, l'amour du bien commun, le respect de l'égalité. Je vous avois donné de bonnes loix : mais vous avez perdu le respect de vos tems antiques, & vous avez ourdi la chaîne de vos maux. Il n'est plus tems de revenir à vos loix; je ne les conçus que pour un Peuple innocent. Vous avez des vices; ce que vous pouvez faire de mieux, c'est d'en arrêter l'excès, & de les balancer par des vertus. Je voudrois encore vous aider : mais j'ai couru mon espace; la terre s'apprête à couvrir mon image, & le souverain Dieu me redemande mon flambeau.

Mon fils, tu m'as fait raconter & voir tes premieres prouesses. Ce sont des amusemens de ton âge, & mon ombre te demandera d'autres exploits à l'avenir. Ton cœur est bon : mais ta jeunesse est novice; tu n'ignores pas seulement les choses, mais tu ignores quelles choses

il faut savoir. Mon vœu étoit de t'ouvrir les yeux à la science, & de t'armer Chevalier. Recherche les Sages : ils me suppléeront, & choisis le plus magnanime pour te donner l'armature. N'arrête jamais ton courage ni ta pensée à de petits objets ; un cercle étroit dégrade l'homme. Sois ami des bons ; révere les vieux ; fuis les oisifs, & combats les méchans. Mon fils, tu as un cœur foible, crains ton cœur : tu n'as encore eu qu'un moment d'amour innocent. Vois, mon fils, combien de maux sont sortis de cet amour. Toute une famille pleure ; un fils est mort, une jeune créature est morte pour toi. Tu as égorgé tes freres ; jeune insensé, garde-toi de l'amour. Honore & protege la beauté ; & si tu ne peux en éviter l'empire, consulte ta gloire & ma vie avant que de t'y soumettre, & souviens-toi que le destin d'un homme est dans l'ame de sa Maîtresse. Mon fils, que la main du souverain Dieu te bénisse par la mienne, & que ta valeur, l'honneur & la prudence t'accompagnent ! Je te défends de revoir le Tanaïs & ta mere avant l'âge où je suis parvenu, &

Cleronome te l'a donné auſſi long. Je veux que tu erres, que tu étudies, que tu te rendes utile, & que jamais lieu dans l'Univers n'interrompe tes courſes. Quand tu reverrois le monde pour la millieme fois, il y a toujours du bien à faire & des connoiſſances à amaſſer. Adieu, mon fils —.

— Prêtre de Jove, je te remercie de ton hoſpitalité; accorde quelques leçons à mon fils avant qu'il s'éloigne de ces lieux : fais annoncer mon départ de ce monde à mes Compagnons, qui ſont au rivage avec mon hippopotame; & fais dire ces ſeuls mots à ma bien-aimée la Reine Priſcaraxe : O femme, ne l'attends plus; il eſt mort —.

En achevant ces mots, il ſe replace ſur ſon ſiege; & dit encore : — Chevalier Gallehaut, Chevalier Gallehaut — ! Il ceſſa de parler pour toujours, & ſe couvrit la face de ſa peau de lion. Un moment après, on vit monter vers les Cieux deux lumieres éblouiſſantes, dont l'une étoit plus grande & plus claire que l'autre. La grêle de feu s'arrêta; les quatre bandes de lumiere ſe replongerent ſous l'horizon, &

la nuit redevint obscure. Alors le Pontife prit la main du Chevalier mort, & l'appella trois fois à voix haute & sombre; ensuite il dit aux spectateurs, muets de tous les prodiges qui venoient de se passer: — Les décrets sont accomplis; la mort du Héros est un deuil pour le monde —. Alector, qui n'avoit pas cessé d'être à genoux devant son pere, & qui s'étoit inondé de ses larmes jusqu'alors, se leva à ces derniers mots du Pontife, & se tint debout devant le corps expiré, les mains jointes à la hauteur de sa ceinture, l'œil fixe sur son pere, immobile & plongé dans une mâle douleur.

En ce moment, les Compagnons de Franc-Gal, inquiets de ne l'avoir pas vu reparoître avec la nuit, arriverent dans les arènes, & demanderent Franc-Gal. Le Pontife leur dit: — Franc-Gal est mort —. Les Guerriers consternés reprirent: — Il est mort —? Et le Pontife leur répondit: — Absolument, Franc-Gal est mort —. Et il commença le panégyrique du Chevalier Vieux, en racontant sa vie telle qu'il l'avoit apprise de lui-même; & le Peuple fut ravi

d'admiration. Le triſte Alector n'avoit point quitté ſon attitude morne & penſive. On eſſaya de le conſoler : mais il ſe couvrit la face de ſes cheveux, & aucun mot ne ſortit de ſa bouche.

Avant que de quitter les arênes, il fut réſolu par les Magiſtrats qu'on travailleroit un tabernacle de fin cryſtal, où ſeroit renfermé le corps de Franc-Gal, après l'avoir enveloppé & injecté de parfums, & qu'on éleveroit ce tabernacle ſur quatre piliers de cuivre doré dans la grand'ſalle du Prytan ; que ſon écu ſeroit réuni à ſon épée ſur la colonne où la main de Gallehaut l'avoit ſuſpendue ; & que tous les ans on célébreroit la mémoire de ſa mort par une ſolemnité. Il fut auſſi réſolu qu'Alector recevroit une couronne de chêne pour prix de ſa victoire. Enſuite huit Chevaliers emporterent le corps de Franc-Gal ſur des lances juſqu'à la maiſon du Pontife. Toute la foule le ſuivit en ordre funebre ; les hommes d'armes portoient leurs lances renverſées ; les Magiſtrats ſe couvroient le haut de la tête du pan de leur robe ; le

Peuple chantoit l'Elégie des Héros ; & les flambeaux qui accompagnoient la marche étoient traînés sur la poussiere. On ne s'apperçut pas qu'Alector ne suivoit point. La multitude s'écoula toute entiere; & il demeura seul dans sa morne attitude, debout & la face voilée de ses cheveux au milieu de la place déserte & dans l'obscurité. Il demeura ainsi jusqu'à l'heure de minuit. Il ouvrit les yeux à la lumiere du fourreau de son épée, qui se trouva sous ses pieds : il revint à lui. Mais il laissa retomber sa tête, en se rappellant les tristes scenes de la journée. — Franc-Gal est mort, dit-il enfin, & elle est morte ; que puis-je devenir ? — Soudain, comme si le lieu où il étoit, cette Cité, ce Peuple lui eussent fait horreur, il ramasse ses armes, les porte dans sa main, & marche à grands pas. Il arrive aux portes de la Ville, se fait ouvrir comme Etranger, & s'éloigne en courroux de cette terre malheureuse qu'il n'a foulée qu'un jour, & où il a éprouvé les douleurs de la plus longue vie. Il prit sa route au hasard; & depuis on ne l'a jamais vu dans Orbe : mais sa renommée s'est éten-

due dans l'Univers sous le nom de Pélerin penfif.

(Par M. Couchu.)

TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ANECDOTES,

SUR LE CONNÉTABLE

ANNE DE MONTMORENCY;

LE DUC CLAUDE D'AUMALE,

ET

LE CARDINAL GEORGES D'ARMAGNAC.

IL seroit difficile de trouver en France, dans tout le seizieme siecle, trois Personnages plus graves & moins faits pour l'amour, que l'avant-dernier Connétable de Montmorency, le premier Duc d'Aumale & le Cardinal Georges d'Armagnac.

Nous allons voir cependant comment Lesconvel & Madame de Villedieu ont trouvé le moyen d'en faire les trois plus jolis Céladons du monde. Mais on sait que les Romanciers sont comme les Poëtes & les Peintres, & qu'ils ont le droit de tout feindre :

" C'est assez qu'en passant la fiction amuse „.

Cet article est le résultat du travail que nous avons annoncé au Public dans les Notes qui suivent notre Extrait *de l'Ame toujours impassible*, au Volume de Septembre dernier.

ANNE DE MONTMORENCY,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

NOUVELLE HISTORIQUE.

Paris, 1697.

AVANT d'exposer les intrigues amoureuses que le fabuleux Lesconvel prête si gratuitement à cet homme célebre, réunissons les principaux traits de sa vie, pour le rendre d'abord avec plus de fidélité.

Sorti de cette généreuse Race aussi ancienne que notre Monarchie, & si brillante par la foule de grands Hommes qu'elle a produits, le jeune Montmorency fut tenu sur les fonts par la Reine Anne, qui lui donna son nom. Louis XII, ami de sa Noblesse, comme il étoit le pere de son Peuple, guida ses premieres années; &, le voyant sage & grave,

l'attacha, comme Enfant-d'Honneur, au Comte d'Angoulême, ſucceſſeur naturel de ſa Couronne. Devenu Roi, François Premier continua de l'aimer, & ſon ſentiment ne s'envola pas avec l'enfance. Il combattit & triompha avec le jeune Montmorency à Marignan, en 1515; il le fit Gouverneur de Navarre l'année ſuivante : il le mena, en 1519, à l'entrevue qu'il ſe ménagea avec le Roi d'Angleterre, entre Guines & Ardres.

Charles-Quint ayant déclaré la guerre à ſon rival, Montmorency, ſecondé de Bayard & de pluſieurs braves, s'enferma dans Mézieres, & força le Comte de Naſſau d'en lever le ſiege. Capitaine général des Suiſſes, on le vit briller & recevoir des bleſſures honorables à Cambolat & à la Bicoque en 1522. Il joignit le talent du Négociateur à l'ardeur du Guerrier, & géra deux Ambaſſades importantes à Veniſe & en Angleterre.

Nous laiſſons à l'Hiſtoire générale le ſoin de détailler ce qu'il a fait de louable au ſecours de Corbie, de Térouane & de Marſeille, d'où il chaſſa le Connétable de Bourbon. On connoît cette

expédition brillante, où menant l'avant-garde de notre armée, il donna à la France Metz, Toul & Verdun, que nous conſervons encore.

Il n'a peut être jamais exiſté un homme qui ſe ſoit trouvé à plus de batailles. Montmorency, pour tant de dangers, ſe vit auſſi généreuſement récompenſé par ſes Maîtres; & nul François n'avoit encore réuni tant de dignités ſur ſa tête. Chevalier de l'ordre du Roi & de celui de la Jarretiere, Maréchal, Grand-Maître, Connétable, le premier Duc & Pair & Gentilhomme de France, régiſſant le Conſeil, ſur-tout ſous Henri II, décidant la guerre & la paix; le crédit de Montmorency étoit extrême, comme ſon nom étoit impoſant.

Sa fierté naturelle étoit plus impoſante encore : mais ſouvent elle dégénéroit en rigueur, & quelquefois même en cruauté. L'Hiſtoire, qui apprécie les vertus & les vices quand les hommes ne ſont plus, blâme, avec raiſon, les exécutions ſanglantes qu'il fit ſubir aux Bordelois dans le tems de la révolte de la Gabelle; elle ſe récrie contre le ſang-froid ſtoïque avec lequel faiſant la revue

de ſes troupes, le chapelet à la main, il diſoit, ſans la moindre altération du viſage : *Pendez-moi cet homme-là ; brûlez-moi celui-ci.*

Ce ſévere Connétable n'étoit pas heureux ; il fut fait trois fois priſonnier : la premiere à Pavie ; la ſeconde à Saint-Quentin ; la troiſieme à Dreux. Il fut tué à Saint-Denis, en combattant contre ſes neveux. Ce fut un ſpectacle touchant de voir cet illuſtre Vieillard atteint d'un coup mortel, ſerrant encore dans ſes bras défaillans l'épée de Connétable, & s'applaudiſſant de mourir pour ſon Dieu & pour ſon Roi.

Il ſervit ſous cinq de nos Monarques, mais avec une grande variété de fortune. Cher à Louis XII, nous venons de dire qu'il le fut auſſi d'abord à François Premier. Mais il encourut depuis ſa diſgrace par un motif louable. Il avoit perſuadé à ce Prince, contre le deſir de Madame d'Etampes, qu'il ſeroit indigne du Roi de France de faire arrêter Charles-Quint, venu à Paris ſous ſa parole pour la révolte de Gand. L'Empereur avoit pris du goût pour le Connétable ; & ſouvent il alloit le ſurprendre à Chan-

tilly. La Maîtresse du Roi interpréta mal ces visites fréquentes; & Charles ayant manqué, peu après, de parole au Roi, elle lui fit entendre qu'il y avoit de la collusion entre son Ministre & ce Prince. Le Connétable fut donc exilé (1).

Mais à peine Henri II fut-il Roi, qu'il rappella le Connétable, & fut son ami jusqu'au tombeau. Nous avons vu plusieurs lettres écrites de la main de ce Monarque, adressées *à son Compere* (il ne donnoit pas d'autre nom à Montmorency). Elles sont pleines de tendresse. On peut les voir imprimées au second Volume *des Recherches des Epîtres* de l'Hôpital.

Henri II étant mort à la suite de ce tournoi trop fameux & si connu dans notre Histoire, le Connétable essuya une nouvelle disgrace. Il avoit eu l'indiscrétion de dire qu'aucun des enfans du feu Roi ne lui ressembloit, à l'exception de

(1) Au Volume de Septembre dernier, nous avons rapporté une autre Anecdote, qui avoit, dit-on, déterminé cette disgrace. C'est dans notre Extrait *de l'Ame toujours impassible.*

sa seule fille naturelle Diane. Ce mot avoit extremement déplu à Catherine de Médicis; depuis cet instant, elle ne montra plus à l'ami de son époux qu'une froideur extrême. Il prévint sa disgrace, & retourna à Chantilly. Le feu des guerres civiles lui fit quitter encore sa douce retraite. Il vint mourir à la bataille de Saint-Denis, comme nous l'avons dit plus haut; ses funérailles furent aussi magnifiques que celles de nos Rois. On l'appella *le Nestor de la Noblesse Françoise*; mais il fut loin d'avoir l'éloquence du Roi de Pylos. Il ne savoit pas, comme ce Héros d'Homere, que la douceur est un des plus grands moyens pour gouverner les hommes. Invariable dans les principes qu'il se faisoit, nul obstacle ne pouvoit déranger ses plans. Du reste, ambitieux, mais fidele à ses devoirs, jamais il ne voulu obtenir les grandes dignités que du libre arbitre de ses Maîtres. Sa femme, ses enfans, toute sa famille trembloient devant lui. J'ai vu une lettre de son fils aîné, prisonnier de guerre à Lille; elle est plus respectueusement écrite que si elle eût été pour Charles IX. Ce fils, qui avoit plus de trente

ans, n'oſe ſe permettre d'appeller le Connétable *mon pere* : il l'appelle toujours *Monſeigneur*, & le ſupplie de lui envoyer quelques écus, parce que les vivres étoient bien chers à Lille. Inébranlable dans la Religion de ſes peres, lui-même voulut livrer deux batailles à ſes neveux Coligny & d'Andelot qu'il aimoit.

Cet homme, élevé dans les combats & au milieu de la Politique orageuſe de ce tems, ne donna jamais une penſée à l'amour, & ne fit grace à ce ſentiment qu'en faveur de Henri II. Nous ne connoiſſons de lui qu'un ſeul trait de galanterie qui ſubſiſte encore. Il fit peindre, au Château d'Ecouan, la belle Valentinois en Diane, & ſous les traits qui caractériſent cette Déeſſe. Elle y eſt repréſentée de pluſieurs manieres différentes.

Henri II alloit ſouvent avec ſa Maîtreſſe paſſer quelques jours chez ſon *Compere* dans ce Château.

De-là, aux ſoupirs amoureux, la diſtance eſt grande. Voyons cependant l'intrigue du Roman de Leſconvel.

Il ne se contente point de donner à cet homme austere & ennemi des Lettres l'atticisme Grec, l'urbanité Romaine & la galanterie Françoise : il le fait encore soupirer d'abord pour la jeune Marguerite de Valois ; &, sans lui laisser le loisir de déclarer ses feux, il le promene de tournoi en tournoi, de bal en bal, & l'attache enfin à une veuve charmante, la jeune Comtesse de Dammartin. Pour rendre d'abord cette inclination intéressante, on sent bien qu'il faut que l'amour agisse en même-tems dans le cœur de cette Belle ; on sent encore qu'il faut donner un rival à Montmorency. L'officieux Auteur remplit cette double attente ; & le rival qu'il donne à son Héros est assez imposant : c'est le jeune Comte d'Angoulême, vrai Galaor de ce tems. Ce Prince, qui venoit d'épouser Madame Claude de France, crut que c'étoit la chose du monde la plus simple de parvenir à plaire à Madame de Dammartin ; & destiné à regner, il voulut préluder à la puissance suprême, & faire

ses

ſes déclarations par Ambaſſadeur. Il jeta les yeux ſur Montmorency, qui fut contraint de commencer ſon entrée dans le corps diplomatique par cette ambaſſade, un peu différente de celles qu'il remplit dans la ſuite. Il ne ſe fit pas trop preſſer, & parla avec aſſez de bonne grace en faveur de ſon rival.

A cette propoſition étrange, jugez combien Madame de Dammartin, qui aimoit ce Négociateur ſi peu délicat, & qui avoit déja reçu ſa déclaration, dut être choquée. Il va rendre compte du triſte réſultat de ſa démarche. Monſieur d'Angouléme comprit bien qu'il falloit parler lui-même. Il croyoit qu'il ſuffiroit de montrer ſa figure ſéduiſante, de faire uſage de ſa galanterie, de dire un mot. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand, après avoir fait la déclaration la plus touchante, il ne remarqua dans les yeux de Madame de Dammartin que l'empreinte de la fierté & du dédain? Les Princes n'aiment point du tout ces ſentimens-là. Celui dont nous parlons renonça bientôt à la dédaigneuſe Comteſſe, & forma d'autres vœux encore plus téméraires, en

s'attachant à la jeune Marie d'Angleterre (1), nouvelle épouse de Louis XII.

Le Comte d'Angoulême devint Roi. Nous ne suivrons point ce Prince ni Montmorency à Marignan, & nous les laisserons tranquillement battre les Suisses & le Cardinal de Sion. Revenons plutôt en France avec les jeunes Vainqueurs. Toutes les Dames de la Cour les attendoient à Lyon.

L'ame de François Premier, quitte envers la gloire, s'ouvroit d'abord à l'amour. Parmi toutes les Belles qu'il trouva à Lyon, il distingua la niece d'un Héros, de ce brave l'Isle-Adam, qui s'immortalisa par la défense de Rhodes. Il fallut bien lui faire connoître aussi-tôt la vive ardeur qu'elle inspiroit. Le Mo-

(1) Cette Princesse aimoit le Comte d'Angoulême. Elle lui donna un *rendez-vous* pendant la nuit. Boissy, Gouverneur de ce Prince imprudent, le suivit; & l'arrêtant à la porte: *Malheureux*, lui dit-il, *allez-vous vous donner un Maître?* Ce mot fit son effet, & l'ambition triompha de l'amour.

narque dessina un cœur couronné & percé de fleches, avec ces mots : *C'est la divine l'Isle-Adam qui m'a blessé.* Ce billet, donné par lui à la fiere Demoiselle, ne réussi gueres. Mais notre Auteur, qui se connoît parfaitement en décence, fait intervenir encore Montmorency dans cette passion du Roi, & nous le peint comme l'agent fidele des plaisirs de ce Prince. Il donne, en son nom, à Mademoiselle de l'Isle-Adam une rose de diamans. Croiroit-on que cette galanterie fut encore inutile? Montmorency enrageoit de toute son ame d'être si mal adroit; &, pour se consoler, il devient éperdument amoureux de Madame de la Palisse.

Enfin, le Roi & Montmorency, malgré tous leurs lauriers de Marignan, voyant bien qu'ils ne feroient rien à Lyon, reprirent la route de Paris. En chemin, Montmorency, qui voyageoit dans le carrosse du Prince René, légitimé de Savoie, s'apperçut que sa fille étoit bien aimable, & il l'aima. A peine est-il arrivé dans la Capitale, qu'il se trouve chargé de deux grandes affaires, l'une pour le Roi, l'autre pour son compte. Comment deux hommes si constans au-

roient-ils pu oublier si-tôt Mademoiselle de l'Isle-Adam & Madame de la Paliſſe?

La premiere étoit un vrai tigre, qui auroit plutôt déſeſpéré le Roi, que de ne pas détruire ſur le champ toutes ſes eſpérances. La ſeconde ne pouvoit s'empêcher de rire, quand Montmorency lui parloit tendreſſe. *Ah! les deux maudites femmes*, diſoit-il *! elles me feront tourner la tête.*

Voyez le malheur inoui qui arriva. Le Comte de Rœux épouſa Mademoiſelle de l'Iſle-Adam; & le Roi fut obligé de danſer à ſes noces. Ce n'eſt pas tout: dès le lendemain le nouvel époux emmena ſa femme à Mons.

Autre calamité. Le Maréchal de la Paliſſe revint d'Italie, apprit la paſſion de Montmorency pour ſon épouſe; &, ſans vouloir entendre raiſon, il l'emmena de même dans ſes Terres.

Voilà nos deux Paladins bien affligés. Comment faire? *Qu'on vienne nous dire maintenant*, s'écria François Premier, *qu'amour ſoit ſi douce choſe?* — *L'Amour*, répondit Montmorency, *eſt pire qu'un Hérétique; c'eſt un autre Luther, auſſi*

peu indulgent que celui d'Allemagne —.

Après s'être bien plaint, l'un vola à des conquêtes plus faciles ; l'autre reporta ses vœux à Mademoiselle de Savoie.

Mais bientôt des affaires plus sérieuses les arracherent à la galanterie. Charles d'Autriche, déjà Roi d'Espagne, veut être Empereur, & annonce, dès son aurore, ce Prince ambitieux, qui aspira depuis à la Monarchie universelle. Il fallut susciter des ennemis à ce dangereux voisin ; & François Premier eut, auprès d'Ardres, cette entrevue fameuse avec le Roi d'Angleterre, pour l'engager dans sa querelle. Montmorency y suivit son Maître avec toute la Cour. Ce fut une fête où les Belles de la France & de la Grande-Bretagne vinrent figurer à l'envie. Mademoiselle de Savoie s'y trouva, & donna, sans le chercher, un rival à Montmorency : c'étoit le Comte d'Egmont. Ces deux hommes si fiers, qui aspiroient au même bien, deviennent aussi-tôt ennemis ; ils se battent : le Comte d'Egmont est blessé. C'étoit compromettre Mademoiselle de Savoie ; mais Lesconvel n'y regarde pas de si près : il nous peint son Héros comme un franc

étourdi, & fort peu inquiet des bienséances. Le Roi, plus heureux que son ami, ayant déja oublié Madame de Dammartin & Mademoiselle de l'Isle-Adam, aime la belle Miss Rochester; & notre Auteur ne voudroit pas jurer qu'il n'en fut pas aimé. Madame d'Alençon, à l'exemple de son frere, qui s'amusoit à faire l'amour, au lieu de conclure une alliance durable avec Henri VIII, s'avise d'aimer aussi le jeune Comte de Northumberland, qui revient à Paris enchaîné à son char. L'Amour endort la Politique : on oublie Charles-Quint. Mais ce Prince apprend qu'on n'a rien conclu à Londres; il profite de l'étourderie du Roi de France, & va lui-même à Londres, pour y faire un Allié de Henri VIII. François Premier se réveille un instant, & envoie Montmorency en Angleterre pour y traverser les négociations de son ennemi. Le Favori déploie toute l'adresse de son esprit, & empêche un traité qu'on alloit signer contre la France.

A ce service il en joint de plus brillans, en défendant contre Nassau, Mouzon & Mézieres, & en attaquant les Impériaux en Flandres.

Touché de tant de zele, François Premier redoubla de sentiment pour son Favori, qui, dégoûté des amours volages, résolut enfin de former un établissement durable, Son goût pour Mademoiselle de Savoie se changeoit en passion. Déja il s'étoit expliqué; déja peut-être il étoit aimé: mais la guerre se renouvelle en Italie; il y va combattre sous Lautrec. On l'emploie ensuite à Venise.

Il n'avoit que vingt-cinq ans, & déja il étoit Chevalier de l'Ordre, Gentilhomme de la Chambre & Maréchal de France, A peine arrivé à Paris, on lui ordonne d'aller défendre Térouane contre les Anglois. Animé par le double motif de la gloire & de l'amour, il vit ces deux passions satisfaites; la premiere par lui, la seconde par le Roi: car il faut bien en venir à la conclusion que l'Auteur nous fait trop attendre. Il est vrai qu'il étoit assez difficile d'arriver plus vîte au dénoûment; car il falloit bien donner au Connétable le tems de chasser Bourbon de la Provence, & d'aller se faire prendre lui-même à Pavie. Avec tant d'affaires sur les bras, il n'est pas si facile de conclure un mariage. D'ailleurs

le pere de Mademoiſelle de Savoie venoit d'être tué en combattant pour la France, & notre Héros avoit ſuivi le Roi à Madrid.

Toutes ces circonſtances prennent du tems. Nous les abrégeons, en faiſant promptement revenir Montmorency en France. Il obtint donc Mademoiſelle de Savoie.

Notre Auteur ne laiſſe pas encore ſon Héros. Après l'avoir marié, il le conduit à la premiere dignité militaire par degrés, & beaucoup plus lentement qu'il n'y eſt parvenu. Il file ſa diſgrace, le ramene ſur les premieres marches du Trône, & ne ſe preſſe gueres d'arriver à la journée de Saint-Denis; qui couronne enfin la vie du Connétable, & termine le Roman.

Lesconvel eſt heureux d'avoir choiſi un Héros dont le nom marche tout ſeul, & qui porte ſon intérêt avec lui. Malgré cet avantage, on voit que ſa Nouvelle hiſtorique n'a pas une grande chaleur.

Laiſſons les Amours du vieux Connétable, & parlons maintenant de ceux de M. d'Aumale & du Cardinal d'Armagnac: ils ſont un peu plus gais.

AMOURS

ATTRIBUÉS

A CLAUDE D'AUMALE,

A GEORGES D'ARMAGNAC,

ET MÊME

A GASPARD DE COLIGNY;

TIRÉS de la seconde Partie du Journal Amoureux.

ON a déja parlé dans cet Ouvrage de quelques Romans de Madame de Villedieu. Elle a peu conservé les caracteres dans celui dont nous parlons, ainsi que nous le dirons dans le cours de l'Extrait & dans les Notes qui le suivront. Obligés de rapporter dans notre analyse quelques méchancetés qu'elle impute gratuitement à ses personnages, nous releverons ces erreurs.

L'ACTION dont nous rendons compte se passa en 1564, pendant ce voyage brillant que Charles IX fit avec sa mere dans les plus importantes Provinces de son Royaume. La Cour, arrivée à Lyon, se trouva très-nombreuse. Là, se rendirent Monsieur & Madame de Savoie, les Héros de la France, & les Belles, qui les enchantoient autant que la gloire. Là, aussi on vit paroître le digne frere du vainqueur de Calais & du sauveur de Metz, qui venoit de tomber sous les coups du lâche Poltrot (A), Claude de Lorraine, Duc d'Aumale (B).

Ce Prince étoit entré à Lyon au moment où commençoit un bal masqué. Son équipage n'étant pas encore arrivé, il ne voulut point paroître dans la Salle en habit de campagne; il aima mieux se joindre à une Troupe de Bohémiens, en se couvrant le visage d'un masque. A la vue des Diseurs de bonne aventure, chacun, selon la simplicité du tems, s'empressa de se faire dire la sienne. La jeune & vive Marguerite de Valois (C)

s'empare de Monsieur d'Aumale, qu'elle est fort éloignée de reconnoître en pareille compagnie, & lui montre sa main. Les lumieres de notre Héros étoient peu étendues en Chiromancie : mais il fit comme bien d'autres; avec un peu d'effronterie, il se tira d'embarras. Il prit donc la belle main qu'on lui présentoit ; & l'examinant avec bien de l'attention : *Vous êtes née*, lui dit-il, *sous la plus bénigne influence, & rien ne corrigera jamais une si favorable étoile. Ici, mon art se tait, mais votre cœur le devine. Aux pieds du mont Crapach, nous ne disons jamais rien d'inutile.* — Je crois en effet qu'il est Sorcier, s'écria la trop naïve Princesse —.

Elle s'enfuit, le bal finit, & M. d'Aumale se retira en se cachant du mieux qu'il put. Comme il descendoit le degré, il sent quelque chose sous ses pieds; c'étoit un porte-feuille brodé de perles. Il l'emporte, y fait peu d'attention, se met au lit, & s'endort.

Dès le soir même, tout le monde est informé à la Cour que M. d'Aumale est arrivé à Lyon. Il eut, le lendemain à son lever, ce brillant Duc Henri de

Guise (D), jeune encore, n'ayant que quinze ans, fils d'un grand Homme, & déja lui-même annonçant un Héros. Il eut Louis de Gonzague, le Maréchal de Brissac, Montluc, tous les amis de sa Maison, tous les ennemis des Montmorency & des Coligny. On apprend à M. d'Aumale que l'Amiral (E) étoit fort en peine d'un porte-feuille qu'il avoit perdu. On soupçonne qu'il pourroit renfermer des preuves de la part qu'il avoit eue à la mort du feu Duc de Guise; on témoigne tout le desir qu'on a de le trouver *J'en ai ramassé un hier sous mes pieds*, dit M. d'Aumale; *& le voilà. Mais quand il appartiendroit à mon ennemi, la courtoisie m'empêcheroit de l'ouvrir.*

M. de Montpensier survient, & propose à cette brillante Compagnie une course à Tournon : le porte-feuille est encore oublié, & l'on part.

Les jeunes gens (à l'âge de M. d'Aumale, on veut l'être encore) aiment à parler des folies courantes. L'histoire du porte-feuille revient; on fait la guerre à celui qui l'avoit trouvé de sa très-gothique discrétion. *Donnez-le*, dit le jeune

de Gonzague ; *c'eſt peut-être le Journal amoureux de notre ennemi commun.* Cette folie fait rire ; M. d'Aumale eſt gagné, il donne le porte-feuille.

O Ciel ! quel prodige ! Gonzague ne s'eſt point trompé, & le Caton de la France eſt amoureux. De qui ? ſeulement de la jeune Marguerite de Valois. Le précieux porte-feuille renfermoit des billets de cette Princeſſe, ſon portrait, & même un bracelet de ſes cheveux

Coligny, Amant de Madame ! s'écria M. d'Aumale, *& Amant heureux ! Ah ! c'en eſt trop.* Voilà M. d'Aumale furieux, & le dépit fait naître l'amour, ou ſon ombre. Juſques-là il avoit regardé Madame ſans le moindre intérêt ; elle lui paroît adorable alors. Comment a-t-il fait pour n'avoir pas remarqué plutôt tant de perfections ?

Plus jeune que Coligny, M. d'Aumale étoit magnifique ; il avoit ce charme ſéducteur, héréditaire à la Maiſon de Lorraine : il étoit galant, comme brave, de race. Il paſſe une nuit ſans dormir : il revole à Lyon, & va conter ſon douloureux martyre à ſa belle-ſœur.

Cette belle-ſœur étoit la célebre Anne

d'Eſt (F), Ducheſſe de Guiſe, ſi ſage & ſi réſervée, qu'on ne l'appelloit pas autrement que *Vénus la Sainte*. Mais il a plu à Madame de Villedieu de lui donner une tournure un peu différente. Elle en fait une confidente fort commode : à la vue du porte-feuille, à la lecture des lettres, elle ne ſauroit revenir de ſon étonnément. Après un moment de réflexion, elle dit : — *Mon frere, vous vous trompez ; non, jamais rien de pareil n'eſt entré dans la tête de l'Amiral. Vous verrez que c'eſt pour un autre qu'il fait l'amour. — Lui ? ma ſœur, il eſt trop loyal. Quoique mon ennemi, je ne le crois pas ſi bas. — Monſieur, la ſageſſe à ſes hypocrites, comme la dévotion. — Eh bien, Madame, daignez nous dévoiler ce myſtere par vos recherches ; le libre accès que vous avez aupres de Madame, & ſon amitié pour vous, en facilitent tous les moyens —.*

Madame de Guiſe promet de faire ce qu'on lui demande.

Oh ! combien la haine eſt quelquefois un grand aiguillon d'amour ! Le deſir de nuire à l'Amiral a déja fait de M. d'Aumale le plus amoureux de tous

les hommes. Il ne dort plus ; la parure qu'il dédaignoit eſt devenue ſa principale affaire ; il ſe rend à l'appartement de Madame : elle étoit déja chez la Reine, il y vole. Catherine étoit enfermée avec un Envoyé de la Reine de Navarre, & l'officieuſe Ducheſſe de Guiſe entretenoit déja Madame. Cette jeune Princeſſe apparcevant ſon nouvel Amant : — *Ah! Monſieur d'Aumale*, s'écria-t-elle, *vous êtes un trompeur ; ma couſine de Guiſe m'aſſure que c'eſt vous qui m'avez dit ma bonne avanture au dernier bal. Vous êtes un bien malin Bohémien.* — Madame, il eſt vrai que depuis quelque tems j'ai fait quelques progrès dans l'Aſtrologie ; ordonnez, & j'en ferai l'eſſai pour vous. — Eh! depuis quand, mon frere, ajouta Madame de Guiſe d'un air ingénu, êtes-vous devenu ſi ſavant? Eſt-ce Monſieur le Cardinal de Lorraine qui vous a rapporté cette ſcience de Rome, en place d'Indulgence ? — *Point du tout, ma ſœur*, reprit froidement le Duc ; *j'ai puiſé toute ma ſcience à Lyon ; & quoiqu'initié à peine dans cet Art ſublime, j'égale déja mes Maîtres : & Cardan ni Gauric ne vous diroient pas plus ſûrement*

que moi tous les événemens qui doivent signaler la vie de Madame. — Madame ! dit la Ducheſſe, il ſe vante : il n'en ſait pas plus que nous. Ecoutons-le pour le confondre. — Très-volontiers, répond la Princeſſe, j'allois vous le propoſer —.

Madame de Guiſe : feignant d'avoir la même curioſité & la même impatience que Madame, lui ôte un gant. En ſerrant cette belle main, en voyant le feu des yeux de la vive Marguerite ; en ſentant preſque la palpitation de ſon cœur, l'Aſtrologie fut un peu en déroute. La préſence d'eſprit de Madame de Guiſe ſoulage l'embarras & empêche l'étourderie. — *Mon Dieu*, dit-elle, *que de longueurs ! Parlez donc, parlez, & nous verrons ſi vous liſez auſſi bien que moi dans ce jeune cœur.* — *Dirai-je tout, Madame*, s'écrie l'Aſtrologie ? — Ah ! je vous en prie ; je ne veux pas être flattée. — Mais je vous fâcherai peut-être, en révélant tout ce que je vois dans votre main (qu'il ſeroit avec un peu trop de tranſport pour un Aſtrologue). — *Que de façons*, dit Madame de Guiſe ! parlez en toute liberté ; puiſqu'on vous le

permet. — *Vous aimez, Madame ?* — J'aime ! mon cousin, j'ignore ce que ce mot signifie : je suis curieuse, & vous êtes savant ; dites-moi ce que c'est —.

Le Duc la regarde fixement. — *Madame voudroit-elle me dire quel âge on doit avoir pour mériter de l'instruire ?* — Plaisante question ! l'âge fait-il quelque chose à l'affaire ? — *Il y fait tout. Par exemple, un Maître de la vieille Cour ne pourroit vous donner les leçons qu'on donne aujourd'hui ; les principes ne se ressemblent point, & ce sont deux sciences différentes* —.

A ces mots, qui colorerent un peu les joues de Madame, M. d'Aumale, voyant entrer Coligny, ajoute. — *Mais je suis un Astrologue discret, & j'apperçois un témoin qui pourroit être suspect à mon talent* —,

Le soir même de ce jour, toute a Cour alla se promener sur les bords du Rhône, & l'Amiral ne quitta point les côtés de Madame. Cette Princesse avoit deviné, en partie, ce que lui avoit dit M. d'Aumale ; mais pour en avoir une explication plus nette, elle s'adresse à

Madame de Guise : — *Ma cousine, apprenez-moi donc ce qu'il a voulu dire avec son Maître de la vieille Cour?* — N'est-ce pas de l'Amiral qu'il auroit prétendu vous parler? Je le crois d'autant plus, qu'il est instruit de sa flamme pour vous. — *Eh! comment?* — La prudence de ce grand Politique a été en défaut : il a perdu son porte-feuille. M. d'Aumale en est en possession ; vos billets, le bracelet de vos cheveux, votre portrait, tous ces gages de votre tendresse sont dans les mains de mon beau-frere; lui-même vien de m'en instruire tout-à-l'heure; si je l'avois su plutôt! — *Je ne veux point*, interrompit vivement la Princesse, *qu'il garde davantage un bien qui n'est pas à lui.* — Eh! pourquoi, Madame? n'en est il pas aussi digne que Coligny? — *Mon Dieu! ce n'est pas la même chose. Il faudroit être extravagant pour croire que j'aime l'Amiral. En seroit-il de même de votre beau-frere, l'homme le mieux fait de la Cour? L'un me dit, à son âge, des folies qui m'amusent : l'autre m'intéresseroit peut-être. Je veux bien un amusement, mais je ne veux point d'affaire. Je*

n'ai été qu'une étourdie, & j'ai eu tort de rire en voyant à mes pieds ce fameux Amiral, faisant des folies avec mon bracelet ; un plus grand tort de renouveller si souvent cette scene, & de trouver du plaisir à me voir idolâtrer par ce Vieillard si austere en public & si tendre à mes genoux. J'en ai bien du regret, ma cousine : cette comédie a duré trop long-tems. — Madame, souffrez que mon beau-frere vous la donne à son tour. — *Non, ne me le conseillez pas.*

Madame de Guise n'ose insister. Elle prend un autre moyen pour arriver à son but. — Au moins, Madame, voyez M. d'Aumale en particulier, & redemandez-lui votre portrait & votre bracelet —.

Pendant que sa belle-sœur entroit si vivement dans ses intérêts, M. d'Aumale ne s'oublioit pas lui-même. Il prit la véritable route qu'il faut prendre pour supplanter un rival : il jeta du ridicule sur le sien. Dès ce tems-là, les petites méchancetés étoient les plus douces récréations des Cours. On vit paroître des *maximes galantes*, dont l'application n'étoit pas difficile à faire. En voici quel-

ques-unes; elles sont en vers, car Madame de Villedieu, non contente d'avoir fait un Amant tendre de l'austere d'Aumale, s'avise encore d'en faire un Poëte:

» Quand vieux Seigneur courtise jeune Dame,
» Il ne fait qu'applanir les chemins de son ame
» Pour un plus jeune qui le suit;
» Par ses savans conseils, ses ruses, son adresse,
» Il va semant les germes de tendresse
» Dont un autre cueille le fruit.
» . . . . . .
» Mais cet amour d'instruction
» D'ordinaire n'est qu'un passage
» A l'Amour d'inclination.
» . . . . . .

Ces vers firent plusieurs jours le sujet des conversations de tous les Soupers.

M. d'Aumale, après cette petite méchanceté, & avant d'avoir l'entrevue que sa belle-sœur lui ménagoit avec Madame, chercha tous les moyens de lui plaire. La Princesse aimoit les fêtes avec passion. Le Duc lui en faisoit trouver sans cesse, dans tous les lieux où elle s'arrêtoit. A Tournon, à Montelimart, à Orange, c'étoit un enchantement con-

tinuel, de la Musique, un bal, une collation, une course de chevaux, tout ce qu'elle desiroit dans le moment. Cent jeunes personnes, habillées en Naïades, parurent un jour sur une conque, traversant le Rhône, faisant entendre le plus délicieux concert, & adressant les plus charmantes galanteries à Madame.

Elle n'en devinoit pas l'Auteur, & cette discrétion de M. d'Aumale étoit plus délicate encore que toutes ses fêtes. Plus pénétrant que Madame, le jaloux Amiral fut bientôt instruit du mystere, & attribua d'abord à la politique de la Maison de Lorraine ce qui n'appartenoit qu'à l'amour.

Son rival, ayant tout disposé pour se rendre favorable la jeune Princesse dans la conversation qu'il devoit avoir avec elle, la cherche un soir dans une galerie sombre, avec cette assurance que le mérite inspire. Elle-même lui avoit indiqué ce lieu. Il apperçoit une Dame : il la prend pour le nouvel objet de son amour. L'étourdi ! que va-t-il faire ? — *Madame voudroit-elle*, dit-il, *me permettre de lui présenter des vers que j'ai composés ?*

La traîtresse prend le papier, & disparoît. — *Ah ! je suis trompé*, dit d'Aumale —. En effet, ce n'étoit pas Madame ; c'étoit la jeune de Pienne, Amante de M. d'Amville, fils du Connétable, & cousin-germain de l'Amiral, avec qui il étoit uni contre Messieurs de Lorraine. La malicieuse Demoiselle, qui avoit bien reconnu M. d'Aumale, porte son larcin à son Amant. M. d'Amville vole chez l'Amiral ; & très-persuadé que le papier qu'il n'avoit pas lu renfermoit les secrets de leur ennemi, il le présente à Coligny, qui le dévore.

Quelle surprise accablante ! ce n'étoit pas un secret d'Etat ; c'étoient tout simplement les *maximes galantes* dont nous venons de parler. L'Amiral étoit confondu ; & M. d'Amville, bien éloigné de croire que le Vieillard dont on se moquoit dans ces vers, fût son cousin, lui dit : — *De grace, apprenez-moi quel est ce Vieillard éternel dont tout le monde parle à la Cour, & qu'on tourne si impitoyablement en ridicule ? Entre nous, il le mérite.* — Eh ! laissez ce pauvre Vieillard, dit Coligny d'un ton chagrin :

il s'agit bien de cela. — *Si je savois son nom, j'en rirois autant que Monsieur d'Aumale.* — Mais ce n'est ni vous ni moi; que vous importe? — *Pour vous, non, vous êtes trop sage, & jamais on ne vous soupçonnera d'une pareille folie. Quant à moi, je ne suis pas encore d'un âge à m'attirer les sarcasmes en ourdissant une intrigue amoureuse* —.

A cet insolent propos, on prétend que Coligny fut plus embarrassé qu'il ne le fut jamais à Dreux, à Jarnac ou à Moncontour.

Il se remit pourtant. — *Monsieur d'Amville, laissez la plaisanterie, & admirez plutôt avec moi l'audace de ces Princes Lorrains, dont les simples cadets osent parler d'amour à la sœur de notre Roi* —.

L'Amiral ne se possede plus; il veut apprendre cette intrigue à Charles IX. Mais, non, il compromettroit la Princesse, il la perdroit: il aime mieux quitter la Cour, & aller cacher sa honte à Nîmes.

Voilà donc le Prince Lorrain débarrassé de son rival. Il rend grace à l'Amour; l'Amour est un traître, ou plutôt il est innocent; c'est la fortune toute

ſeule qui va être fatale à l'Amant de Madame.

Coligny avoit prétexté, pour cauſe de ſa retraite, qu'on avoit voulu l'aſſaſſiner. Il nomma M. d'Aumale, M. d'Elbeuf, Chavigny, & d'Angennes Evêque du Mans. Tout le monde alors ſoupçonnoit Coligny de l'aſſaſſinat du Duc François de Guiſe, & le Roi ajouta aiſément foi à ce prétendu projet de repréſailles formé par la Maiſon de Lorraine & tous ſes Partiſans. M. d'Aumale envoyoit continuellement des Couriers à Paris; il devint ſuſpect : on l'exila dans ſa Terre d'Anet.

Cette diſgrace acheva d'attendrir Madame pour lui; & notre Auteur aſſure qu'elle lui jura une fidélité éternelle.

« Mais les Sujets de l'Empire d'Amour
« Sont exempts des loix du parjure ».

Dans cette matiere, Madame de Villedieu trouve le changement très-permis & fort ſimple.

« C'eſt le crime de la Nature,
» Et non pas celui de l'Amant ».

Cette

Cette morale étoit exactement celle de son Héroïne. Plaire & charmer étoit l'unique affaire de Madame ; tout son bonheur étoit de se voir entourée d'esclaves *de tout caractere & de toute dignité : elle auroit relancé un cœur jusques sous la Tiare.*

Un saint Cardinal, Georges d'Armagnac (G), arrivé à un âge où l'on ne doit plus regarder que le Ciel, trouvoit encore le plaisir très-profane de contempler les belles choses de la terre. Il vit Madame, & la tête lui tourna. Dès ce moment, il ne pensa plus au Concile de Trente qu'il étoit chargé de faire recevoir en France.

La décente Madame de Villedieu nous représente ce bon Prélat employant les moyens les plus naturels pour s'introduire auprès de Madame.

On sent d'abord qu'il fallut gagner la Gouvernante. C'étoit Madame de Courton (H). On lui offre un présent de cent mille francs : elle les reçoit sans nulle espece de pruderie. La Cour étoit alors à Avignon ; c'étoit l'été, les chaleurs étoient insupportables. Dans la mai-

son que Madame occupoit, il y avoit un jardin ; & dans le jardin une petite fontaine, où la Princesse alloit se baigner tous les matins. C'est-là que l'obligeante Courton introduisit l'amoureux Cardinal ; *là*, dit notre Auteur modeste, *que le nouvel Isaac fut mené au lieu de son sacrifice.* Il avoit un dèshabillé de toile d'or doublé de satin verd. Madame de Courton, feignant, comme ils en étoient convenus, d'être surprise de sa rencontre, lui demande quel hazard l'a amené en ce lieu. Il répond que les Médecins lui ont ordonné les bains froids. Contente de cette raison, elle le présente à Madame, qui étoit déja sortie du bain, & la félicite sur une compagnie si peu attendue & si bonne ; puis elle disparoît.

La Princesse, à la vue de l'habillement du Cardinal, se pinça les levres jusqu'au sang : elle étoit déja maîtresse de son rire. Mais il lui échappa au moment où le Prélat ouvrit la bouche pour exprimer ses amoureuses peines.

O Ciel ! quel contre-tems fâcheux ! Madame rioit : mais le Cardinal la voyoit,

il étoit heureux. Un maudit étourdi survient, c'étoit le jeune Duc d'Anjou ; fidele à l'ordonnance du Magicien de quartier, qui lui avoit assuré qu'en se promenant tous les matins à la rosée, il se feroit immanquablement aimer de toutes les femmes, il arrive au lieu de l'entretien ; il voit sa sœur ; il apperçoit auprès d'elle un homme mieux paré que lui : il approche, il éclate de rire.

Madame de Courton arrive au bruit. Qu'on me peigne ces quatre visages-là ? Ami Lecteur, laissons rire le frere & la sœur, ce sont des enfans ; mais n'avez-vous pas pitié du tendre Cardinal & de l'officieuse Courton ? Elle gronda bien fort M. d'Anjou, & raccommoda, du mieux qu'elle put, les choses auprès de Madame.

Quand le Prélat fut un peu revenu de sa confusion, il alla chez le Gouverneur du jeune Prince. Inutile précaution ! le petit indiscret avoit déja tout raconté ; déja du Guast & Montluc savoient cette malheureuse histoire. Ce n'étoit rien encore ; il falloit que Monsieur l'apprît au jeune Duc de Guise. M. de Guise en

fait confidence à sa mere : Madame de Guise n'en fait point mystere au Roi ni à la Reine.

Que de mauvaises plaisanteries on vit aussi-tôt éclorre contre le malencontreux Cardinal ! Les uns disoient : Il alloit consulter les astres ; & de crainte qu'ils n'osassent paroître devant l'éclat de sa pourpre, il vouloit tromper leur respect, en prenant un déshabillé verd. Les autres ajoutoient : Point du tout ; il imitoit les usages Romains. Dans l'ancienne Capitale du monde, lorsque les Cardinaux rendent visite à des femmes, la pourpre seroit trop pompeuse pour elles ; ils arborent alors la couleur la plus modeste, celle qu'il a prise pour aller voir Madame.

Laissons toutes ces mauvaises langues s'aiguiser & distiller le fiel, à la ronde. Revenons à M. d'Aumale. Au lieu de se rendre à Anet, selon l'ordre du Roi, il s'étoit caché dans une Abbaye voisine d'Avignon, sur la route du Dauphiné. Madame de Guise, instruite du lieu de sa retraite, lui fait savoir qu'il a un nouveau rival. M. d'Aumale aimoit, &

l'amour donne bien de l'esprit. Il prend aussi-tôt l'habit d'un des Moines de l'Abbaye, & s'accompagne d'un vieux Frere qu'il avoit gagné. Jamais on n'avoit vu un si beau Moine, si décent, si recueilli que notre Héros. Tout le monde s'arrêtoit pour le voir passer ; ce qui ne l'amusoit pas trop. Cette crainte qu'il avoit d'être reconnu passoit pour modestie, & on l'en aimoit encore davantage.

Les deux Religieux arrivent à Arles. Là, Madame de Guise vient trouver son beau-frere dans une petite Chapelle hors de la Ville. Elle blâma fort sa témérité, trembla sur le danger qu'il bravoit, le conjura de ne pas s'exposer à la colere du Roi, & de partir sur le champ pour Anet. Toutes ses remontrances furent inutiles ; jamais on ne pouvoit mettre l'idée du danger dans la tête de tous ces Lorrains-là. Il fallut bien que Madame de Guise se prêtât à son caprice. Elle lui promit de mener le lendemain Madame à l'Hermitage de S. Trophime, ce pieux personnage, qui, le premier, planta la foi dans la Ville d'Arles.

Madame aimoit les pélerinages à la passion : elle fut enchantée de celui-ci. On partit donc : mais, hélas ! l'éternelle Courton fut du voyage. N'importe, le Frere Convers, Compagnon de M. d'Aumale, remédiera à cet accident. Il avoit été à Rome ; il en avoit rapporté des médailles, qui avoient touché à tous les Saints, & Madame de Courton étoit dévote.

Tout prenoit la plus heureuse tournure ; & l'on ne voyoit pas comment une entreprise si bien concertée pouvoit manquer.

Elle manqua pourtant. Eh ! comptez sur quelque chose en ce monde ! M. d'Aumale étoit logé dans un petit Cabaret. La fille de l'Aubergiste n'avoit encore rien vu chez son pere de si joli que ce Moine. On la blâmera, & nous-mêmes nous la trouvons beaucoup plus qu'étourdie ; mais enfin elle *s'en amoura de lui*, & se glissa dans sa chambre. M. d'Aumale, tout rempli de l'idée de Madame, n'avoit seulement pas jetté un regard sur cette fille. Il se disposoit à dormir, & ne le pouvoit point. Il en-

tend marcher, il croit que c'eſt le frere qui marche : *Au Prévôt, à la Juſtice*, s'écrie une forte voix à la porte; c'étoit le pere de l'imprudente Demoiſelle, qui l'avoit ſuivie : elle ſe ſauve au grenier.

Un homme, qui ſe diſoit Marchand; & qui alloit à la Foire de Beaucaire, étoit couché dans une chambre voiſine de celle de M. d'Aumale. Au nom de Prévôt, il arrive au bruit. M. d'Aumale, oubliant qu'il étoit Moine, s'arme d'une chaiſe, de tout ce qu'il trouve, & tombe à coups redoublés ſur le Marchand. On approche une lumiere : ce Marchand étoit l'Amiral de Coligny, qui reconnoît ſon rival ſous un Froc.

Ils ſe battoient comme deux aveugles ſans ſe connoître; & ces deux grands ennemis devienne calmes, quand ils ſe ſont reconnus. M. d'Aumale éclata de rire. M. de Coligny, plus ſage, enviſagea d'un coup d'œil toutes les ſuites que cette aventure pourroit avoir. — *Croyez-moi*, dit-il à ſon rival, *aſſez long-tems nous avons été les jouets de l'ambition, ne ſoyons point les victimes*

de l'amour. Vous êtes exilé, & moi disgracié : fuyons une Cour funeſte à l'un & à l'autre. Vous alliez à Avignon? — Et vous, eſt-ce à Beaucaire que vous allez? — *Nous étions fous tous deux, ceſſons de l'être.* — Mais pourquoi déguiſé en Marchand? — *Vous l'êtes bien en Moine.* — Ce vilain Cardinal d'Armagnac m'a troublé la cervelle. *Comment! vous ſavez déja? . . . . j'imiterai votre franchiſe ; il eſt l'unique cauſe de mon déguiſement, ainſi que du vôtre. J'aurois pu pardonner à Madame de vous avoir préféré à moi ; mais le Cardinal d'Armagnac! Ah! c'en eſt trop. Me donnez-vous votre parole que vous tairez ma folie?* — Je vous la donne. — *Acceptez auſſi la mienne. Adieu, je retourne à Nîmes.* — Il y retourne en effet.

M. d'Aumale réſolut de pourſuivre ſon plan. Il ſe diſpoſe au rendez-vous de Saint-Trophime.

Comme les incidens étoient communs dans ce tems-là! Le bon Cardinal d'Armagnac déſiroit bien vivement de ne pas perdre ſes cent mille francs; &, il faut rendre juſtice à Madame de Cour-

ton, elle n'avoit pas une moindre envie de les lui faire gagner. Elle avertit son Eminence du pélerinage de l'Apôtre d'Arles, & lui indiqua, sur la route, une maison auprès de laquelle on devoit passer, dans laquelle même on entreroit, parce qu'on étoit sûr de faire rompre la litiere de Madame à la porte.

On part, la litiere rompt en effet au lieu convenu; on entre dans la maison, on y trouve le Cardinal. Madame de Guise ne fut pas la dupe de la Gouvernante, & soudain elle entrevit le mystere; elle le fit sentir à Madame de Courton.

Cependant M. d'Aumale attendoit à l'Hermitage. On n'arrivoit point; il hazarde d'aller au-devant de Madame: il arrive à la litiere qu'on raccommodoit. Il jette les yeux dans la maison: il voit Madame à la fenêtre; il y voit aussi le Cardinal. Troublé, éperdu, il cherche Madame de Guise: il l'apperçoit sous un plan d'orangers avec Madame de Courton. Il s'imagine que sa belle-sœur est d'intelligence avec la Gouvernante pour le tromper. Ses yeux se repor-

tent sur Madame : elle sourioit, & le Cardinal étoit tendre.

On le trahit; toutes les femmes sont des perfides : il les accable de mille imprécations; &, sans réfléchir davantage, il s'en va, il court, & laisse bien loin derriere lui le Frere Convers haletant & fort étonné du fougueux emportement & de la parfaite agilité de son Compagnon.

Le méchant! qu'il étoit injuste pour Madame de Guise! elle faisoit ses affaires avec l'intérêt le plus tendre & une adresse inimitable. Faites du bien aux ingrats, vous en verrez la récompense!

La litiere étant en état, Madame de Guise remonte avec la Princesse & Madame de Courton. On arrête devant l'Auberge où M. d'Aumale avoit couché la nuit derniere. Madame de Guise demande des nouvelles de deux Religieux qui y avoient logé. Le bon homme, encore aigri de l'aventure nocturne, s'emporte contre tous les Moines, comme M. d'Aumale s'étoit emporté contre toutes les femmes. Il ne sait ce que sont devenus ces deux Renégats; s'il les

revoit, il fera ſonner le tocſin ſur eux.

Madame de Guiſe envoie à l'Hermitage : les Moines n'y étoient plus. L'étourdi ! ſon impatience aura tout gâté. Que faire ? il fallut repartir. Madame de Guiſe, bien en peine, retourne triſtement avec Madame à Avignon.

Mais M. d'Aumale étoit dans un bien plus grand embarras. Il avoit laiſſé ſon Compagnon plus de vingt lieues derriere lui. Il maudiſſoit ſon froc : il falloit bien le porter cependant ; il n'avoit pas d'autre habit. Après avoir long-tems erré à l'aventure, il ſe trouva auprès de Valence. Madame de Sauve, l'une des Favorites de la Reine, avoit été piquée d'un ſcorpion dans cette Ville. Perſuadée qu'elle alloit mourir de cette piqûre, elle demanda un Confeſſeur. On trouve Monſieur d'Aumale épuiſé de faim, de ſoif, de laſſitude, d'amour malheureux : on l'oblige de venir entendre la confeſſion de la Dame mourante. Il s'en défend ; on le traite de mauvais Moine : il avoit toutes les envies du monde de prouver qu'il l'étoit en effet, & de ſaiſir un bâton pour écarter

tous ces importuns. Heureusement, il passa un véritable Moine, qui alla confesser Madame de Sauve; & M. d'Aumale en fut quitte pour quelques invectives qu'il n'étoit pas trop accoutumé d'entendre.

La Beauté, qui faisoit faire tant de sottises à ce Prince, au Cardinal & à Coligny, alloit leur être ravie. Dès le lendemain du pélerinage à Saint-Trophime, on traita son mariage avec le jeune Roi de Navarre. Madame étoit bien mécontente alors de Monsieur d'Aumale; & l'histoire de la fille de l'Auberge lui tenoit étrangement au cœur. — *Quelle bassesse*, disoit-elle à Madame de Guise! *Il m'aimoit, il me l'assuroit du moins; vous-même, ma cousine, vous me garantissiez sa foi.* — *Madame*, répondit Anne d'Est, *je ne conçois point les procédés de mon beau-frere. Il hasarde sa vie pour vous voir un instant; il arrive au rendez-vous, & disparoît comme un fantôme. Où pourroit-il être? Je me trompe fort si l'Amiral ne lui a pas tendu quelque piege: il en est fort capable.* — Vous vous trompez, Madame, s'écrie une voix; l'Amiral est innocent. Il

a trop de respect, ou, si vous voulez, trop d'indifférence pour vos desirs.

C'étoit la voix de l'Amiral lui-même; c'étoit lui qui s'étoit glissé sur la terrasse où cette conversation se tenoit.

Les deux Dames frémirent. — *Remettez-vous*, leur dit Coligny; *je suis trop vieux pour être indiscret: cette qualité brillante ne put appartenir qu'aux jeunes Amans* —.

La Princesse resta anéantie. Mais Madame de Guise, prenant son air de hauteur, trouva fort étrange qu'il eût osé écouter les secrets de Madame.

L'Amiral se tait, fait une révérence respectueuse, & se retire.

Voyez les choses inouies qui arrivent dans les Cours; c'étoit cet Amiral lui-même que Jeanne d'Albert avoit choisi pour traiter le mariage de son fils avec la Princesse. C'est pour cette grande affaire qu'on l'avoit fait revenir de Nimes: tous les jours il en entretint depuis Madame; & après avoir long-tems parlé pour son compte, il parla pour le jeune Henri.

Mais Madame n'aimoit point ce Prince, qui devint l'un de nos plus grands Rois. Le

jeune Duc de Guise avoit touché son cœur; M. d'Aumale, & Coligny, & l'Amiral, & le Roi de Navarre lui inspiroient tous alors la même indifférence.

Entre deux personnes si jeunes & si charmantes, il s'établit bientôt, dit notre Auteur, un commerce de confiance, un goût, un intérêt si tendre, que Madame parut avoir entierement renoncé à la coquetterie. Qu'on n'en soit point surpris; il étoit question d'un mariage qui lui déplaisoit: mais la Provence, où la Cour étoit, offroit tant de diversions! Tous les jours on voyoit des fêtes nouvelles; on y voyoit M. de Guise: sa mere étoit la parente & l'amie de la Princesse. De plus, on maria Mademoiselle de Clèves à Louis de Gonzague: il y eut bien des bals, bien des instans où l'on put se parler; & en Provence, les soirées sont si belles, si longues; elles peuvent être si intéressantes! On dit qu'elles le furent beaucoup.

La Cour étoit alors à Marseille. Le Roi ordonna une fête sur la mer: c'étoit la nuit; les Dames étoient des Néréïdes; les hommes devoient être déguisés en

Tritons. On pratiqua des grottes dans les gondoles; il n'y avoit pas de lumiere dans les grottes. Au milieu de tous ces bâtimens étoit un gros navire deſtiné à être la ſalle du bal.

La délicate Courton cache le Cardinal d'Armagnac dans une de ces grottes; elle l'avoit averti de ce ſervice dans un billet. Le mal-adroit Cardinal perd ce billet en ſortant de chez la Reine, après l'avoir lu. Il tombe entre les mains de l'Amiral. *Dieu ſait l'uſage que ce maudit Vulcain va faire de cet écrit.*

Mon Dieu! abandonnons les préparatifs de cette fête brillante. Ami Lecteur, comme nous ſommes légers! Déja nous avons abandonné M. d'Aumale, malgré ſes peines: nous ſommes bien peu ſenſibles.

Ce pauvre Prince, après s'être bien emporté, ſe repentit. N'eſt-ce pas-là la marche de la Nature! Combien de ſottiſes ne proféra-t-il pas contre Madame, *qui étoit née*, diſoit-il, *ce que les autres deviennent!* Après avoir bien parlé, il ſe tut.

Il apprend la fête de Marſeille; il jette ſon froc, & ſe rend en cette Ville

pour confondre la Princeſſe. Il va d'abord chez ſa belle-ſœur ; le premier mouvement de Madame de Guiſe fut de l'embraſſer. Le fier d'Aumale, qui la ſoupçonnoit encore, rejette ſes careſſes.

On s'explique. Chacun a raiſon : on n'avoit point d'oreilles ; on répondoit ſeulement à ſa penſée, à ſon affection, à ſon amour-propre.

On finit à l'ordinaire par où l'on auroit dû commencer. La vérité éclaircie rétablit la confiance.

Madame de Guiſe étoit bien loin de croire que ſon fils avoit déja fait oublier M. d'Aumale à la Princeſſe. L'impertinent petit-neveu, à peine âgé de ſeize ans, & qui ſe donnoit les airs de ſupplanter ſon oncle, un Héros ! ah ! le mauvais cœur ! le téméraire !

Il eſt vrai que la Princeſſe, ainſi que nous l'avons dit, n'aimoit gueres ſon futur époux. De ſon côté, Henri n'étoit pas fort paſſionné.

Madame de Guiſe ne ſavoit rien de toutes ces indifférences, de tous ces goûts-là. Elle vouloit ſervir ſon beau-frere ; c'étoit-là ſon unique but. Elle lui ména-

gea donc l'entrée d'une grotte, où Madame devoit se trouver. Dès le commencement de la nuit, il sort donc, le nez dans un manteau, & gagne la grotte chérie. Une obscurité profonde y régnoit. M. d'Aumale donne de la tête contre une épaule. Dans la crainte d'être découvert, il recule. L'épaule froissée recule de même. On approche une lanterne sourde de M. d'Aumale; il reconnoît l'Amiral, l'Amiral le reconnoît lui-même. — *Quoi! c'est encore vous*, dit Coligny, *qui venez ici chercher Madame*? — Eh! pourquoi non? Ai-je, comme vous, donné ma parole de ne plus la servir? — *Je vous prenois pour le Cardinal d'Armagnac. Madame lui a donné un rendez-vous ici.* — Monsieur l'Amiral, puisque nous sommes tous deux les délaissés, restons ici en embuscade —.

Ces deux grands rivaux de gloire & de tendresse, unis maintenant, attendent en silence le dénoûment de cette grande aventure.

Ils entendent marcher, ils s'approchent sur la pointe du pied: l'Amiral avance sa lanterne sourde. — *Est-ce notre Cardinal*, dit le Duc? — Regardez, répond Coligni, j'ai la vue trouble.

M. d'Aumale saisit la lanterne, & apperçois son neveu, la véritable idole du jour, & celle à laquelle tous les Soupirans étoient immolés. — *Jeune téméraire, où allez-vous* ? — Mais vous-même, mon oncle —?

— Monsieur, dit l'Amiral en tirant à part M. d'Aumale, laissez cet enfant faire son métier; faisons le nôtre : cédons-lui la place. J'ai été barbon aux yeux de Madame; c'est votre tour maintenant : ayez pour votre neveu la complaisance que j'ai eue pour vous —.

Il emmene enfin hors de la grotte M. d'Aumale, toujours grondant contre son neveu.

— *Où étiez-vous alors, Monseigneur d'Armagnac* ? Vous avez perdu le billet de Madame de Courton : mais vous n'avez pas oublié que c'est dans la grotte de Madame que le bonheur vous attend. Pauvre Cardinal! il prend la loge de Monsieur pour celle de Madame; il se glisse derriere une niche. Monsieur étoit beau, jeune; il étoit déguisé en Dieu marin. — *Qu'elle est belle*, s'écria l'amoureux Prélat —! Il s'approche, Monsieur le reconnoît, il affecte

le maintien, les graces, toutes les manieres de Madame. Le Cardinal lui baise la main, lui dit les choses les plus tendres.

Monsieur éclate ; le Cardinal éperdu s'enfuit ; Coligny & d'Aumale sont consolés. Pendant ce tems-là, le jeune Duc de Guise, seul avec Madame, jouit de son bonheur.

Le Cardinal s'enfuit à Rome ; la Cour revient à Paris, & peu de personnes y sont instruites de toutes ces merveilleuses aventures.

NOTES

HISTORIQUES ET CRITIQUES.

Ici finissent les intrigues légeres inventées par Madame de Villedieu, qui a voulu s'amuser, en dénaturant des noms fameux dans notre Histoire. Nous avons tâché d'épurer & de restreindre la liberté de ses images & la trop énergique hardiesse de son pinceau. Il falloit qu'elle mît de la galanterie par-tout : c'étoit son goût, son habitude ; & l'on se peint. On adit d'elle qu'elle avoit dérobé une plume des aîles de l'Amour pour écrire ses Romans. Mais, selon Platon, il y a deux Amours : l'un enfant du Ciel, toujours noble & décent ; l'autre fils de la Terre, fat & petit-maître. Il nous semble que c'est le dernier que Madame de Villedieu a volé.

(A) François de Lorraine, second Duc de Guise, fils de Claude de Lorraine & d'Antoinette de Bourbon. Adoré des Catholiques, il trouva des censeurs parmi les Huguenots. Mais les deux partis s'accordoient, même de son vivant, à le regarder comme le plus grand Homme-de-Guerre & le plus grand Homme-d'Etat de la France. Le tems n'a pas détruit sa gloire : la délivrance de Metz, la prise de Calais, les batailles de Renty & de Thionville immortalisent son nom. La fureur des guerres civiles égara sa valeur, comme celle de tous ses Compatriotes. Il mit en déroute Condé & Coligny à Dreux. Il alloit prendre Orléans, lorsqu'il fut assassiné par Poltrot, à l'âge de quarante-un ans. Sa mort fut regardée comme une calamité publique. Hélas! elle fut trop bien vengée. Cette mort arriva au mois de Janvier 1563. François de Guise avoit épousé Anne d'Est, dont nous allons parler. Ce Prince étoit ambitieux, comme presque

tous ſes pareils. Mais a-t-il porté ſes vues juſqu'au Trône ? C'étoit la croyance des Huguenots de ſon tems ; les Catholiques l'ont nié, les Sages ont douté. Brantome aſſure poſitivement le contraire ; pour nous, nous n'en ſavons rien.

(B) Claude, Duc d'Aumale, étoit le frere du précédent. C'étoit, dit Brantome, un fort brave Prince, mais toujours malheureux à la guerre. — *Vous êtes toujours pris*, diſoit-il au vieux Connétable, *& moi toujours bleſſé : mon ſort cependant me paroît encore préférable au vôtre.* — *Je le crois bien*, lui répondit Montmorency ; *& l'ai trop appris ; il n'y a rien de ſi ſot qu'un Gentilhomme qui ſe voit les mains liées, tandis que Meſſieurs les Capitaines ſont aux champs pour acquérir de la gloire. Jarni Cieux ! comme j'ai enragé après cette maudite bataille de Saint-Quentin, quand j'ai appris que votre frere venoit de ſabrer Calais* — ! M. d'Aumale étoit l'homme

du monde le plus ennuyé en tems de paix ; il lui falloit toujours du bruit & des bleſſures. Il mourut d'un coup de canon au ſiege de la Rochelle.

— *Voilà tout ce qu'il cherche depuis qu'il eſt ſur la terre*, s'écria le brave Lanoue, en apprenant ſa mort ; *& moi je gis ici* (à la Rochelle). *Quelle vie — !*

Il avoit épouſé Louiſe de Brezé, dont il eut deux fils : Charles, depuis Duc d'Aumale, dont nous avons parlé dans les Notes qui ſuivent notre Extrait du Roman de *Chiflet*, au mois de Février dernier ; & ce brave Chevalier de même nom, qui mourut pendant la Ligue à Saint-Denis.

(C) Marguerite de Valois, fille de Henri II & de Catherine de Médicis, a été l'objet d'une multitude de Satyres, qui rendent encore ſa réputation aſſez douteuſe.

On ſait qu'elle fut aimée du jeune Duc de Guiſe, dont nous parlerons bientôt,

& qu'elle l'aima elle-même ; ce qui donna lieu aux Huguenots de la noircir d'une maniere bien cruelle. J'ai lu, dans un des Libelles du tems, qu'elle en eut un fils, & que cet enfant fut le fameux Pere Joſeph, le Confident du Cardinal de Richelieu. Nous ſommes fort éloignés d'ajouter foi à un pareil bruit, ouvrage de la méchanceté ténébreuſe. S'il étoit fondé, quelle étrange deſtinée ! Cette belle Marguerite de Valois, fille, ſœur & femme de nos Rois, auroit été la mere d'un Capucin ! Et de quel pere encore ? de ce Prince brillant *dont la France étoit folle : car ce ſeroit trop peu de dire amoureuſe*, ſelon l'expreſſion de Balzac. Marguerite étoit le dernier rejeton de cette généreuſe Race de Valois, qui a donné treize Rois à la France.

(D) Ce Prince eſt Henri de Lorraine, Duc de Guiſe, fils de François, dont nous avons parlé plus haut, & d'Anne d'Eſt :

d'Eſt : c'eſt le *Balafré*. On connoît le portrait célebre que Voltaire en a fait dans la Henriade, où il vante

« Sa grace, ſes exploits, cet heureux don de plaire
» Qui mieux que la vertu ſait regner ſur les cœurs
. . . . . .
» Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire ».

Il rachetoit ſon ambition par la bienfaiſance.

« Le Pauvre alloit le voir, & revenoit heureux ».

Balzac, qui avoit vu ſes Contemporains, rapporte que toutes les femmes Catholiques portoient ſon portrait en miniature dans leurs Heures ; & que lorſqu'il entroit dans Paris, on crioit : *Hoſanna*.

Cet amour univerſel qu'il inſpiroit étoit de l'enthouſiaſme, du fanatiſme ; mais quel génie ne falloit-il pas pour l'exciter ?

Il fut aſſaſſiné à Blois le 24 Décembre 1588, à l'âge de trente-ſix ans, ayant égalé ou ſurpaſſé ſon pere.

(E) Gaſpard de Coligny, *vir neque ſilendus, neque ſine curâ dicendus ;* homme qu'on ne ſauroit taire, & dont il ne faut parler qu'avec une extrême réſerve, dit Patercule d'un célebre Romain : après tous les éloges, toutes les ſatyres ſur ce fameux Amiral, nous pouvons lui faire l'application de ces paroles. Sûrement c'étoit un des plus grands hommes de ſon ſiecle. Ne point reconnoître cette vérité, ce ſeroit une injuſtice ; lui attribuer toutes les vertus, ce ſeroit une exagération. Il fut rebelle ; il occaſionna & fomenta les guerres civiles en France. Pourquoi ? Eſt-ce pour ſupplanter les Princes Lorrains, ou pour ſoutenir la Religion qu'il avoit adoptée ? Dans l'une & l'autre ſuppoſition, il agiſſoit contre la volonté de ſon Roi. On ne peut pas plus le juſtifier en ce point, que Henri de Guiſe ſe faiſant Chef de la Ligue : c'étoient deux ambitieux.

Mais l'un & l'autre étoient *grands par leurs vertus & même par leurs vices.* Sans

leur révolte, quel autre auroit mérité davantage d'occuper les ciseaux de nos grands Artistes, pour remplir cette belle Galerie qu'on destine à nos neveux? Dans l'Art Militaire, je ne vois que François de Guise & le Connétable de Bourbon, qui étoit un révolté lui-même, qu'on puisse leur préférer de tout le seizieme siecle.

(F) Anne d'Est, fille d'Hercule, Duc de Ferrare, & de Madame Renée de France, fille du Roi Louis XII & de la Reine Anne de Bretagne. Elle épousa François de Guise, & fut mere du Balafré, de M. de Mayenne, du second Cardinal de Guise & de la fameuse Duchesse de Montpensier.

Après la mort de François de Guise, elle épousa Jacques de Savoie, Duc de Nemours. Cette sage Princesse fut respectée même des Calvinistes; & sa réputation est toujours restée intacte. Elle mourut dans un âge fort avancé, à Paris, à l'Hôtel de Nemours, en 1606.

(G) Georges, Cardinal d'Armagnac, étoit fils du Bâtard de Charles d'Armagnac. Charles d'Armagnac vivoit sous Louis XI, qui le fit arrêter. Ce malheureux mourut en prison, de tristesse & de manie.

Son petit-fils, qui fait le sujet de cet Article, fut Archevêque de Toulouse & Cardinal. C'étoit un Prélat fort considéré de François Premier & de ses successeurs. Il fut Ambassadeur à Venise & à Rome auprès de Paul III. Son nom, trop peu connu aujourd'hui, doit être cher aux Lettres. Il se faisoit un plaisir de s'entretenir avec les Savans, de leur faire du bien, de les produire à la Cour. Le Chancelier de l'Hôpital lui a adressé une de ses plus belles Epîtres, à l'occasion d'une maladie mortelle qui avoit pensé enlever ce Prélat. « En mourant avec une renom-» mée si pure, en tombant sous le ciseau » des trois sœurs avant le tems, plein de » bonnes œuvres, sans vices, & par un

» coup de foudre injuſte, n'étoit-ce » pas, dit-il, un bonheur pour vous ? » Mais puiſque le Ciel étend l'eſpace de » vos années, ſoutenez votre vertu, & » tâchez de la rendre plus pure encore ».

Ce Cardinal, né en 1500, ne mourut qu'en 1585.

(H) Madame de Curton ou Courton étoit une des plus reſpectables femmes de la Cour. Nommée Gouvernante des Enfans de France, ce fut à Chenonceaux qu'elle les éleva. Nous avons vu, au dépôt de Béthune, pluſieurs lettres originales, qui atteſtent qu'elle géra cet emploi important avec beaucoup de ſageſſe, de zele, d'aſſiduité & de délicateſſe.

Par tout ce que nous venons de dire, on voit que Madame de Villedieu a voulu, dans ſon Roman, nous donner, des Perſonnages qu'elle y a introduits, des idées diamétralement oppoſées à la vérité. Cette Dame, retirée en Hollande, a profité de toute la liberté républicaine. Elle a trop

oublié qu'elle étoit née Françoise ; & nous ne saurions nous empêcher d'observer qu'elle s'est trop attachée à jetter un ridicule injuste sur de grands noms, &, ce qui est plus blâmable encore, sur la vertu.

(*Par M. l'Abbé C***.)

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

AXIAMIRE,

OU

LE ROMAN CHINOIS.

LOIN que ce Roman, publié à Paris en 1675, chez Claude Barbin, ait été conduit jusqu'à son dénoûment, on peut dire, malgré les trois Parties qui composent ce que nous en avons, qu'il n'a pas été même suffisamment commencé. Il sort donc de la classe de ceux auxquels il ne manque qu'une fin, & que nous nous sommes proposés d'achever. L'Axiamire n'offre par-tout que des pierres d'attente, mais d'une attente indéterminée & sans but; & parmi les divers épisodes qui embarrassent plutôt le plan, qu'ils n'en rempliſſent les

vuides, nous n'avons trouvé que celui de l'Héroïne Oxilée qui méritât d'être, de nouveau, reproduit au jour. Il renferme un intérêt peu commun : mais c'eſt en faiſant quelques changemens peu conſidérables dans le ſtyle & dans le choix des circonſtances, que nous avons pu nous flatter d'en extraire un abrégé dont la lecture fût agréable aux Lecteurs modernes.

Aventures d'Oxilée, racontées par elle-même.

Je suis née à Siam. Mon pere étoit des premiers du Royaume, & commandoit l'armée du Roi dans la guerre qu'il avoit contre le Roi du Pégu. Il étoit bien avant dans les terres de l'ennemi, lorsqu'un frere unique & jumeau, que j'avois, mourut âgé de six ans.

L'affliction de ma mere fut grande; mais celle de mon pere, qu'elle savoit devoir arriver quelques jours après, l'eût été davantage. Elle résolut de cacher cet accident, en annonçant ma mort au lieu de celle de mon frere. Elle espéra, avec le tems, préparer l'esprit de mon pere à recevoir une nouvelle si fâcheuse. Il y avoit quatre années entieres qu'il étoit absent; & quand il y en auroit eu moins, il regnoit tant de ressemblance entre mon frere & moi, qu'il ne fut pas difficile, en prenant ses habits, & en gardant bien le secret, de me faire passer pour Oxilax; c'étoit son nom. Oxilée étoit le mien.

Le Roi jugea si nécessaire à l'armée la présence de mon pere, qu'il n'eut pour se reposer, que le tems qu'il falloit pour recevoir les ordres nouveaux. Ma mere lui dit précipitamment adieu ; & mon pere n'eut pas le loisir de la consoler de la perte d'une fille qu'il savoit lui être fort chere.

Ce voyage fut le dernier de sa vie. Il mourut peu de tems après des blessures qu'il reçut dans une bataille qu'il donna & gagna contre le Roi du Pégu. Ma mere jugea qu'il falloit que je continuasse à paroître Oxilax, même après la mort de mon pere, pour la conservation de certains biens de famille destinés aux seuls mâles par les coutumes du Pays.

Cependant je m'accoutumai tellement à contrefaire le Cavalier, & j'en pris si bien l'extérieur, qu'il n'étoit pas naturel de me soupçonner de déguisement. Mon oncle, qui n'étoit point marié, abusé comme les autres, voulut que je fusse auprès de lui, & me fit apprendre tous les exercices qu'un Gentilhomme doit savoir. Lorsqu'il m'eut jugé suffisamment instruit, il me conduisit à la Cour, espé-

rant que ma préſence feroit ſouvenir le Roi des ſervices de mon pere, qui n'étoient pas récompenſés.

J'avois alors quinze ans, & j'étois d'une taille haute & avantageuſe pour mon âge. Je paſſe rapidement ſur la faveur que le Roi me marqua, ſur les graces que j'en reçus, ſur les penſions & les charges qu'il me donna; il me ſuffira de dire, pour montrer l'excès de ſes bontés, qu'il voulut que je fuſſe nourrie auprès du Prince Tombur ſon fils, & de la Princeſſe Ariſma ſa fille, tous deux d'un âge preſqu'égal au mien.

La Princeſſe Ariſma avoit auprès d'elle les plus nobles, &, en même-tems, les plus belles filles du Royaume : je crus que pour mieux remplir le rôle qu'on me faiſoit jouer, je devois feindre de l'amour pour quelqu'une d'entr'elles. Hiſmélie, une des plus aimables, ne m'en parut que plus propre à être la victime de cette ſupercherie.

Je commençai donc par faire parler à mes yeux un langage dans lequel ma bouche étoit encore novice, & auquel mon cœur n'avoit aucune part. J'appuyai ces

fausses protestations d'assiduités faites pour lasser la patience de tous mes rivaux. J'étois presque tout le jour auprès d'Hismélie. Je l'accompagnai au Palais, à la promenade; je parlois toujours d'elle à ses Compagnes; enfin, je sus si bien étaler une feinte passion, qu'Hismélie en prit pour moi une véritable.

Notre intrigue, qui n'en étoit pas une, fut sue à la Cour; & c'est ce que je voulois. Le Prince Tombur se contentoit de m'en féliciter, en plaisantant. Mais la Princesse Arisma ne paroissoit point satisfaite de tous ces badinages, qu'elle avoit la bonté de prendre au sérieux : mais comme les biens que je possédois étoient considérables, elle n'osoit murmurer ouvertement contre des vues qu'elle estimoit avantageuses à sa Fille-d'Honneur.

Un jour je l'accompagnai, ainsi qu'Hismélie, à la promenade. Nos pas s'adressèrent vers un parterre émaillé de diverses fleurs, & où se cultivoient les plus beaux œillets de toute l'Asie. Arisma les aimoit passionnément. Elle eut envie d'en avoir un bouquet, que j'allai lui

cueillir, & qu'elle accepta avec beaucoup de bonté. Enſuite, je penſai que comme Chevalier déclaré de la belle Hiſmélie, je lui devois un ſemblable hommage. Je formai un nouveau bouquet, que je m'apprêtois à lui préſenter, lorſque la Princeſſe, me prévenant, s'en empara. — Oxilax, me dit-elle, vos yeux ſans doute ont choiſi les premieres fleurs, & votre cœur ces dernieres? — Madame, lui dis-je, le reſpect n'eſt pas, moins que la tendreſſe, un ſentiment de l'ame; daignez croire que le cœur a préſidé à l'un & à l'autre choix. — Pour n'en point faire un mauvais, reprit la Princeſſe, je les garde tous les deux. Il ne conviendroit pas, ajouta-t-elle, qu'Hiſmélie pût ſe prévaloir d'un avantage ſur moi —.

Ariſma n'eut pas plutôt laiſſé échapper ces dernieres paroles, qu'elle en eut du regret; & la rougeur lui couvrit auſſi-tôt le viſage. Hiſmélie, qui remarqua le trouble de la Princeſſe, éprouva un embarras qui ne pouvoit ſe comparer qu'au mien.

— Oxilax (me dit Hiſmélie, quand nous fûmes ſeules), qu'ai-je vu! qu'ai-je

entendu ! Elle eſt belle, elle eſt Princeſſe ; elle s'eſt expliquée. — Son rang & ſa beauté, répondis-je, ſont de vains titres auprès de moi ; comme la premiere de ces qualités n'a jamais pu faire des Amans, quoiqu'elle puiſſe faire des ambitieux, la ſeconde ne fera jamais un infidele d'Oxilax, quoiqu'elle puiſſe faire des Amans —.

Mes diſcours ſatisfirent cette belle perſonne, que j'aurois ſans doute abuſée plus long-tems, ſi une mort prématurée ne l'eût enlevée à la fleur de ſon âge. La paſſion que la Princeſſe avoit conçue pour moi parut ſe ralentir par la mort de ſa rivale ; mais c'étoit un feu caché ſous la cendre, & qui devoit bientôt ſe réveiller.

Cependant la paix ſe fit avec le Roi du Pégu. On propoſa de la rendre perpétuelle par l'alliance des deux Couronnes, & le mariage d'Ariſma avec Marimar, fils du Roi du Pégu. Ce jeune Prince vint pour la voir, & amena avec lui, outre pluſieurs grands Seigneurs du Royaume, un de ſes couſines-germains, qui s'appelloit Mortare. Le Roi, pour mieux fêter ſon gendre futur, voulut que

nous repréſentaſſions une Comédie que le Prince Tombur nous avoit fait étudier pour ſon amuſement particulier. Mortare s'empreſſa d'y accepter un rôle. Le ſujet étoit également agréable & paſſionné. Je faiſois, dans cette Piece, le Perſonnage d'une Princeſſe; le Prince Mortare, ſous le nom romaneſque de Rozamor, feignoit d'être amoureux de moi, & mon rôle vouloit que je l'aimaſſe de même.

L'illuſion fut complette de la part de tous ceux du Pégu, & ſur-tout de la part du Prince Mortare. Ils me prirent tous pour une fille. La Princeſſe, voyant le ſuccès de la ruſe qu'elle avoit imaginée, voulut la pouſſer plus loin; &, pour en prolonger le plaiſir, me fit venir au bal, qui eut lieu après la Comédie, avec les mêmes habits que j'avois portés ſur le Théâtre.

L'impatience qu'avoit le Prince Mortare de m'entretenir de ſa paſſion, lui fit chercher les moyens de me parler : il ne trouva que celui que le bal lui fourniſſoit. Il me pria donc à danſer, & me conduiſit au milieu de la ſalle. Les inſ-

trumens ayant ceſſé de jouer pour s'accorder : « Madame, me dit Mortare, » que je trouverois heureux le Prince Rozamor, s'il pouvoit conſerver, étant » deſcendu du Théâtre, les mêmes avantages qu'il y avoit, & ſi, en changeant » d'habits, vous ne dépoſiez pas de même » les ſentimens que vous témoigniez ſi » paſſionnément avoir pour lui » ?

« Par le peu que je connois, Seigneur, » lui répondis-je, du Perſonnage dont » vous me parlez, je ſais qu'il s'acquitte » ſi bien de ce qu'il entreprend de repréſenter, qu'il ne perdra jamais l'avantage » d'être connu pour un des plus galans » hommes de la Cour ».

« Ce bonheur eſt grand (reprit-il); » mais, je le répete encore, ſi vous aviez » pour lui, après la Comédie, les mêmes » ſentimens que vous avez ſemblé exprimer par des vers ſi tendres, & que vous » prononciez d'un ton ſi paſſionné, ce » ſeroit-là, Madame, ce que je nommerois le plus grand bonheur du monde; » un bonheur pour lequel j'emploierois » volontiers tous les momens de ma vie, » ſi vous daigniez m'en accorder la liberté » !

Les instrumens, qui nous pressoient de commencer la danse, mirent fin à ces discours, & Mortare n'eut plus la facilité de me parler. Son action inquiete me fit connoître l'envie qu'il en avoit : mais nos places étant éloignées l'une de l'autre, il lui fut impossible, durant tout le bal, de se rapprocher de moi. La Princesse, qui ne pouvoit plus s'empêcher de rire, voulut se donner le plaisir tout entier par la continuation de cette tromperie. Elle résolut de la pousser encore plus loin ; & m'ayant ordonné de m'habiller en fille le jour d'après, elle défendit à tout le monde de désabuser les Princes du Pégu.

Quand je fus retirée dans mon appartement, le Prince Mortare occupa fortement ma pensée. Il s'offrit à mes yeux avec toutes les graces de son âge & de la figure la plus séduisante; avec tous les avantages de la plus illustre naissance, & tous ceux que donne l'amour à un Amant vraiment passionné. Il m'aimoit, je l'aimai. Quant au premier point, j'en avois soupçonné quelque chose dès la Comédie; j'en devins certaine au bal : mais

je ne me doutai du second que quand je fus seule, & en examen avec moi-même.

La Princesse vint me visiter le lendemain matin, accompagnée de toute sa suite. Les railleries générales ne finirent point. Arisma y prit goût; & raccommodant elle-même quelque chose à ma coëffure : — Oxilax, me dit-elle tout bas, vous doublez vos triomphes; & la conquête de notre sexe ne suffit point à votre ambition —. Puis, tout-à-coup, haussant la voix : — Le Prince Mortare, me dit-elle, va bien être surpris quand il saura notre tromperie —.

— Ah! Madame, lui dis-je, souvenez-vous que ce n'est pas moi, mais vous, qui la lui avez faite; & que c'est aussi à vous à la faire trouver bonne au Prince qui en a été l'objet, ainsi qu'au Prince Marimar son parent —. Tranquillisez-vous, me dit Arisma; l'affaire me regarde entiérement —.

Ces discours eussent continué, si l'on n'avoit averti la Princesse que le Roi son pere avoit amené le Prince du Pégu dans son appartement. Elle y passa, & me

fit signe de l'y suivre. Nous y trouvâmes le Roi & les Princes.

Marimar aborda la Princesse, & Mortare s'approcha de moi : — Madame, me dit-il à l'oreille, serai-je assez heureux pour obtenir de votre bonté la grace que je vous demandai hier au bal ? Dois-je espérer que vous souffrirez les soumissions d'un Prince qui met toute sa gloire à vous servir, & qui n'a point d'autre félicité à souhaiter que la seule permission qu'il en demande — ?

— Seigneur, lui répondis-je en rougissant, je suis si peu accoutumée à entendre des discours de cette nature hors du Théâtre, & je trouve ceux que vous m'adressez si hors de propos & si hors de raison, que je ne sais qu'y répondre. Je vous connois, Seigneur ; je me connois aussi —.

Cependant le Roi, venant à jetter les yeux sur moi, s'apperçut, avec surprise, que j'étois encore en fille. Il jugea que la plaisanterie faite au parent de son gendre étoit poussée trop loin, & fit un clin-d'œil à la Princesse, pour lui enjoindre de la faire cesser.

En ce moment, le Prince Mortare, qui n'avoit d'yeux que pour moi, me parloit avec une action si passionnée & si respectueuse, qu'Arisma s'approcha de nous le plus à propos du monde. Sans cette forte diversion, je n'eusse pu, je pense, m'empêcher de laisser paroître dans mes discours ou sur mon visage des marques de ma foiblesse.

— Seigneur, lui dit-elle en l'abordant, j'ai besoin de toutes vos bontés pour obtenir le pardon que je viens vous demander. Le Cavalier que vous prenez présentement pour Oxilée sera bientôt Oxilax, en reprenant les habits de son sexe. Comme j'ai été seule la cause de la tromperie qu'on vous a faite, il est juste aussi que ce soit moi qui vous désabuse ; ces jours, destinés à la joie, vous engagent à pardonner une innocente supercherie —.

Ce discours surprit extraordinairement le Prince Mortare. Il rougit ; il pâlit ; il regarda la Princesse : il me regarda ; & ne sachant comment se défendre des discours civils d'Arisma, ni comment se remettre aussi du désordre où étoit son

esprit, il lui dit seulement : — Madame, tout est permis à une Princesse promise à mon Prince —. En disant cela, il fit une profonde révérence, sortit de la chambre, se retira chez lui. Tout le monde vit bien qu'il étoit piqué. Arisma s'en mit en peine, & le fit suivre & épier pour connoître ses desseins : en même-tems, elle me fit donner ordre de rester auprès d'elle jusqu'à ce que tout le monde fût retiré de son appartement, à l'exception d'une de ses femmes en qui elle avoit toute confiance. Lorsque nous fûmes seules, Arisma me tira à part dans son cabinet; & ne gardant plus de mesure dans sa passion, me la découvrit toute entiere. Je fis scrupule de lui cacher plus long-tems mon secret; & jugeant que son mal avoit besoin d'un remede extrême, je lui révélai que j'étois Oxilée, & non point Oxilax —.

Arisma sentoit tout ce qu'elle perdoit à cet aveu; mais la raison, plus forte que la passion, eut la vertu de la consoler. Elle prit son parti assez résolument; & me sautant au col : — Votre secret, me

dit-elle, ma chere Oxilée, est en bonnes mains; mes sentimens vont se borner pour vous à la simple amitié : mais comptez, je vous prie, qu'ils n'en seront pas moins durables —.

A peine j'étois sortie de chez la Princesse, qu'elle reçut avis que Mortare jettoit feu & flamme contre moi, & avoit juré de m'appeller en duel. Elle alla aussi-tôt conférer avec le Roi, qui fut d'avis que, pour prévenir les inconvéniens, il falloit sur le champ me faire partir pour une des places frontieres, sous prétexte de me confier l'examen des fortifications de cette place. Cette délibération fut si prompte, & si promptement exécutée, qu'il n'y avoit pas une heure que j'étois rentrée chez moi, lorsque je reçus un ordre supérieur de partir sur le champ. La grande précipitation avec laquelle on m'éloigna de Siam, fut cause qu'on n'apporta pas tout le soin possible dans le choix de la voiture qui devoit me transporter à plus de cent lieues; en sorte que cette voiture se rompit à quelque distance de la Capitale. En se brisant, elle m'occasionna au pied une fou-

lure considérable, qui me força de m'arrêter dans une Hôtellerie, & d'y rester alitée deux semaines.

Mon départ ne rendit le Prince Mortare que plus furieux contre moi. Il trouva moyen d'être informé & de l'objet de ma commission, & du lieu de ma destination, & de la route que j'avois prise. Il fit des apprêts de départ dont la Princesse recut avis à l'instant même. Elle le fit aussi-tôt prier de la venir trouver. Il se rendit avec courtoisie à cette invitation, résolu de dissimuler un ressentiment dont il ne soupçonnoit pas que la Princesse eût une si exacte connoissance.

Dès qu'elle le vit, elle fit retirer tout le monde; & lui dit : — Prince, ce n'est point avec les personnes de votre naissance qu'on peut craindre de faire une confidence. J'ai regret de n'avoir appris que trop tard toute la délicatesse du point d'honneur de la Noblesse du Pégu. Je vous aurois épargné jusqu'à l'ombre d'une offense. Je dis l'ombre, Prince; car le ressentiment que vous témoignez de cette aventure me force à

vous apprendre que la perſonne à qui vous en voulez tant, eſt réellement une fille. Ce ſecret n'eſt connu que de moi ſeule; & je ſuis bien aſſurée qu'en ne le révélant qu'à vous, je ne compromets point les intérêts de ma chere Oxilée, que les raiſons les plus fortes obligent de déguiſer ſon ſexe —.

— Madame, répondit Mortare, je ſuis accoutumé à n'apprendre de votre bouche que des choſes qui me jettent dans la derniere ſurpriſe. Au reſte, celle-ci eſt plus agréable pour moi que la premiere; & je vous ſupplie d'en agréer mes remercîmens, & d'être d'avance tranquille ſur ma diſcrétion —.

Après avoir ainſi parlé, il ſalua humblement la Princeſſe, & ſe retira. De ce moment, Ariſma ne le fit plus épier, parce qu'elle jugea bien que la confidence qu'elle venoit de lui faire me mettoit à couvert de ſes reſſentimens.

Mortare de retour en ſon appartement, s'interrogea lui-même ſur des événemens ſi étranges. Il ſonda ſon cœur, & reconnut qu'il étoit plus amoureux que jamais. Cela lui fit prendre un parti

des

des plus extraordinaires, auquel il se fixa sur le champ sans prendre conseil de personne. Ce fut de profiter des graces naturelles de sa figure pour se déguiser en fille, dans la vue de pouvoir, à la faveur de ce déguisement, se rapprocher d'Oxilée, sans être reconnu d'elle. Il se proposoit, sous ce même déguisement, de gagner tellement mon amitié, qu'il n'y eût plus de-là qu'un pas à l'amour, lorsqu'il jugeroit à propos de reparoître le Prince Mortare. Il ignoroit qu'il prenoit de toutes les peines la plus inutile, & que comme Prince Mortare, il avoit fait, dans mon cœur, tous les progrès qu'un tendre Amant peut se promettre. Il mit dans la confidence de son projet un vieil Officier, qui le fit passer pour sa niece, & répandit le bruit que le Prince Mortare avoit été tué à la chasse par un sanglier. Après avoir fait ces dispositions, il partit de nuit, déguisé en fille, sans aucune suite, dans un chariot leger mené par le vieil Officier, qui, par-tout où ils étoient obligés de s'arrêter, le faisoit passer pour sa niece, & lui donnoit le nom de Tamiris. Ils

arriverent ainſi en peu de jours à la Ville frontiere où j'avois eu ordre de me rendre. Le haſard voulut que cette Ville fût préciſément la même où ma mere avoit choiſi ſa retraite depuis la mort de ſon mari. Ils ſurent bientôt qu'elle y faiſoit ſon ſéjour habituel ; & comme le vieil Officier l'avoit beaucoup connue à la Cour de Siam, il alla lui faire viſite, & lui préſenta ſa fauſſe niece. Ma mere prit la prétendue Tamiris en telle amitié, qu'elle ne voulut point ſouffrir que l'oncle ni la niece euſſent d'autre Hôtel que le ſien. Elle leur apprit qu'elle venoit de recevoir des nouvelles d'Oxilax, qu'il s'étoit bleſſé en route, mais que ſon accident étoit peu de choſe, & qu'ils ne tarderoient point à le voir arriver.

J'arrivai en effet. Ma mere, après s'être épuiſée avec moi en embraſſemens & en careſſes, me préſenta mes nouveaux hôtes. Je ne puis diſſimuler que la niece me plut infiniment, malgré le voile, qui eſt, en Aſie, la coëffure habituelle des jeunes filles de condition libre, & que Tamiris ne leva que pour

m'embraſſer. Je fus auſſi émue que ſurpriſe de l'extrême reſſemblance de ſes traits avec le Prince Mortare: mais je croyois celui-ci mort de la bleſſure d'un ſanglier; & je ne pouvois même ſoupçonner qu'il eût été établir, chez ma propre mere, le ſiege d'une tromperie, qui devoit être la revanche de celle que je lui avois faite à la Comédie & au bal, le jour de notre premiere entrevue à la Cour de Siam.

Sous des habits de fille, & ſous le nom de Tamiris, le Prince Mortare ne négligea rien pour me plaire. Je penſois que Tamiris ſe méprenoit à mon ſexe, & qu'elle étoit la dupe de mon déguiſement, tandis que c'étoit moi qui l'étois entierement du ſien. J'en avois, juſqu'alors, agi aſſez perfidement avec les infortunées victimes d'une telle erreur; & je m'étois toujours fait une joie maligne d'abuſer avec elles des charmes de l'illuſion, en m'attirant, de leur part, des vœux que je n'étois pas née pour remplir. Mais avec Tamiris, l'avantage des batteries n'étoit plus de mon côté; je me trouvois près d'elle embarraſſée, con-

ſuſe, entrepriſe, & même interdite. J'oublios l'uſage de toutes ces agaceries qui m'avoient ſi bien réuſſi à la Cour de Siam, auprès de l'ingénue & tendre Hiſmélie. Mais ſi j'en étois ſobre, la fauſſe Tamiris ne l'épargnoit pas. Il n'y avoit point d'artifice qu'elle n'employât pour faire des progrès dans mon amitié. La réſerve extrême avec laquelle je répondois à ſes ſoins empreſſés, ne la rebutoit point, mais paroiſſoit cependant l'étonner. Elle me dit un jour : — Chacun veut ici que j'aie quelque reſſemblance avec le feu Prince Mortare ; & je m'en ſais le plus mauvais gré du monde : car on aſſure qu'il s'eſt élevé de la brouillerie entre vous ; & je ne voudrois pas encourir la haine d'Oxilax, même ſous le rapport le plus étranger.

— Il eſt certain, lui répondis-je, belle Tamiris, que vous reſſemblez au Prince Mortare, & qu'une complaiſance indiſcrete que j'ai eue pour la Princeſſe Ariſma, m'a pu attirer la haine ou du moins le reſſentiment de ce Seigneur ; mais je ſerois trop puni de l'inconſéquence d'un moment, ſi, par-là j'avois encore en-

couru la haine de toutes les personnes qui peuvent, de loin ou de près, ressembler à Mortare—.

— Cela seroit injuste, reprit Tamiris; &, pour mon compte, je vous réponds que si jamais la haine entre en mon cœur, ce ne sera point vous qui la ferez naître—.

— Ce n'est point assez, repartis-je, de ne me point haïr; & mon vœu, belle Tamiris, seroit de vous inspirer quelque amitié—.

C'est où se borna notre explication. Il n'y avoit point encore-là de quoi satisfaire la fausse Tamiris. Elle étoit moins curieuse d'apprendre si elle étoit haïe, qu'impatiente de savoir si Mortare avoit été aimé. Les questions qu'elle m'avoit faites plusieurs fois à cet égard ayant toujours été inutiles, elle résolut de s'éclaircir sur ce point important; & elle y employa un moyen assez peu ménagé, mais qui lui réussit parfaitement.

Elle fit, le soir même, trouver sur mon bureau la lettre suivante :

« Vous vous rappellez, sans doute, » Oxilax, l'insulte que vous m'avez faite

» en m'exposant aux railleries de toute la » Cour de Siam. Je ne suis point mort, » comme le bruit s'en est faussement ré- » pandu. Je vis pour venger mon injure, » & je vous attends, sous les armes, de- » main, au lever du jour, dans l'allée de » Palmiers, qui est à l'entrée de cette Ville.

» *Le Prince* MORTARE ».

Son dessein, comme je l'ai su depuis, étoit, si je me rendois au lieu du défi, de se tenir pour assuré qu'Oxilée ne l'aimoit point; de se laisser percer par elle; & de lui avouer, en mourant, qu'il connoissoit son sexe, & qu'il avoit voulu mourir de sa main, n'ayant pu lui inspirer la même tendresse qu'il ressentoit pour elle.

Mais ce Prince n'en fut point réduit-là. Mon trouble fut inexprimable en apprenant que mon cher Mortare n'étoit point mort. Tout mon amour se réveilla, & je me livrai à une joie extrême. Elle fut étrangement balancée ensuite par la nécessité où je me voyois d'aller, dans peu d'heures, donner la mort à l'homme que j'aimois le plus, ou la recevoir de

lui ; car il n'y avoit point d'autre parti à prendre, à moins de lui déclarer mon sexe, & de lui avouer en même-tems que l'amour qu'il m'avoit inspiré me réduisoit à reprendre mes premiers habits. Or, il me sembloit que la mort la plus terrible étoit préferable à une telle humiliation, qui, en outre, pourroit être interprétée comme l'effet de la peur de mourir. Dans cette étrange perplexité, j'étois tellement hors de moi, que Tamiris entra dans ma chambre sans que je l'apperçusse d'abord. Mais ayant jeté les yeux sur elle, je m'excusai de la distraction où j'avois été ; je la priai de s'asseoir & m'assis auprès d'elle. Alors, prenant la parole : — Il est juste, lui dis-je, belle Tamiris, que vous appreniez quelques secrets qui me concernent. L'amitié dont vous m'honorez ne permet point que j'aie des mysteres pour vous. Sachez donc que je suis de votre sexe, mais que des raisons politiques m'ont fait prendre l'habit d'homme ; que le hasard a voulu que j'aie joué à Siam dans une Comédie où jouoit aussi le Prince Mortare ; on m'avoit donné un rôle de Princesse, & on se plut à per-

ſuader au Prince Mortare que j'étois effectivement du ſexe de mon rôle. On ne croyoit pas lui dire la vérité. Enſuite on s'empreſſa à le déſabuſer ; & il ſe retira très-offenſé. Il faut préſentement, ma chere Tamiris, vous avouer que le Prince Mortare, tant qu'il me vit en habit de fille, me goûta extrêmement, & conçut pour moi un violent amour. Diſons tout ; il m'en inſpira un pareil, & je fus inconſolable de la fauſſe nouvelle de ſa mort. Préſentement, liſez le billet que je reçois, & jugez de toute l'horreur de ma deſtinée, d'être forcée d'aller, les armes à la main, combattre un Prince aimable, & d'aller percer, peut-être, le cœur d'un Amant dont l'image eſt pour jamais empreinte dans le mien—.

En diſant cela, je ſautai au col de l'aimable Tamiris, le cœur gros de ſoupirs, & en verſant un torrent de larmes. Quel fut mon étonnement, quand je la vis ſe débarraſſer de mes bras pour ſe jeter à mes pieds, & m'avouer que Tamiris n'étoit autre que le Prince Mortare, à qui la vie étoit inſupportable ſans l'aveu de ma tendreſſe, & que la violence de ſon amour

avoit fait recourir à un moyen extrême pour se procurer un si doux aveu !

Ma mere entra en ce moment, & nous surprit dans cette scene intéressante. La rougeur qui me couvrit le visage fut ma seule réponse à l'heureux Mortare. Ma mere frémit d'abord de l'indiscrétion que je commettois en révélant le secret de mon sexe, si important à ma fortune : mais elle se consola bientôt des avantages que je perdois, par la considération de ceux que m'apportoit l'alliance du Prince Mortare.

Je repris donc les habits de mon sexe, & je suivis au Pégu le plus passionné des Amans.

La mort enleva bientôt le Prince Marimar, & son pere le Roi du Pégu. Le Trône, à leur défaut, appartenoit au Prince Mortare; ainsi les cérémonies de notre couronnement se confondirent avec celles de notre mariage. J'ai fait venir ma mere auprès de moi; & je réunis aujourd'hui sous mes yeux tout ce qui m'est de plus cher au monde.

Fin du premier Volume de Janvier.

TABLE

DU 1er. VOLUME DE JANVIER.

EPISODE D'ENDYMION, *page* 3
Amours de Guiscard & de Gismonde, 12
Histoire fabuleuse du preux Chevalier Alector, 19
Anecdotes sur le Connétable Anne de Montmorency, le Duc Claude d'Aumale, & le Cardinal Georges d'Armagnac, 135
Axiamire, 199

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 1er. Volume du mois de Janvier de *la Bibliotheque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Décemb. 1779. DE SANCY.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Cloître Saint-Nicolas du Louvre.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, deguisés ou emblématiques.

JANVIER 1780. SECOND VOLUME.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve-Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, de l'Académie Françoise, rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER 1780. SECOND VOLUME.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

L'ENFER.
POEME DU DANTE.

ON nous a remerciés de la réſolution que nous avons priſe de mettre les Poëmes Etrangers.

au rang des Romans, & de les faire connoître par Extraits. L'Epiſode d'Endymion a fait plaiſir ; nous allons plus loin aujourd'hui.

DANTE ALIGHIERI naquit à Florence en 1260. Il gouverna quelque tems cette République, au milieu des troubles dont elle étoit agitée : mais étant allé en Ambaſſade à Rome, ſes ennemis profiterent de ſon abſence ; & le Poëte apprit à la fois ſon exil & la perte de tous ſes biens. Forcé, dans ſon malheur, de recourir à la protection des petits Princes d'Italie, il erra de Ville en Ville, & mourut chez Gui de Polente, Seigneur de Ravenne, en 1321. Il doit donc augmenter la liſte de Grands-Hommes malheureux.

Il n'eſt point dans la Littérature de nom plus impoſant que celui du Dante : ſa Nation lui donne le nom de *divin ;* mais c'eſt une Divinité, dit M. de Voltaire, dont peu de gens entendent les oracles. Nos Lecteurs nous ſauront gré, peut-être, des morceaux que nous allons tirer d'une Traduction du Poëme de l'Enfer, qui n'a point encore paru.

C'eſt principalement à cette Production que

le Dante doit sa gloire. On ne peut se figurer la sensation prodigieuse que fit sur toute l'Italie ce Poëme national, rempli de hardiesses contre les Papes, d'allusions aux événemens récens, & aux questions qui agitoient les esprits : écrit d'ailleurs dans une Langue alors au berceau, qui prenoit, entre les mains du Dante, une fierté qu'elle n'eut plus après lui, & qu'on ne lui connoissoit pas avant! L'effet qu'il produisit fut tel, que lorsque son langage rude & original ne fut presque plus entendu, & qu'on eut perdu la clef des allusions; sa grande réputation ne laissa pas de s'étendre dans un espace de six cents ans, comme ces fortes commotions dont l'ébranlement se propage à d'immenses distances.

Ce Pere de la Poésie Italienne ne ressemble à Homere & à Virgile qui l'ont précédé, ni par le choix du sujet, ni par l'ordonnance, ni par le coloris : il est cependant de la famille; & on peut dire de lui, plus sûrement que du premier, qu'il ne doit rien à personne. C'est Virgile même qui lui sert de guide aux Enfers: mais cette fois le Poëte Romain a perdu son goût & sa timidité.

On peut comparer le Poëme de l'Enfer à ces tableaux d'un coloris sombre & effrayant, qui

sortoient des atteliers dès Michel-Ange & dès Carrache, & qui donnoient à des sujets empruntés de la Religion une sublimité qui parloit à tous les yeux.

Les trois grands Personnages du Poëme sont le Dante, Virgile, & Béatrix, Dame Florentine, qui étoit morte à la fleur de son âge, & qui doit sa réputation à l'amour & aux vers du Dante, ainsi que Laure à ceux de Pétrarque.

Après avoir parlé du Dante, il semble qu'on devroit dire un mot de la Traduction dont on offre, pour la premiere fois, des Essais au Public. Celle-ci n'a rien de commun avec celles qui ont déja paru, qui, à leur tour, n'ont rien de commun avec le Dante. Il est aisé de se convaincre de l'une & l'autre vérité.

Au tems où ce Poëte écrivoit, la Littérature se réduisoit dans toute l'Espagne & dans les Provinces méridionales de la France, aux Chansonnettes des Troubadours. En Italie, on ne faisoit rien d'important dans la Langue du Peuple; tout s'écrivoit en Latin. Mais le Dante, ayant à construire un Monde, eh quel Monde! prit ses matériaux où il les trouva; il fit parler une Langue qui avoit bégayé jusqu'alors; & les mots extraordinaires qui créoit au besoin, n'ont servi qu'à lui seul. Voilà une des causes

de ſon obſcurité. D'ailleurs, il n'eſt point de Poëte qui tende plus de pieges au goût de ſon Traducteur : ce ſont preſque toujours des horreurs, des bizarreries ou des énigmes qu'il lui propoſe ; & la Langue Françoiſe, chaſte & timorée; s'effarouche à chaque phraſe. Le Traducteur a ſans ceſſe à lutter contre un ſtyle affamé de Poéſie, qui eſt riche & point délicat, & qui, dans cinq ou ſix tirades, épuiſe toutes ſes reſſources poétiques, qui lui deſſeche ſes palettes. Quel parti donc prendre? celui de ménager ſes couleurs : car lorſqu'on eſt pauvre & délicat, il convient d'être ſobre. Il faut ſur-tout varier ſes inverſions. Le Dante deſſine quelquefois l'attitude de ſes Perſonnages par la coupe de ſes phraſes; il a des bruſqueries de ſtyle, qui produiſent des grands effets ; & ſouvent, dans la deſcription de ſes ſupplices, il emploie une fatigue de mots, qui rend merveilleuſement celle des tourmentés.

Au reſte, quand j'ai dit que le ſtyle du Dante étoit affamé de Poéſie, j'ai voulu dire qu'il étoit toujours Poëte par la grandeur des penſées & des conceptions, & rarement par l'expreſſion : il faut la créer ſans ceſſe, & trouver des couleurs convenables aux deſſins les

plus fiers & les plus extraordinaires qui aient été tracé de main d'homme. En voilà assez pour faire sentir le travail d'une bonne Traduction de ce Poëte : il est d'ailleurs généralement reconnu que c'est la plus épineuse de toutes les Traductions que celle des Poëmes du Dante.

L'ENFER.

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

DANS ce Chant, le Poëte expose le plan de ses trois Poëmes, de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis. Le premier est de trente-quatre Chants; le deuxieme & le troisieme sont de trente-trois chacun: ainsi le triple Poëme est de cent Chants. Il est vrai qu'ils sont fort courts: ce sont des repos placés de très-près; & le Poëme de l'Enfer dont il s'agit ici, n'a pas, avec ses trente-quatre Chants, l'étendue de l'Enéide: il s'en faut de beaucoup.

Le Dante s'égare, à l'entrée de la nuit, dans une forêt; il y marche pendant cette nuit entiere. Au point du jour, il voit que la forêt est située entre une colline très-roide & de grands précipices. Il essaie de monter sur la colline; mais trois bêtes féroces lui en défendent l'approche.

Il recule tout effrayé vers les précipices. C'eſt alors que Virgile lui apparoît.

Les Commentateurs ſe ſont beaucoup exercés ſur cette forêt, ſur les trois animaux, & ſur la colline, &c. Nous ne les ſuivrons point dans toutes ces allégories. Il ſuffit de ſavoir que le Dante devint Homme public à l'âge de quarante ans; ce qu'il exprime par ces mots : *J'étois au milieu de ma courſe ;* & qu'à cette époque, il eut à combattre l'hydre du gouvernement populaire, & les diſcordes publiques dont Florence étoit agitée. La forêt peut être l'allégorie de cette idée. Les trois bêtes farouches peuvent déſigner les Puiſſances & les fléaux qui déſoloient l'Italie, & particuliérement Florence. La colline repréſente l'état heureux où Dante aſpiroit, après tous les dégoûts que lui avoit donnés ſa Patrie. Mais il ne peut y parvenir ſans deſcendre auparavant aux Enfers, où il puiſera, dans les entretiens de ſes Compatriotes morts, & dans le ſpectacle de tous les vices & de tous leurs ſupplices, les lumieres qui lui ſont ſi néceſſaires pour arriver à la colline, ce dernier but de l'ambition du Sage.

CHANT PREMIER.

« J'ÉTOIS au milieu de ma course, & » j'avois déja perdu la bonne voie, lorsque je me trouvai dans une forêt, dont » le souvenir me trouble encore & m'épouvante.

» Certes, il seroit dur de dire quelle » étoit cette forêt sauvage, pénible & » ténébreuse, où j'ai tant éprouvé d'angoisses, que la mort seule me sera plus » amere ! mais c'est par ces âpres sentiers » que je suis arrivé à de hautes connoissances, que je veux révéler, en racontant les choses dont mon œil y fut témoin.

» Je ne puis me rappeller le moment » où j'entrai dans ce périlleux désert, tant » ma léthargie fut profonde ! mais je » marchois avec effroi dans des gorges » obscures, lorsque j'atteignis le pied » d'une colline qui les terminoit ; & levant mes yeux en haut, je vis que son » front s'éclairoit déja des premiers rayons

» de l'aſtre qui guide l'homme dans ſa
» route. Alors mon ſang, qu'une nuit
» de détreſſe avoit glacé, ſe réchauffa
» dans mes veines; & comme celui qui,
» ſe dérobant au naufrage, ſe jette tout
» hâletant ſur la rive, & porte enſuite
» vers l'abyme un regard douloureux :
» ainſi je m'arrêtai; & j'oſai ſonder, d'un
» œil affoibli, ces profondeurs d'où jamais
» ne ſortit un homme vivant.

Après avoir un peu repoſé mes mem-
» bres épuiſés, j'allai gravir péniblement
» cette côte ſolitaire, & je touchai déja
» ſes bords eſcarpés, lorſqu'une Panthere,
» peinte de diverſes couleurs, ſauta légé-
» rement dans mon ſentier, & me défendit
» ſi bien l'approche de la colline, que je
» fus ſouvent tenté de retourner en arriere.

» Le jour naiſſoit & le ſoleil mon-
» toit ſur l'horizon, ſuivi de ces étoiles
» qui formerent ſon premier cortege,
» lorſqu'il éclaira d'abord le prodige de
» la création. Cette ſaiſon fortunée, le
» doux inſtant du matin & les couleurs
» variées de la Panthere, me donnoient
» quelque confiance; mais elle fut bien-
» tôt troublée à la vue d'un Lion qui
» m'apparut, & qui marcha vers moi,

» la tête haute, avec tous les signes de » la faim homicide. Une Louve le suivoit, » & son effroyable maigreur expliquoit » ses desirs insatiables : elle avoit déja » dévoré la substance des Peuples. Son » funeste regard me remplit d'une telle » horreur, que je perdis l'espoir & le » courage de monter sur la colline. Sem- » blable à celui qui ouvre d'abord hardi- » ment sa carriere, mais qui bientôt » s'épuise, & déplore ses forces perdues : » tel je devins à l'aspect de cette bête » furieuse, qui, se jettant toujours à ma » rencontre, me força de rebrousser dans » les ténébres de la forêt.

» Tandis que je roulois dans ces pro- » fondeurs, un Personnage, que la nuit » des tems couvroit de son ombre, se » présenta à moi. Ravi de le trouver dans » cette vaste solitude : *Ayez pitié de moi*, » m'écriai-je, *qui que vous soyez, fan- » tôme ou homme réel.* Il me répondit : » *J'ai été, mais je ne suis plus un mor- » tel* ».

Ce Personnage lui apprend qu'il est né à Mantoue vers les derniers jours de César, & qu'il a vécu sous l'Empire d'Auguste.

« C'eſt moi, lui dit-il, qui chantois » le pieux fils d'Anchiſe, qui revint d'I- » lion quand les Grecs l'eurent mis en » cendres. Mais toi, dis pourquoi tu te » replonges dans cette vallée de larmes ? » Pourquoi ne gravis-tu point cette heu- » reuſe colline, où tu puiſeras à la ſource » des véritables joies »?

« Saiſi de reſpect, je m'écriai : Vous » êtes donc ce *Virgile*, dont la voix im- » mortelle retentit à travers les ſiecles ! » O gloire des Poëtes ! la mienne eſt » d'avoir connu vos Œuvres; je les con- » ſacrai dans mon cœur (1); & c'eſt de » vous que j'appris à former des Chants » dignes de mémoire..... Voyez ce » monſtre (2) qui me pourſuit, & ten- » dez-moi la main, illuſtre Sage, car » je chancelle d'épouvante, & ma cha- » leur m'abandonne. Prends donc une » autre route, me dit-il en voyant mes

(1) Le Dante ſavoit l'Enéide par cœur, ainſi qu'il le dit au XXe. Chant; & toutefois il n'a pas emprunté un ſeul vers à Virgile, non plus qu'aux autres Poëtes qui l'ont précédé.

(2) La Louve.

» larmes, si tu veux fuir ce lieu fatal ; » car la Louve, qui t'épouvante, garde » éternellement le passage de la colline ; » & quiconque oseroit le franchir, y » laisseroit la vie. Elle ne connut jamais » la pitié ; & la pâture irrite encore son » insatiable faim ».

L'Ombre de Virgile fait un tableau lointain du bonheur à venir de l'Italie, & reprend ainsi son entretien avec le Dante.

« Si ton salut te touche, viens, il est » tems de suivre mes pas, & je te con- » duirai aux portes de l'éternité. C'est-là » que tu entendras les cris du Désespoir, » qui invoque une seconde mort ; & que » tu contempleras, dans leurs antiques » douleurs, les premiers enfans du Ciel. » Tu y verras encore les ames heureuses » au milieu des flammes, par l'espérance » d'être un jour Citoyennes des Cieux. » Mais si tu veux t'élever ensuite à ce » séjour de gloire, je t'abandonnerai à » des mains plus dignes de te con- » duire (1) : car le Chef de la Nature me

(1) C'est-à-dire, aux mains de Béatrix. En peu de mots, le Poëte fait la division de son

» défend à jamais l'approche de ſon » Domaine, pour avoir méconnu ſes » loix. Souverain Maître du monde, » c'eſt-là qu'il regne; il a poſé ſon Trône » dans ces lieux, & ils ſont devenus ſon » héritage. Heureux ceux qu'il y raſſemble » ſous ſes aîles » !

Auſſi-tôt, l'Ombre s'avance, & le Dante avec elle; ils marchent enſemble dans les détours & les précipices, & s'approchent des ſouterreins. Le jour dont la naiſſance eſt indiquée au commencement de ce premier Chant, tire vers ſa fin.

C'eſt le ſoir du Vendredi-Saint que le Dante va aux Enfers.

---

triple Poëme, de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis. Virgile doit lui ſervir de guide aux Enfers & au Purgatoire; mais c'eſt Béatrix qui doit lui montrer les Cieux.

CHANT II.

« Le jour s'abaiſſoit, & les Cieux plus » ſombres invitoient au repos les fils laborieux de la terre : moi ſeul j'étois » prêt à fournir ma pénible route, & » je marchois au ſpectacle de douleurs » que mabouche fidelle retrace à la mémoire ».

Après l'invocation, il continue.

« J'avançois, & je diſois à mon Guide : » O Poëte, daignez meſurer mes forces, » & voyez ſi mon courage ſe ſoutiendra » dans ces précipices. Vous m'avez appris » que le fils d'Anchiſe ne craignit pas » d'y deſcendre, & qu'il ſe montra vivant au Royaume des Morts; mais la » raiſon me dit qu'il en étoit digne, puiſque le Ciel voulut honorer en lui le » Héros (1) dont il fut pere : le Maître

(1) C'eſt de Romulus, deſcendant d'Enée, qu'il parle. Voilà ſans doute un étrange raiſonnement. Enée fut comblé des faveurs du

» du Deſtin l'avoit nommé, avant les » tems, pour aïeul de cette Rome à » qui la puiſſance & l'empire furent don- » nés, perce que ſur ſon Trône devoient » s'aſſeoir un jour les Pontifes du monde».

Le Dante nomme encore d'autres Perſonnages qui ſont deſcendus aux Enfers; mais il ne ſe croit pas digne d'un tel honneur après eux : il conjure ſon Guide d'éclairer ſon eſprit, & d'avoir pitié du trouble où l'a jetté l'aſpect de ces formidables routes. En parlant ainſi, il s'arrête ſur le penchant du précipice, & n'oſe

Ciel, parce que de lui devoit naître le Fondateur de Rome, & que Rome devoit un jour appartenir aux Papes. Cet argument reſſemble beaucoup à ceux que ces mêmes Papes faiſoient alors pour appuyer leurs prétentions. Cette analogie fait plus que de juſtifier le Dante. Il n'eſt pas hors de propos de dire que l'Empereur, dans ſon paſſage à Paris, a reçu un Livre dans lequel on l'invitoit à s'emparer de toute la Turquie & ſur-tout de Conſtantinople, dont le nom prouvoit qu'elle avoit été bâtie par Conſtantin, ancêtre de Joſeph II.

avancer ; mais l'Ombre Romaine le gourmande & le ranime par ces paroles :

« Que dis-tu ? je vois que ton ame » s'abandonne elle-même, & tombe irréſolue ; elle éprouve ce trouble qui » flétrit l'homme à l'aſpect de la gloire » périlleuſe. Tel eſt ce courſier qu'une » ombre épouvante & met en fuite . . . » Pour diſſiper la frayeur qui t'enchaîne, » apprends donc ce qui m'amene à toi, » & comment le cri de ta miſere a pu » m'émouvoir.

» J'étois parmi les Ombres qui errent ſuſpendues aux bords des Enfers, » lorſqu'une femme m'apparut, & m'appella. Attiré par ſa beauté, j'accourus » impatient de connoître ſes deſirs. Ses » yeux briiloient comme les flambeaux » des Cieux, & ſa bouche angélique me » fit entendre ces paroles, dont la douce » harmonie charma mon oreille : *O bon* » *Génie, fils de Mantoue. dont la gloire* » *vole encore dans le monde, & y ſera* » *la compagne des ſiecles ! j'ai un ami* » *que la fortune ne m'a point donné :* » *mais il s'eſt perdu dans le grand déſert,*

» *où il lutte contre l'épouvante & la nuit.*
» *S'il s'égare plus long-tems, j'aurai trop*
» *tard quitté les Cieux pour venir à son*
» *aide. Allez à lui, je vous en conjure;*
» *que le charme de votre voix le ramene*
» *de ce labyrinthe de la mort; sauvez-le,*
» *& rendez-moi la paix que j'ai perdue.*
» *Je suis Béatrix; c'est ma bouche qui*
» *vous implore : je viens d'un séjour où*
» *mes desirs me rappellent; le pur amour*
» *m'en a fait descendre : mais bientôt,*
» *rendue aux pieds du Roi de la Nature,*
» *j'éleverai pour vous ma voix reconnois-*
» *sante.* Elle se tut, & je réponds : O
» femme, qui brûlez de ce feu divin, par
» qui seul la race de l'homme a mé-
» rité l'empire de son séjour, croyez
» qu'il m'est doux de remplir vos desirs;
» & ne me priez pas lorsque j'obéis avec
» joie. Mais daignez m'apprendre, ô fille
» de la lumiere, comment vous n'avez
» pas craint d'aborder ces cachots téné-
» breux, & comment avez-vous pu quitter
» des lieux où le bonheur vous rap-
» pelle » ?

Béatrix répond à Virgile que l'on ne doit redouter que les maux qui peuvent

nous atteindre ; mais qu'elle eſt telle aujourd'hui, par la faveur de ſon Dieu, que la miſere des Réprouvés ne peut troubler ſon bonheur, ni les flammes de l'abyme altérer ſa ſubſtance. Elle ajoute, pour ſatisfaire à la derniere demande du Poëte, qu'elle a été avertie des égaremens du Dante par une femme céleſte, qui gémit ſans ceſſe aux pieds de l'Eternel; & qui, par ſes larmes, tempere les rigueurs de la Juſtice divine. A côté d'elle eſt une autre femme, pur ſymbole de la Charité, & toutes deux touchées des périls & de l'abandon du Dante qu'elles aiment, crient à Béatrix :

« *O Béatrix, miroir des perfections* » *de ton Dieu, pourquoi délaiſſes-tu celui* » *qui t'a tant aimée, & qui jadis, pour* » *te ſuivre, quitta les ſentiers vulgaires du* » *monde ! N'entends-tu pas ſes profonds* » *gémiſſemens ? Ne vois-tu pas que la mort* » *l'environne de ſon ombre ſur ce fleuve que* » *l'Océan ne connu jamais !*

» *L'intérêt ou le plaiſir n'emportent pas* » *les enfans des hommes avec plus d'ardeur* » *que ces paroles ne m'en ont inſpiré. Je* » *ſuis deſcendue des céleſtes chœurs, & j'ai*

» *volé vers vous pour implorer le ſecours* » *de ce langage, qui a fait votre gloire &* » *la gloire de votre ſiecle* (1) ».

Béatrix ne termine ſon diſcours qu'en pleurant, & tourne ſes yeux baignés de larmes vers le Poëte Romain, pour redoubler ſon zele. Il part auſſi-tôt; c'eſt ce qu'il continue de dire au Dante :

« Et moi, ſuivant ſon deſir, je ſuis » accouru vers toi, & je t'ai dérobé aux » fureurs du Monſtre qui garde l'immor- » telle colline. Pourquoi donc demeures-

(1) Quoique le diſcours de Béatrix ſoit comme interjetté dans celui de Virgile, & qu'il demande par conſéquent une grande attention, on ſent que le Dante n'avoit pas alors la moindre diſtraction. Quoi de plus intéreſſant pour lui que d'entendre de la bouche de Virgile, qu'il y avoit dans le Ciel trois Divinités, qui veilloient ſur lui d'une maniere ſi marquée! Les Dames ſauront gré à notre Poëte d'avoir peint, ſous des traits ſi nobles, ſi vrais & ſi pathétiques, ces trois femmes qu'il fait les médiatrices de l'homme envers Dieu, & qui ſont pour le monde le canal des graces.

» tu ſans forces? pourquoi ne releves-tu
» pas ce front abattu, puiſque tu as dans
» les Cieux trois ames heureuſes qui
» t'aiment, & dont ma voix te promet
» le ſecours?

» Tel qu'une fleur dont les froides
» ombres de la nuit avoient courbé la
» tête, releve au matin ſa tige abattue,
» & ſe recrée à la chaleur du jour: ainſi
» mon cœur languiſſant ſe ranima; & je
» répondis avec confiance: Bénie ſoit celle
» qui a pris pitié de moi! & béni ſoyez-
» vous qui n'avez pas rejetté ſes larmes!
» Vos paroles ont rappellé ma vertu pre-
» miere; vos volontés ſeront les miennes:
» me voilà; vous êtes mon guide, mon
» ſauveur & mon maître ».

Le Dante, ainſi diſpoſé, ſe met ſur les traces de Virgile; & ils entrent dans un ſentier obſcur & profond qui les conduit à une immenſe Porte, toujours ouverte, ſur laquelle le Dante lit cette inſcription, ſans prévenir ſon Lecteur. C'eſt la Porte perſonnifiée qui parle.

CHANT III.

J'OUVRE aux fils de la Mort la région des pleurs;
C'eſt moi qui voit paſſer les races criminelles;
C'eſt par moi qu'on arrive aux douleurs éternelles.
La main qui fit les Cieux poſa mon fondement.
J'ai de l'être mortel précédé la naiſſance,
Et je dure éternellement.
Entrez : il n'eſt plus d'eſpérance.

« Je vis ces paroles qu'éclairoit un » feu ſombre, écrites au haut d'une Porte; » & je dis : Maître, ces paroles ſont dures. C'eſt ici, me répondit le Sage, » qu'il faut laiſſer toute crainte ; ici doit » expirer toute foibleſſe : nous voilà dans » ces lieux où je t'ai dit que tu verrois » les Tribus déſolées, pour qui il n'eſt » plus de félicité. Il dit ; & tournant vers » moi ſon viſage aſſuré, il me prit par » la main, & m'introduiſit dans ces horreurs ſecrètes.

» Les

» Les soupirs, les pleurs & les gémis-
» semens qui s'élevoient dans cette nuit
» sans étoiles, formoient un si lugubre
» murmure, que je ne pus retenir mes
» larmes. Bientôt la confusion des lan-
» gues, les horribles imprécations, les
» accens de la rage & les cris du déses-
» poir; les hurlemens perçans & affoi-
» blis, mêlés au choc impétueux des
» mains, agiterent tumultueusement cette
» noire atmosphere, comme les tourbil-
» lons de sable emportés par les vents.
» Eperdu de terreur, je m'écriai: Maître,
» qu'entends-je, & qui sont ceux qui vi-
» vent ainsi travaillés de douleurs? Ce sont,
» me dit-il, les ames qui vécurent sans
» vertus & sans vices. Elles sont ici con-
» fondues avec cette Légion qui garda
» jadis la neutralité entre les Anges de
» Dieu & les Esprits rebelles. Le Ciel
» rejetta ces lâches enfans qui souilloient
» sa pureté, & l'abyme leur refusa ses
» profondes retraites, de peur que les
» coupables ne se glorifiassent d'avoir de
» tels compagnons de leurs peines. Qui
» peut donc, repris-je, leur arracher ces
» cris désespérés? Apprends, en peu de

» mots, ajouta mon Guide, que ces in-
» fortunés n'attendent pas une seconde
» mort ; & qu'oubliés à jamais dans cette
» ombre de vie, il n'eſt point de condi-
» tion qui ne leur ſemblât plus douce. La
» miſéricorde & la juſtice les dédaignent
» également : le monde n'a pas même
» conſervé leurs noms. Taiſons-nous ſur
» eux auſſi : mais jette un coup-d'œil, &
» paſſe.

» Je regardai, & je vis un Drapeau
» rapidement emporté dans une courſe
» ſans repos & ſans terme. Il étoit ſuivi
» d'une foule ſi innombrable, que je ne
» pouvois croire que la mort eût moiſ-
» ſonné tant de victimes . . . . . Ces
» malheureux, qui n'ont point ſu goûter
» la vie, étoient nus, & toujours aſſaillis
» d'inſectes & de mouches cruelles ; leurs
» larmes & le ſang qui couloit de leurs
» bleſſures, alloient abreuver les vers qui
» fourmilloient à leurs pieds (1) ».

(1) Cette peinture des ames foibles & perſonnelles, qui n'ont vécu que pour elles-mêmes, & le tableau de leur ſupplice, me paroiſſent former un grand contraſte.

Le Dante voit passer la foule des Réprouvés, & en reconnoît quelques-uns; ensuite il arrive avec son Guide aux bords d'un grand fleuve, & ils y trouvent un concours prodigieux de morts de toutes les Nations. Les deux Poëtes jettent les yeux sur le fleuve.

« Et voilà qu'un Vieillard, blanchi » par les années, s'avançoit dans une » barque, & crioit : *Malheur à vous,* » *ames perdues, n'espérez plus de voir les* » *Cieux ; je viens pour vous porter à* » *l'autre rive, dans ces ténebres, au mi-* » *lieu des glaçons & de brasiers éternels.* » *Et toi, qui oses m'aborder, homme vi-* » *vant, sépare-toi de l'assemblée des morts.* » Et voyant que je ne m'éloignois pas : » *C'est par une autre voie*, me dit-il, » *c'est sur d'autres bords & dans une autre* » *barque que tu dois passer le fleuve.* Alors » mon Guide prit la parole : Nocher, ne » craignez point, & taisez-vous : ainsi » le veut celui qui peut tout ce qu'il » veut. A ces mots, le Nocher des eaux » livides appaisa son visage ombragé de » barbe, & ses yeux, qui rouloient des » flammes.

„ Mais ces malheureuſes ames, dans „ l'abattement & la nudité, entendant „ les cruelles paroles du Vieillard, chan- „ gerent de couleur, & grincerent des „ dents. Elle blaſphémoient Dieu, & „ maudiſſoient les auteurs de leurs jours, „ & la génération de l'homme, les tems, „ les lieux, & leurs enfans, & les en- „ fans de leurs enfans. Enſuite elles deſ- „ cendirent tumultueuſement, en élevant „ de grands cris, ſur ce fatal rivage, „ où deſcendra quiconque n'a pas craint „ le Dieu des vengeances. Le Nocher „ infernal les raſſemble d'un coup-d'œil, „ en agitant ſes prunelles embraſées, & „ frappe avec ſon aviron celles qui ſe re- „ poſent ſur les bancs de la nacelle. Ainſi „ qu'on voit le faucon tomber aux cris de „ l'Oiſeleur, ou les feuilles d'automne ſe „ détacher une à une juſqu'à ce que l'ar- „ bre ait rendu ſa dépouille à la terre; „ ainſi les triſtes enfans d'Adam tom- „ boient dans la barque, traverſoient „ l'onde noire : mais ils ne touchoient „ pas encore l'autre bord, qu'une ſeconde „ foule preſſoit déja le rivage ».

Les deux Poëtes arrivent au-delà du

fleuve : la noire campagne tremble sous leurs pieds ; & des voix plaintives, qui sortent de la terre, se mêlent au bruit de la foudre : le Dante tombe sans sentiment. Dès qu'il est revenu à lui, il porte ses regards de tout côté, & s'apperçoit qu'il est près de l'abyme, à cause des soupirs, des pleurs & des gémissemens qui montoient jusqu'à lui. Ce qu'il a vu jusqu'ici n'est que le vestibule des Enfers. L'abyme va lui offrir une foule de gouffres qui descendent de cercle en cercle jusqu'au centre du monde, & renferment toujours des crimes & des tourmens différens.

CHANT IV.

» LA vaſte bouche de l'abyme étoit
„ noire, profonde & ſi ténébreuſe, que
„ j'enfonçois mon regard dans ſon centre
„ ſans y rien diſcerner. Or, deſcendons,
„ il eſt tems, dans cet Empire de la
„ nuit & de la douleur, me dit mon
„ Guide pâliſſant; & moi, qui vis ſon
„ trouble : Comment pourrai-je vous
„ ſuivre, ſi vous, qui ſouteniez ma vertu,
„ vous partagez mon effroi ! Il me ré-
„ pondit : Les ſouffrances de tant d'êtres
„ à jamais perdus dans ces gouffres, trou-
„ blent mon viſage de cette compaſſion
„ que tu prends pour l'épouvante. Allons;
„ nos momens ſont comptés, & la lon-
„ gueur du voyage nous preſſe. Auſſi-
„ tôt, il s'avance, & me fait deſcendre
„ après lui ſur le premier cercle dont le
„ contour embraſſoit l'abyme ».

Ce ſont les Limbes. Virgile apprend au Poëte Toſcan que ces lieux ſont réſervés à cette foule d'époux, d'enfans &

de meres qui n'ont point connu la lumiere du Chriſtianiſme. Il y trouve auſſi tous les grands Perſonnages de l'Antiquité, qui n'ont eu que des vertus humaines. Virgile eſt du nombre; & leur ſupplice eſt d'avoir ſans ceſſe le deſir, & jamais l'eſpérance. Auſſi, ce ne ſont point des cris, mais des ſoupirs qui agitent cettte nuit éternelle; & tous ces malheureux ſont plongés dans le deuil, & non dans les tourmens. Les deux Poëtes pourſuivent leur route à travers la foule des Eſprits.

« Nous laiſſions à peine un court eſ-» pace en arriere, lorſque je fus frappé » d'une clarté douce, qui repouſſoit les » ombres blanchiſſantes vers l'hémiſphere » où j'étois; & malgré l'éloignement, je » vis que nous approchions du ſéjour des » ames illuſtres. O vous, dis-je à mon » Guide, qui avez tant honoré les Arts, » daignez m'apprendre quels ſont ceux » que la gloire diſtingue des autres enfans » de la mort »?

Virgile lui apprend que le beau nom que ces Grands-Hommes ont acquis dans le monde leur a valu cette faveur du Ciel. Tandis qu'ils parlent, on entend

une voix, qui dit : « *Honneur à l'illustre* » *Poëte* (1) *dont les manes reviennent* » *parmi nous* ». Bientôt après, Homere, suivi d'Horace, d'Ovide & de Lucain, paroît, & accueille le Poëte de Mantoue. Ces Ombres fameuses conduisent le Dante à leurs Champs Elysées. On arrive au pied d'un Château majestueux, que de hautes murailles environnent sept fois, & dont tous les contours sont baignés de claires fontaines.

« Nous entrâmes alors dans des prai-» ries verdoyantes ; elles étoient peuplées » de grands Personnages, dont l'aspect » n'avoit rien de joyeux ni de triste : » leur démarche étoit grave, leur regard » paisible, & le silence qui regnoit au-» tour d'eux étoit à peine interrompu de » quelques paroles harmonieuses. Je sui-» vis mes Guides sur une colline dont le » sommet brilloit d'une verdure plus » vive & d'un éclat plus pur. C'est de-là » que je rassasiai mes yeux du spectacle de » ces grandes Ombres, dont le souvenir » me jette encore dans le ravissement».

(1) C'est-à-dire, Virgile.

Le Dante nomme alors les Héros, les Héroïnes & les Sages antiques, à mesure qu'ils s'offrent à ses regards. Son Guide le ramene ensuite loin de ces contrées paisibles, vers la descente qui va du premier cercle au second; & ils rentrent ainsi dans l'obscurité & le fracas de l'Enfer.

CHANT V.

« DÉJA nous descendions à la seconde » enceinte de l'abyme (1). De son con» tour plus resserré s'élevent des cris » plus aigus. C'est-là que gronde sans » cesse le monstrueux Juge des Enfers.

(1) Nous avons dit que l'Enfer du Dante étoit composé de cercles qui descendoient jusqu'au centre du monde. Ces cercles vont en diminuant de grandeur; mais les supplices qu'ils renferment deviennent plus terribles d'une enceinte à l'autre. Un entonnoir représente assez naturellement la figure que Dante donne à son Enfer.

» Assis à la porte, il pese les crimes, les » juge & les condamne d'un signal. Quand » une ame, marquée du sceau de la colere, » arrive en sa présence, elle dévoile d'a- » bord ses fautes secretes; & ce scrutateur » des consciences, jettant autour de ses » reins sa queue tortueuse, désigne, par » le nombre de ses replis, quel sera le » gouffre où doit tomber le coupable (1). » Son Tribunal est sans cesse entouré » de criminels, qui viennent en foule, » s'accuse tour-à-tour, entendent la sen- » tence, & sont précipités ».

Ce Juge s'interrompt pour parler aux deux Voyageurs, & dit expressément au Dante de se défier du facile accès des Enfers. Virgile lui impose silence, & enfin le Juge les laisse passer. Ils arrivent tous deux dans la seconde enceinte, où sont punies les ames que l'amour a perdues.

« Là, commencerent à se faire enten- » dre des voix plaintives, c'est-là que mon

(1) Voilà une de ces idées bizarres qu'on a tant reprochées au Dante. Peu d'Ecrivains cependant ont de telles bizarreries.

„ oreille fut frapppée des cris multipliés:
„ me voilà enfin parvenu dans cette nuit
„ que ne récréa jamais un léger crépuſ-
„ cule. L'air y mugit comme une mer
„ tempêtueuſe irritée du combat des vents.
„ L'ouragan infernal parcourt ſans relâ-
„ che ces noires circuits, emportant les
„ ames dans ſa courſe, & les froiſſant
„ dans un choc éternel. Souvent le tour-
„ billon les pouſſe vers les côtes eſcar-
„ pées de l'abyme; & c'eſt alors qu'on
„ entend les cris de la douleur & les hur-
„ lemens du déſeſpoir, qui inſulte le
„ Ciel.

„ J'appris que de tels tourmens étoient
„ réſervés aux ames charnelles, dont l'a-
„ mour enivra la raiſon. Elles paſſoient
„ rapidement devant nous, en prolongeant
„ des ſons lamentables, ainſi que les
„ Grues, dont les noires files attriſtent
„ les Cieux d'un chant lugubre. Et com-
„ me on voit de nombreux bataillons
„ d'oiſeaux fuir devant la froidure, ainſi
„ le ſouffle impétueux chaſſoit la foule
„ des Ombres, toujours agitées dans les
„ reflux convulſifs de la tempête, & tou-
„ jours haletantes après une tréve paſſagere
„ qui ne leur fut pas promiſe.

„ Maître, dis-je alors, daignez m'ap-
„ prendre quels sont ces infortunés à ja-
„ mais battus de la noire tourmente?
„ La premiere des ames que tu veux
„ connoître, me dit-il, est cette Reine
„ fameuse qui unit au même joug tant
„ de Peuples divers. Elle se plongea toute
„ entiere dans la volupté; &, pour étouffer
„ la voix du blâme, elle osa donner à
„ ses fougueux desirs la sanction des
„ loix: c'est Sémiramis, veuve de Ni-
„ nus, qui gouverna après lui les Etats
„ qui tremblent aujourd'hui sous les Ca-
„ lifes. Celle qui la suit coupa la trame
„ amoureuse de sa vie, après avoir rompu
„ la foi jurée aux cendres de Sichée.
„ Vois à présent la voluptueuse Cléopâ-
„ tre; Hélene, qui appella sur Ilion de
„ si longues infortunes; l'invulnérable
„ Achille, à qui l'Amour ouvrit enfin les
„ portes du trépas. Vois, ajouta-t-il en
„ les désignant de la main; vois Pâris,
„ Tristan, & tant d'autres encore, dont
„ cette passion fatale hâta la derniere
„ heure.

„ Pendant que mon Guide rappelloit
„ ainsi les noms des femmes & des Hé-
„ros antiques, mes yeux se voiloient de

„ triſteſſe, & je ſentois mon cœur ſe
„ flétrir de compaſſion. O Poëte, diſois-
„ je, je voudrois bien entretenir ces deux
„ Ombres, qui, dans leur rapide vol,
„ ſemblent inſéparables. Quand elles ſe-
„ ront plus près de nous, me répondit-
„ il, appelle les au nom de cet Amour
„ qui les enchaîne, & elles viendront à
„ toi. Si-tôt que le tourbillon les porta
„ vers nous : Ames déſolées, m'écriai-
„ je, accourez à ma priere, ſi le Ciel ne
„ la rejette pas. Telles que deux colombes
„ qu'un amour égal ramene aux cris im-
„ patiens de leur tendre famille, ainſi
„ les deux Ombres, traverſant la nuit
„ orageuſe, volerent aux ſons affectueux
„ de ma voix.

„ *Etre pitoyable & bienfaiſant*, me
„ dirent-elles, *qui viens viſiter ces noirs*
„ *Royaume, puiſque nos maux ont pu*
„ *t'attendrir, ſi le Ciel n'étoit à jamais*
„ *ſourd à nos vœux, nous éleverions pour*
„ *toi nos ſupplications juſqu'à lui du cen-*
„ *tre de cette terre, où notre ſang fume*
„ *encore. Mais parle, ou daigne nous écou-*
„ *ter ; & nous répondrons à tes deſirs, tan-*
„ *dis que la tempête ne mugit plus autour de*
„ *nous.*

„ *Pour moi*, ajouta l'une des Om-
„ bres (1), *je suis née près des mers où*
„ *le Pô vient reposer son onde* (2) ....
„ *l'Amour, qui porte des coups si sûrs*
„ *aux cœurs sensibles, blessa cet infortuné*
„ *pour des charmes qu'une mort trop cruelle*
„ *m'a ravis ; & cet amour, que ne*
„ *brave pas long-temps un cœur aimé, m'at-*
„ *tacha à mon Amant d'un lien si dura-*

(1) Celle qui parle est Françoise d'Arimino, fille de Gui de Polente, Prince de Ravenne. L'Ombre, qui est à ses côtés, est celle de son Amant, qui est en même-tems son beau-frere. Le mari, les ayant surpris ensemble, les poignarda. Cet époux, bossu & jaloux, avoit un frere trop aimable & une femme trop belle. Ce qui intéresse en faveur des deux Amans, c'est qu'ils s'étoient aimés avant que Françoise eût été contrainte d'accepter la main du frere, qui étoit l'aîné, &, qui plus est, Souverain. Il est bon d'observer que le Dante, refugié chez ces différens Princes, ne laisse pas de raconter cette histoire désastreuse & délicate, qui les touche de si près, & qui avoit affligé toute l'Italie.

(2) C'est près de Ravenne qu'est l'embouchure du Pô.

„ble, *que la mort, comme tu vois, n'en*
„*a pas rompu l'étreinte ; enfin, c'eſt dans*
„*les embraſſemens de l'amour qu'un même*
„*trépas nous a ſurpris tous deux ! Sou-*
„*venir amer dont s'irrite encore ma dou-*
„*leur ! Mais c'eſt au fond de l'abyme, à*
„ *côté du meurtrier Caïn, qu'ira s'aſſeoir*
„ *mon parricide époux.*

„ Ainſi parloit cette Ombre d'une voix
„ douloureuſe ; & moi je baiſſai la tête
„ avec tant de conſternation, que le
„ Poëte me dit : A quoi penſe-tu ? Hé-
„ las ! répondis-je en quel moment &
„ de quelle douce ivreſſe ils ont paſſé
„ aux angoiſſes de la mort ! Levant en-
„ ſuite mes yeux ſur eux : O Françoiſe,
„ repris-je, le récit de vos malheurs
„ m'invite à la pitié & aux larmes. Mais
„ dites-moi, quand vos ſoupirs ſecrets ſe
„ taiſoient encore ; comment l'amour (1)
„ a-t il oſé vous parler ſon coupable
„ langage ? *Tu as appris d'un ſage*, me
„ répondit elle, *que le ſouvenir de la fé-*
„*licité paſſée aigrit encore la douleur pré-*
„*ſente ; mais ſi tu aimes à contempler nos*

(1) Puiſque c'eſt un amour inceſtueux,

„ *infortunes dans leur source, je vais,*
„ *comme les malheureux, pleurer & te les*
„ *raconter.*

„ *Un jour nous lisions, dans un doux*
„ *loisir, comment l'amour vainquit Lan-*
„ *celot* (1). *J'étois seule avec mon Amant,*
„ *& nous étions sans défiance. Plus d'une*
„ *fois nos visages pâlirent, & nos yeux*
„ *troublés se rencontrerent; mais un seul*
„ *instant nous perdit tous deux. Lorsqu'en-*
„ *fin l'heureux Lancelot cueille le baiser*
„ *desiré; alors celui, qui ne me sera plus*
„ *ravi, colla sur ma bouche ses levres*
„ *tremblantes; & nous laissâmes échapper*
„ *ce Livre par qui nous fut révélé le mystere*
„ *d'amour.*

„ Tandis que cette Ombre parloit,
„ l'autre pleuroit si amerement, que je

(1) Le Roman des Amours de Lancelot du Lac étoit alors le Breviaire des Amans, le Livre à la mode. Ce Roman est plein de peintures très-vives & très-libres des bonnes fortunes de Lancelot. On n'a qu'à voir le Chapitre de la Reine Genevre, qui servit peut-être de texte à nos deux Amans. Il y a huit cents ans que les Romans étoient dangereux.

„ sentis mon cœur défaillir de compassion,
„ & je tombai comme un corps que la vie
„ abandonne „.

Le Dante revient à lui, & se trouve au troisieme cercle, où sont punis les Gourmands. On voit avec quelle rapidité ce Poëte court à l'événement, & avec quelle admirable économie il varie ses couleurs dans son vaste tableau.

CHANT VI.

„ Mes esprits revenoient à la vie, & „ je n'éprouvois plus l'oppression de „ la pitié pénible, lorsque de nouveaux „ coupables & des douleurs nouvelles „ appellerent mes regards autour de moi... „ J'étois dans la troisieme enceinte, au „ cercle des orages. Une pluie froide & „ noirâtre y épanche sans fin ses inépui- „ sables torrens : la terre, qui les reçoit, „ exhale ses vapeurs empestées, & le choc „ de la grêle & les frimats flottans, mê- „ lés au fracas des eaux, fatiguent l'éter- „ nelle nuit . . . J'entendois, à travers „ l'orageuse obscurité, les voix sanglo- „ tantes des malheureux submergés; ils „ se roulent & se débattent sous les coups „ redoublés de l'humide fléau, & le „ Chien des Enfers les épouvante de son „ triple aboiement ".

Notre Poëte entre ici dans une courte digression sur le Cerbere, qui se trouve dans

ce cercle, comme le ſymbole vivant de la Gourmandiſe. On ſait que Virgile lui fait donner, par la Sibylle, un gâteau lors de la deſcente d'Enée : mais cette fois il traite le Chien aux trois têtes avec moins d'égards ; il ſe contente, pour l'appaiſer, de lui jetter dans ſes trois goſiers de la boue à pleine main, de quoi Cerbere ſe contente auſſi.

Les deux illuſtres Voyageurs parcourent une partie des rochers qui entourent ce troiſieme cercle ; & par conſéquent la pluie ſe forme & tombe ſous ces rochers.

" Nous marchions au-deſſus des mal-
„ heureux harcelés de l'orage, & nos
„ pieds fouloient les ſimulacres des Peu-
„ ples entaſſés. Parmi la foule des Om-
„ bres confuſément giſſantes, une ſeule
„ ſe releva à moitié devant nous, & me
„ dit : *O toi qui a pu deſcendre ici-bas*
„ *reconnois-moi ; car tu m'as vu avant ma*
„ *mort.* Tes ſouffrances, lui répondis-je,
„ t'ont ſans doute aſſez changé pour que
„ mon œil te méconnoiſſe. Dis-moi plu-
„ tôt qui tu es, toi que je vois ici livré
„ à des peines, qui, pour n'être pas ex-

„ ceſſives, n'en inſpirent pas moins un ſi „ triſte dégoût. *C'eſt dans ta Patrie*, me „ dit-il, *que j'ai reſpiré la douce clarté „ des Cieux, dans cette Ville* (1) *où les „ crimes de la diſcorde ſont montés à leur „ comble : tes Citoyens me nommerent „ Ciacco* (2) *; &, comme tu vois, je „ ſuis jetté à la pluie éternelle parmi les „ voraces enfans de la Gourmandiſe : ici, „ nous expions tous des excès communs par „ d'égales peines* ".

Le Dante compatit à ſes maux; & prenant la parole, il l'interroge ſur le ſort de Florence, & ſur les cauſes qui y ont allumé tant de diſſentions.

" Daignez à préſent me dire quelle „ fin eſt réſervée à nos Citoyens diviſés;

(1) Florence étoit alors remplie de factions.

(2) C'étoit un homme fameux par ſon goût pour la bonne chere. Après avoir diſſipé la fortune, il uſa de celle des autres, & paſſa pour un joyeux Convive. On lui donna le ſurnom de *Ciacco ;* expreſſion Florentine, qui revient à celle de *pourceau*. (*Epicuri de grege porcus*).

„ s'il eſt encore un Juſte parmi eux ; &
„ comment la Diſcorde eſt venue s'aſſeoir
„ dans nos triſtes foyers „ ?

Ciacco répond d'abord à la premiere queſtion, & prédit tout ce qui doit bientôt arriver aux factions Florentines. Quant aux deux autres demandes, il y ſatisfait en peu de mots.

" Deux Juſtes vivent dans nos mu-
„ railles, mais leurs Citoyens les mécon-
„ noiſſent ; la Diſcorde a ſecoué ſon
„ flambeau ſur eux, & il en eſt jailli
„ trois étincelles, l'orgueil, l'envie & l'a-
„ varice „.

Le Dante, pour prolonger l'entretien, lui demande des nouvelles de cinq Perſonnages remarquables par leur naiſſance & les grands rôles qu'ils avoient joués dans la République. Ils étoient morts dans le tems à-peu-près où notre Poëte entra dans le maniment des affaires.

" Farinat & Tegiano, ces dignes Ci-
„ toyens, Ruſticuce, Arrigo, & Moſca
„ dont le cœur ſoupira après la juſtice,
„ où ſont-ils, dis-moi ? fais que je les
„ voie : car je brûle de ſavoir ſi leur part
„ eſt dans le Ciel, ou ſi l'abyme s'eſt fermé

„ ſur eux? *Ils ſont tombés*, me dit-il, „ *dans les derniers cachots des Enfers, où* „ *le poids de leurs crimes les retient; c'eſt-* „ *là que tu les rencontreras, ſi tu pénetrent* „ *dans ces gouffres. Mais quand tu reverras* „ *le paiſible éclat du jour, daigne encore* „ *me rappeller au ſouvenir des miens. Adieu,* „ *tu as reçu mes dernieres paroles.* Alors „ ſes prunelles s'égarerent dans leur orbe; „ & lançant un affreux regard ſur moi, il „ baiſſa la tête, & ſe replongea parmi „ les autres enfans des ténebres ».

Les deux Poëtes marchent auſſi-tôt vers des rocs entr'ouverts, qui forment un paſſage du troiſieme au quatrieme cercle. Pendant la route, Virgile fait conſidérer au Dante ces immenſes ſouterreins où tant de Peuples ſont engloutis; &, faiſant alluſion au Jugement final & à la derniere Sentence qui ſera prononcée aux Réprouvés, il dit :

« Un jour la trompette céleſte éclatera „ ſous ces voûtes profondes; & l'abyme, „ ſolliciré par une Puiſſance ennemie, „ vomira tous ſes morts. Chacun d'eux „ ira viſiter ſa froide couche, pour y re- „ prendre ſa chair & ſa forme premiere.

„ Mais ils ne se réveilleront plus, après ces „ paroles dont le retentissement les pour- „ suivra dans leur éternité. Ainsi nous tra- „ versions l'horrible mêlange des flots „ bourbeux & des ombres, & ma langue „ interrogeoit le sombre avenir, &c. ».

Le Dante finit ce Chant par l'examen d'une question qui avoit agité l'Europe, mais qui est d'un moindre intérêt aujourd'hui. Nous n'en parlerons pas, à cause des Notes dont ce morceau auroit besoin.

CHANT VII.

A l'entrée de ce nouveau cercle, on trouve un Monſtre, emblême de l'Avarice, qui veut diſputer le paſſage aux deux Voyageurs; mais le Sage de Mantoue lui fait entendre l'ordre du Ciel, & le met en fuite. Ils arrivent enſuite dans l'enceinte, & y trouvent une foule de prodigues & d'avares, qui ſe font entr'eux un mutuel Enfer. Le Poëte imite, par la fatigue harmonieuſe de ſon ſtyle, les perpétuels débats de ces malheureux.

„ Ici, l'affluence des Ombres étonna „ mes regards. Je les voyois ſe partager „ & parcourir, dans un pénible jeu, les „ deux croiſſans du cirque infernal : & „ comme on entend les hurlemens de „ Scylla, quand le flot qui jaillit heurte „ le flot qui s'engouffre; ainſi les deux „ partis, chargés de poids énormes, ac- „ couroient, ſe frappoient & s'écrioient en- „ ſemble: *Pourquoi les enfouis-tu ! & pour-* „ *quoi les diſſipes-tu?* & regagnant encore

„ leurs

» leurs hémiſpheres oppoſés, ils répé-
» toient leur choc & leur inſultante cla-
» meur, s'exténuant, ſans repos, dans cette
» joûte éternelle.

» Je conſidérois ce ſpectacle avec émo-
» tion, & je diſois à mon Guide: Quelles
» ſont ces ames? Sont-ce les Miniſtres
» des Autels (1) que je vois à ma gau-
» che? Tous ces Eſprits, me répondit-
» il, ſe ſont également fourvoyés dans le
» monde, pour avoir jugé fauſſement du
» prix des richeſſes. Leur cri (2) te le
» déſigne, quand tu les vois s'entre-cho-
» quer dans le cercle, où leurs vices con-
» traires ſe repouſſent. Ceux dont le
» front tondu blanchit à ta vue, ſont
» les enfans de l'Egliſe, Papes & Car-
» dinaux; eſclaves dont l'avarice compte
» & marque les têtes. Maître, dis-je auſſi-
» tôt, ne pourrois-je connoître quel-
» qu'une de ces ames jadis travaillées de

(1) Ici le Poëte fait alluſion à cette vieille tradition de l'avarice des Gens d'Egliſe.

(2) Le cri eſt: *Pourquoi les enfouis-tu, & pourquoi les diſſipes-tu?*

» la honteuse soif de l'or ? Ne l'espere » pas, me dit-il ; elles sont toutes défi- » gurées sous le masque du crime obscur « qui déshonora leur vie. Une lutte in- » terminable rapproche & divise à jamais » les *Prodigues & les Avares*. Ils paroî- » tront ensemble au grand jour, les pre- » miers avec des cheveux raccourcis, & » les derniers tenant encore leurs mains » fermées. Les uns ont jetté, les autres » ont enfui le doux présent de la vie ; » & ils sont tombés à la fois dans cette » arêne de douleur, qui, pour frapper tes » yeux, n'a pas besoin de mes vains dis- » cours.

» Or, vois, mon fils, quels sont ces » biens que la fortune verse dans ses courtes » apparitions, & que l'homme poursuit » de ses brûlans soupirs ! Tout l'or qu'a » vu l'œil du jour, & qui brille encore » ici-bas, ne sauroit payer le repos d'une » seule de ces ames haletantes. Antique » Sage, lui dis-je alors, quelle est cette » fortune que vous avez nommée, qui » agite ainsi la balance des maux & des » biens ? — Mortels aveugles, s'écria mon » Guide, quels nuage l'erreur vous oppose

» ſans ceſſe! Ecoute-moi, & que ma pa-
» role deſcende dans ton cœur.

» Celui dont le regard embraſſe les
» mondes, entrelaçant jadis leurs orbes
» dans les Cieux, dit à ſes Miniſtres de
» régler la courſe des torrens de lumiere
» & l'harmonie des globes. A ſa voix,
» une Divinité puiſſante vint ici-bas s'aſ-
» ſeoir au trône des ſplendeurs mondai-
» nes. C'eſt-elle dont la main promene,
» de Peuple en Peuple & de race en race,
« la honte ou la gloire, & trouble à
» ſon gré les conſeils de l'humaine Sa-
» geſſe. Inviſible comme le ſerpent ſous
» l'herbe, elle diſtribue aux enfans des
» hommes les fers & les couronnes; &
» les ſoupirs de l'ambition n'arrivent pas
» juſqu'à elle. Collegue de l'Empire des
» mondes, elle prévoit, juge & regne
» à jamais. L'inflexible Néceſſité, qui la
» devance, ſeme les événemens devant
» elle, & ſollicite, ſans relâche, ſon in-
» fatigable viciſſitude. La voix menſon-
» gere des Peuples a ſouvent flétri ſon
» nom; ſouvent, après des bienfaits, elle
» a reçu la plainte outrageuſe de l'hom-
» me : mais, heureuſe dans ſa ſphere, &
» ſourde à ces vaines clameurs, elle agite

» ſa roue, & pourſuit au ſein des Dieux (1) » ſa paiſible éternité ».

A préſent, les deux Poëtes vont aux lieux où les Vindicatifs pleurent leurs fureurs. Ils continuent de viſiter le contour de ce cercle; mais ils ne parcourent jamais que la dixieme partie de chaque enceinte; & comme on en compte dix dans les Enfers, il eſt clair qu'ils ſeront arrivés au terme de leur voyage, & en même tems au centre de la terre, lorſqu'ils auront parcouru la valeur d'un cercle entier.

« Paſſons à des ſcenes plus affligeantes. » Le tems fuit; & déja l'étoile, qui des » bords de l'Orient éclaira mon départ, » roule dans les plaines du couchant. » Nous marchâmes alors vers la rive op- » poſée du cercle; & nous y découvrî- » mes une ſource bouillante, dont les flots » noirs & brûlans tombent dans un foſſé

(1) Ces Dieux ſont les Génies à chacun deſquels le gouvernement d'un Monde eſt confié. L'Egliſe admet ce ſyſtême; & l'Ange, qui préſide à la ſphere du ſoleil, ſe montre à S. Jean, dans l'Apocalypſe. Au reſte, aucun Poëte n'a rien dit ſur la fortune de comparable à ce qu'on vient de lire.

» qu'ils ont creusé. Nous descendions en » suivant les détours silencieux de ce » triste ruisseau, qui coule avec lenteur & » se jette enfin dans une obscure enceinte, » où ses eaux croupissent & forment le ma» rais du Styx.

» Au milieu de ces flots limoneux, je » découvris des Ombres nues & forcenées, » qui, se frappant des pieds & des mains, » se heurtoient tête baissée, & déchiroient » leurs flancs de morsures cruelles. Voilà, » me dit mon Guide, ces furieux qui ont » bu dans la coupe amere des vengeances; » & je veux que tu saches qu'il est encore » au fond du bourbier une seconde foule » qui gémit & qui redit sans cesse : *Les* » *vertiges insensés de la colere ont troublé* » *pour nous la douce sérénité de la vie ; ici,* » *nous sommes rassasiés d'amertume.* Mais » leur langue, qui lutte contre l'épais li» mon, articule à peine cet hymne de dou» leur; & leurs sanglots étouffés sous le » poids des eaux, en font bouillonner la » surface ».

Les deux Voyageurs détournent la vue de ce spectacle dégoûtant, & arrivent au pied d'une tour, au sommet de laquelle deux lumieres viennent se placer aussi-tôt,

pour désigner au Nocher du Styx qu'il y a deux ames à passer, &c. &c.

Nous ne suivrons pas plus loin l'Extrait du Poëme de l'Enfer; en voilà sans doute assez pour sonder le goût du Public sur cette production extraordinaire.

L'Italie a placé le Dante à la tête de ses Poëtes, & a fondés plusieurs Chaires pour l'expliquer. Les Papes en ont accepté la dédicace; & il s'est formé une nombreuse Ecole de Poëtes qui s'honorent du nom de Dantistes.

Il est aisé de voir que la maniere dont nous avons fait cet Extrait n'est point avantageuse au Poëme de l'Enfer; car, en le morcelant ainsi, on lui ôte la force & la vie, qui résultent de l'ensemble. Mais comme il paroît, au premier coup-d'œil, que ce n'est point par l'ensemble que ce Poëme intéresse, puisque ce n'est qu'une immense galerie de supplices différens qu'on peut parcourir comme des tableaux sans ordre & sans suite, nous croyons nécessaire de prévenir une telle opinion par les réflexions suivantes.

Le choix du ſujet.

Il n'exiſte pas de Poëme plus intéreſſant par le choix du ſujet, que le Poëme du Dante, ſi on conſidere le tems où il parut.

Ce tems eſt un des plus orageux que l'Hiſtoire nous préſente. Les violences ſcandaleuſes des Papes ; les diſgraces & la fin de la Maiſon de Souabe ; les crimes de Mainfroy ; les cruautés de Charles d'Anjou ; les funeſtes Croiſades de Saint Louis, & ſa mort déplorable ; la terreur des armes Muſulmanes (1) ; plus encore

(1) Les Sarraſins, maîtres de l'Eſpagne, inondoient l'Italie du côté de la Pouille & de la Calabre, où Mainfroy les avoit attirés. En même-tems les François, les Allemands & les Eſpagnols déſoloient ce beau Pays, qui tour-à-tour la proie des uns & des autres, ſe déchiroit encore par ſes propres mains. Les Papes, affectant la Monarchie univerſelle, allumoient & entretenoient toutes ces diſcordes. Ce fut auſſi dans cette époque où le Marquis Obizo d'Eſt & Ezzelin renouvellerent les cruautés de Néron & de Caligula.

les calamités de l'Italie, désolée par les guerres civiles & par les barbaries des Tyrans, enfin les alarmes religieuses (1), l'ignorance & le foible de tous les esprits, qui aimoient à se consterner pour des prédictions d'Astrologie : voilà les traits qui donnent à ces tems une physionomie qui les distingue.

Quoique le Génie n'attende pas des époques pour éclore, supposons cependant que, dans un siecle effrayé par tant de catastrophes ; & que dans le Pays même, théâtres de tant de discordes, il se rencontre un homme de génie, qui s'élevant au milieu des orages, parvienne au gouvernement de sa Patrie ; qu'ensuite exilé par des Citoyens ingrats, il soit réduit à traîner une vie errante, & à mendier les secours de quelques petits Souverains, il est évident que les malheurs de son siecle & ses propres infortunes feront sur son esprit des impressions profondes, & le disposeront à des conceptions terribles ou mélancoliques.

(1) On attendoit la fin du monde, & on la prédisoit.

Tel fut le Dante, qui conçut dans l'exil son triple Poëme de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis.

On ne craint point de dire que dans cette Production, sans modele & sans copie, ce Poëte a déployé une grandeur de conception, une abondance de moyens & une vigueur de coloris qui lui méritent, je ne dis pas la premiere ou la seconde place entre Homere & Milton, le Tasse & Virgile, mais une place à part.

Le Plan.

D'abord, il embrasse dans son plan les trois regnes de la vie future; & s'attire ainsi toute l'attention d'un siecle où l'on ne parloit que du Jugement dernier, de la fin du monde, & de l'avénement d'un autre.

Comme il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son tems, il met à profit les erreurs de la Géographie, de la Physique & de l'Astronomie; & le triple théâtre de ses Poëmes se trouve construit avec une intelligence & une économie admirables.

De l'Enfer.

La terre, creuſée juſques dans ſon centre, offre dix grands cercles, ou, pour mieux dire, dix enceintes, qui ſont toutes concentriques. Il n'eſt point de crime qui ſoit oublié dans la diſtribution des ſupplices que le Poëte rencontre d'un cercle à l'autre. Souvent une enceinte eſt partagée en différens donjons; mais toujours avec une telle ſuite dans la gradation des crimes & des peines, que M. de Monteſquieu n'a pas trouvé d'autre diviſion pour ſon Eſprit des Loix (1). Il faut obſerver, comme on l'a dit dans une Note, que les cercles vont en diminuant de grandeur, & les peines en augmentant de rigueur, juſqu'à ce qu'on rencontre Lucifer garroté au centre de la terre, & ſervant de pierre angulaire à tout l'Enfer. On verra dans le Poëme avec quelle variété de moyens le Dante & ſon Guide paſſent de cercle en cercle

(1) Voyez le Chant XI de l'Enfer, & le XVIIIe. Livre, chap. 16 de l'Eſprit des Loix.

à travers les gouffres qui ſont creuſés au milieu de chaque enceinte.

Du Purgatoire.

Ils ſortent du fond des Enfers par des routes fort étroites : mais ils ont à peine paſſé le point central du globe, qu'ils tournent traverſalement ſur eux-mêmes ; & la tête ſe trouvant où étoient les pieds, ils montent au lieu de deſcendre. Ils arrivent ainſi à l'hémiſphere qui répond au nôtre, & découvrent un nouveau Ciel & d'autres étoiles. Le Poëte, profitant de l'idée où on étoit alors qu'il n'y avoit pas d'Antipodes, y place le Purgatoire. C'eſt une colline dont le ſommet ſe perd dans les Cieux. Ils montent de diviſion en diviſion & de clartés en clartés, & trouvent par-tout des punitions qui deviennent toujours plus légeres; enfin la colline eſt couronnée par le Paradis terreſtre : c'eſt-là que Béatrix deſcend du Ciel, & que Virgile abandonne le Dante.

Alors il s'éleve avec Béatrix de ſphere en ſphere, de vertus en vertus par toutes

les nuances du bonheur & de la gloire jusques dans le Ciel Empirée; & Béatrix l'introduit au pied du Trône de l'Eternel.

Quel enchaînement, quel ensemble merveilleux! Remonter du dernier gouffre des Enfers jusqu'au sublime sanctuaire des Cieux; embrasser la double hiérarchie des vices & des vertus, l'extrême misere & la suprême félicité, le tems & l'éternité; peindre à la fois l'Ange & l'Homme, l'auteur de tout mal & le Saint des Saints! telle est l'immense carriere que le Dante a parcourue; & voilà, ce me semble, un plan de la plus grande magnificence. Jettons un coup-d'œil sur l'exécution & le coloris.

De l'exécution de l'Enfer & du coloris.

Nous avons déja parlé de l'exécution de ce Poëme, nous n'ajouterons qu'un mot.

Le Dante descend aux Enfers pour s'y entretenir avec les Ombres des Papes & des Empereurs, & des grands Personnages du tems, sur les malheurs de l'Italie, & sur-tout de Florence. Il touche

en même-tems aux queſtions ſur la vie future, dont le monde s'occupoit alors.

Virgile étant ſon Poëte par excellence, il eſt naturelle qu'il l'ait pris pour Guide.

A l'entrée de chaque cercle, on rencontre un Monſtre, qui eſt l'embléme d'un Vice. Les comparaiſons & les tortures que le Dante imagine ſont quelquefois horribles; mais elles ont toujours un côté ingénieux, & chaque ſupplice eſt pris dans la nature du crime qu'il punit. Au reſte, il me ſemble que la caverne de Polypheme dans Homere, & les ſaletés des Harpies dans le pudique Virgile, ſont auſſi dégoûtantes que certaines imaginations du Poëme Toſcan.

Quant à ſes idées les plus bizarres, elles ont je ne ſais quoi de grand & de rare qui étonne & attache le Lecteur. Son Dialogue eſt plein de vigueur & de naturel, & tous ſes Perſonnages fierement deſſinés; enfin, du mêlange de ſes défauts & de ſes beautés, il réſulte un Poëme qui ne reſſemble à rien de ce qu'on a vu, & qui laiſſe dans l'ame une impreſſion forte & durable. On ſe demande,

après l'avoir lu, comment un homme a pu trouver dans son imagination tant de supplices différens, qu'il semble avoir épuisé les ressources de la vengeance divine; comment il a pu, dans une Langue naissante, les peindre avec des couleurs si chaudes & si vraies; &, dans une carriere de trente-quatre Chants, se tenir sans cesse la tête courbée dans les Enfers!

Nous avons déja parlé du style & du coloris de ce Poëme; c'est, d'un bout à l'autre, le langage accablant du désespoir: mais des épisodes & des allusions fréquentent reposent le Lecteur.

Coloris du Purgatoire.

On sort des ténebres visibles & des flammes de l'Enfer, pour passer aux feux plus doux & aux clartés du Purgatoire. Le Lecteur s'éleve avec le Poëte, & sa poitrine est soulagée d'un poids énorme. Il entend par-tout le langage consolant de l'espérance, & ce langage se sent de plus en plus du voisinage des Cieux. Quand on entre dans le Paradis terrestre, dont

la description occupe les quatre à cinq derniers Chants du Purgatoire, & quand Béatrix paroît dans ces beaux lieux, c'est le premier modele des Jardins d'Armide & de l'Eden de Milton qu'on a sous les yeux.

Coloris du Paradis.

Enfin, on monte dans le Paradis, & on y passe par tous les degrés de béatitude . . . . Je me contenterai de dire que ce Poëme, traduit comme il devroit l'être, peupleroit la France de Fénelons, de Platons & de Saintes-Théreses. En un mot, le Dante broyant à la fois les couleurs de Michel-Ange, de l'Albane & de Raphaël, on peut dire qu'il n'est rien de plus sombre & de plus terrible que son Enfer; rien de plus mélancolique & de plus doux que son Purgatoire; rien de plus extatique & de plus ravissant que son Paradis : & ce qui complette l'intérêt de cette étrange & sublime Production, c'est que dans les horreurs de l'Enfer comme dans les splendeurs des Cieux, le Dante ne cherche & ne

voit que sa Patrie ; le Ciel s'occupe sans cesse de la terre, & l'homme se retrouve par-tout.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE

ET PLAISANTE CHRONIQUE

DE

PETIT JEAN DE SAINTRÉ,

D'après la comparaison de l'original avec l'Edition donnée par Morel, en 1724.

A l'âge de soixante-quatorze ans passés ; dans un lit depuis deux mois ; tourmenté, par momens, des plus vives douleurs de la goutte ; croira-t-on qu'on ait pu faire ce qu'on va lire ?

Quoiqu'il paroisse, par le commencement de ce Roman, qu'il ait été composé sous le

Roi Jean, les plus fortes raisons nous portent à croire qu'il ne peut l'avoir été que sous Charles VI.

La premiere, c'est que dans le Chapitre XVIII, la Dame des belles-Cousines appelle ses beaux-Oncles, les Ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne; & que la Reine regnante l'appelle belle-Cousine, au lieu de l'appeller belle-Niece.

Secondement, on voit cités, dans le Roman, plusieurs grands Personnages, connus pour avoir vécu sous Charles VI.

Troisiémement, l'histoire singuliere, & tout au moins très-gaillarde du *Petit Jehan de Saintré*, se rapporte très-peu au ton des vertus épurées de Bonne de Luxembourg, fille du Roi de Bohême (1), ainsi qu'à la noblesse & à la modestie

(1) Le Roi de Bohême, beau-pere du Roi Jean, étant devenu aveugle, ce brave & généreux Vieillard dit à deux de ces Chevaliers, la veille de la bataille de . . . *Eh! chers amis, ne me procurerez-vous pas le bonheur de férir encore un coup de lance ou de branc d'acier!* ---- *Oui-dà, Sire*, dirent-ils. *Sitôt ils enrénerent leurs chevaux avec le sien; & le lendemain les trois donnerent au plus fort de la bataille, & furent trouvés, après, tous les trois tués, unis encore ensemble.* (Hist. de France par Froissard).

qui régnoient dans sa Cour. Ce Roman nous paroît bien plutôt avoir été composé pour amuser, & pour plaire, à la trop célebre Isabeau de Baviere, qui fut également extrême dans ses aventures galantes, & dans ses forfaits.

On pourroit présumer que la Dames des belles-Cousines est une des deux filles de Charle-le-Mauvais, Roi de Navarre, gendre du Roi Jean; ce qui se rapporte au titre qu'elle prend de niece de Philippe-le-Hardi, Duc de Bourgogne, frere de sa mere, fils du Roi Jean, & chef de la Maison de Bourgogne, qui s'éteignit à la mort de Charles-le-Téméraire, & qui tomba dans la Maison d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, Archiduc d'Autriche, de laquelle l'auguste Impératrice Marie-Thérese est aujourd'hui l'unique & derniere descendante, en droite ligne.

Je crois pouvoir rapporter ici l'anecdote la plus propre à caractériser ce Roman.

Un homme illustre, qui fut digne de l'estime & de la reconnoissance de tous les gens qui pensent, pendant un siecle de vie, dit un jour, chez une femme d'un esprit supérieur, en ma présence, & devant une des amies de la maison (que les Muses & les Amours ont pleurée, & pleurent encore) : *Je me souviens*, dit-il [illegible]

écrit quelque part, & je ne m'en repens pas, que le naif n'eſt qu'une nuance du bas . . . . (Cependant cet homme avoit été le contemporain & l'ami de la Fontaine). La Maîtreſſe de la maiſon & moi, nous baiſsâmes les yeux, & n'osâmes rien répondre à ce Vieillard aimé, ſi dignes de nos reſpects; mais ſa jeune amie, quoique pénétré des mêmes ſentimens, ne put tenir à ſon premier mouvement: — *Ah! Monſieur*, s'écria-t-elle, *vous êtes bien en droit de croire que le ſeul genre d'eſprit qui vous manque n'exiſte pas* —. A ces mots le Vieillard à ſon tour baiſſa les yeux, & ne répondit point; la jeune perſonne devint rouge comme le feu; ſes yeux même ſe remplirent de larmes: ce ſilence & le nôtre l'accabloient. Déſeſpérée d'avoir mortifié cet homme reſpectable: — *Ah!* me dit-elle tout bas, *quel pouvoir a pu me porter à cette imprudence?* — *Eh! qui mérite plus que vous*, lui répondis-je, *d'être l'organe de la vérité* —?

Je n'ai rien de plus à dire ſur le genre naif. Malheureux ceux qui n'en ſentent pas les charmes. Il eſt l'ame de l'ancien Roman que je vais eſſayer d'extraire: puiſſé-je lui conſerver ſes graces naturelles! Je ſuis bien loin d'eſpérer les rendre plus agréables qu'elles ne le ſont pour

ceux qui connoiſſent ce Roman ; je travaille ſeulement à le débarraſſer des ronces longues & multipliées, où le faux goût du tems, & l'érudition la plus triviale, la plus étrange & la plus aſſommante, les enveloppent.

Malgré ces petits défauts, ce Roman eſt le plus eſtimable de ceux du quatorzieme & du quinzieme ſiecles, non-ſeulement par ſa charmante & piquante naïveté, mais auſſi par ſa liaiſon intime avec l'Hiſtoire contemporaine ; par le tableau qu'il nous préſente des mœurs, des parures & des uſages de la Cour de ce tems ; par la connoiſſance qu'il nous donne de ceux qui la compoſoient ; par le rapport qu'il fait des préparatifs des grandes fêtes, des grands défis d'armes de Province à Province, de Nation à Nation, des entrepriſes d'amour, & des grandes guerres. L'on y retrouve avec plaiſir, dans l'énumération des Chevaliers puiſſans qui levoient leurs bannieres pour ces guerres, ou qui paroient & illuſtroient ces fêtes & tournois, le nom & les armes blaſonnées des chefs de pluſieurs anciennes maiſons du Royaume, qui, tels que les Montmorency, les la Trémouille, les Duras, les Périgord, les Beaufremont, les Conflans, les Graville, & pluſieurs autres, ont conſervé les mêmes vertus militaires, & le même

éclat. En un mot, le Roman du *Petit Jehan de Saintré* nous paroît être le Roman le plus instructif, le plus national que nous ayons : ce n'eſt même qu'avec regret que nous nous reſtreignons à n'en préſenter que quelques événemens, & la partie d'intrigue, comme plus agréable & plus analogue à la nature d'un Roman : mais forcés d'abréger ce qui tient à la partie inſtructive, nous oſons exhorter nos Lecteurs à recourir à l'original réimprimé à Paris en 1724.

Malgré l'anachroniſme, qui nous paroît prouvé & dont la vraiſemblance nous porte à rapporter cette fiction au regne de Charles VI, nous nous ſommes cru obligés de nous conformer, dans notre travail, à la narration, & à la marche de l'ancien Auteur.

Hiſtoire & plaiſante chronique de Petit Jehan de Saintré & de la Dame des belles-Couſines (1).

LA Cour du Roi Jean étoit une des plus brillantes de l'Europe, non-ſeulement par la puiſſance du Souverain d'une grande Monarchie, mais auſſi par la ſplendeur & la dignité que l'élévation de l'ame de ce Roi, ſi digne Chevalier, & les vertus aimables de Bonne de Luxembourg ſon épouſe, y maintenoient. Jamais l'eſprit de la Chevalerie ne remplit mieux que dans ce tems ce que les principes ſéveres de valeur & de loyauté exigent d'un vrai Chevalier; jamais l'amour (ſi quelquefois il eut accès dans

(1) Ce nom vient ſans doute de ce que cette Dame, de la Maiſon & Branche Royale, étoit traitée de belle-Couſine par la Reine & les Dames, Filles de France, qui étoient, ſous Charles VI, aſſez nombreuſes.

cette Cour) ne s'enveloppa plus exactement du voile de la décence & du myſtere.

Le Seigneur de Pouilly, l'un des plus puiſſans & des plus renommés Chevaliers de la Touraine, avoit amené le jeune Damoiſel Jehan de Saintré à ſa ſuite, dans un voyage qu'il avoit fait à Paris, pour rendre hommage à ſon Souverain. Le Seigneur de Saintré, ſon voiſin, ſon égal, ſon ami, lui avoit confié ſon fils unique. Pluſieurs Extraits précédens ont appris à nos Lecteurs que l'uſage de ce tems étoit que les plus grands Seigneurs, ſe défiant de l'éducation domeſtique dans leurs Châteaux, & même un peu de la tendreſſe & de la foibleſſe paternelles, envoyaſſent leurs enfans aux Chevaliers de leurs parens & de leurs amis qu'ils eſtimoient le plus, pour leur procurer, par leurs conſeils, par leur exemple & par leurs ſecours, la véritable, la derniere éducation, qu'on appelloit *bonne nourriture*; & c'étoit un honneur ſignalé qu'un pere de famille faiſoit à celui de ſes pareils qu'il avoit choiſi pour la faire recevoir à ſon fils.

Le jeune Saintré plut aux Enfans-d'Honneur

d'Honneur de la Cour, qu'il surpassoit tous en adresse & en agilité, sans leur faire jamais sentir une supériorité qui blesse dans tous les âges : il réussit sans peine à s'en faire aimer; il plut également aux vieux Seigneurs par son respect, & son attention à les écouter. Le Roi lui-même l'ayant remarqué parmi les enfans de son âge, un jour que, d'emportant un cheval fougueux, il donnoit déjà des preuves de son adresse & de son intrépidité, il le demanda au Seigneur de Pouilly pour le faire élever parmi les Enfans d'Honneur & les Pages de sa Maison. Quoique Saintré n'eût encore que treize ans, son service devînt bientôt assez agréable pour que le Roi le choisît entre ses compagnons pour le suivre à la chasse, & pour augmenter le petit nombre de ceux qui le servoient à table, au banquet royal (1).

(1) Le banquet royal n'est composé que des Enfans de France, & des Princesses leurs épouses. Les Fils & les Dames de France y mangent de droit. Quelquefois le Roi le conserve à ceux qui

Une des Princeſſes, dont le droit, par la naiſſance, étoit de faire porter ſon cadenas par ſes Officiers, & de manger à la table du banquet royal, ne manquoit preſque jamais de s'y trouver : chère à la Reine, agréable à ſes égales, elle paroit le banquet par les charmes de ſa figure; elle en étoit l'ame par les agrémens de ſon eſprit.

Cette Dame, que l'Auteur, avec une juſte & forte raiſon, ne déſigne que par le nom de la Dame des belles-Couſines, étoit dans la fleur de ſon âge, & veuve d'un grand Prince dont les années avoient été le moindre défaut. Elle ne pouvoit le regretter; & il paroiſſoit naturel que, jeune & belle, elle penſât à un ſecond hymenée; mais ſachant trop bien que les mariages des perſonnes de ſon rang ſont des actes de politiques, & n'apportent pas communément le bonheur, elle

---

ne ſont que Petit-Fils de France, comme il fut conſervé à Philippe Duc d'Orléans, depuis Régent du Royaume, mais par une grace perſonnelle, à ſon mariage avec Mademoiſelle de Nantes.

avoit fait le ſerment ſecret de conſerver toujours ſon état heureux & ſa liberté. Nous ne ſuivons point l'Auteur dans la très-longue énumération qu'il fait des motifs qui peuvent porter une jeune & charmante veuve à ne pas ſe remarier. Il cite doctement, à cette occaſion, les Apôtres, Caton le Cenſeur, Saint Jérôme, Virgile, & grand nombre d'Auteurs, dont il accumule les paſſages. Par les motifs qu'il leur prête, d'après ces autorités, nous citerons celui qui nous paroît le plus vraiſemblable, & qui ſe rapporte le mieux à la ſuite de cette Hiſtoire.

La Dame des belles-Couſines étoit née vive & ſenſible, mais elle l'ignoroit encore. Un vieux époux, chagrin & grondeur, avec lequel elle n'avoit vécu qu'un an, n'avoit eu ni le tems ni le don de le lui apprendre. L'auguſte veuve ne s'occupoit que de la conſidération que lui donnoit ſon nouvel état, de la douce liberté dont elle jouiroit toute la vie. Née généreuſe & bienfaiſante, elle ſe formoit une idée délicieuſe des libéralités & des bienfaits que ſes richeſſes immenſes lui permettoient de répandre. On croira,

ſans peine, qu'elle étoit adorée de ſes Dames de Compagnie! Dame Jehanne, Dame Catherine & Dame Yſabel ne la quittoient preſque jamais. Si ſon rang la forçoit à garder en public avec elles l'air de la ſimple politeſſe & celui de la dignité, elle aimoit à les faire jouir en particulier de tous les charmes de ſon eſprit, & d'une douce égalité dont elle ſavoit ſe rapprocher en cherchant à leur plaire, comme à des amies qui contribuoient à ſa félicité; mais elle n'avoit encore beſoin ni de leurs conſeils ni de leur diſcrétion. Quoique ſolidement inſtruite, & qu'elle fût tout ce qu'une jeune Princeſſe peut apprendre d'une pieuſe éducation, la Dame des belles-Couſines avoit une vive imagination, & toute la gaîté des perſonnes de ſon âge: elle cherchoit à s'amuſer; elle ne goûtoit point les farces groſſières & les ſpectacles ridicules de ce tems. Un de ſes amuſemens favoris étoit d'aller ſur un balcon, d'où l'on voit, dans un vaſte préau, les exercices de toute eſpèce, dont on occupoit une jeuneſſe brillante, appellée par la naiſſance aux honneurs de la Chevalerie;

Le Petit Jehan de Saintré s'y distinguoit parmi ses Compagnons, par son adresse, sa force & son agilité. Sa taille n'étoit pas élevée : mais elle étoit svelte, pleine de grace & très-nerveuse pour son âge. Nous nous souvenons d'avoir vu, dans la jeunesse du feu Roi, le vieux Duc de Lauzun paroître quelquefois à la Cour, droit & leste encore comme à trente ans ; il rappelloit l'idée qu'on avoit pu se former du Petit Jehan de Saintré, après avoir lu son histoire : nous pourrions faire une nouvelle comparaison de notre Héros, aujourd'hui ; & celle-ci seroit encore plus brillante & plus ressemblante avec lui (1).

Dès que le jeune Saintré appercevoit la Dame des belles-Cousines sur le balcon, le désir de se distinguer à ses yeux lui donnoit une supériorité nouvelle sur ceux qui lui disputoient le prix. La jeune Princesse le remarquoit, se plaisoit à l'encourager ; & lorsqu'elle le voyoit empressé à la servir à la table royale, elle lui remettoit son assiette couverte de

(1) M. le Maréchal de R***.

confitures de toute espèce, & lui disoit quelque mots de bonté qui le faisoient rougir & baisser les yeux. Ces yeux-là étoient bien beaux & bien touchans ; mais ce n'étoit encore que ceux d'un enfant de quatorze ans : une étincelle du flambeau de l'amour leur étoit nécessaire pour les rendre plus brillans & plus dangereux. Ils ne tardèrent pas à s'animer sans qu'il pût s'en douter lui-même. C'est ainsi qu'il passa les deux premières années de son service à la Cour, & de ses exercices militaires. Les Ecuyers du Roi, les Gouverneurs des Pages faisoient également son éloge. Attentif à leurs différentes leçons, il leur prouvoit, sans cesse, son émulation, la noblesse & l'élévation de son ame, & sur-tout sa modestie. Ils le proposoient pour exemple à ses Compagnons, qui, subjugués par ses agrémens & sa courtoisie, l'entendoient louer sans envie. Ces mêmes Ecuyers, en rendant compte au Roi des progrès des jeunes Gentilshommes confiés à leurs soins, se faisoient honneur des talens & des dispositions du jeune Saintré. Ce Prince écoutoit avec intérêt les louanges données au Page qu'il s'étoit

choisi lui-même; il les répétoit dans sa famille; & la Dame des belles-Cousines éprouvoit déja la plus douce émotion en les écoutant. Plus attentive que jamais à se trouver sur le balcon à l'heure des exercices, elle n'avoit jamais songé à réfléchir au motif secret qui l'y conduisoit, quoiqu'en y arrivant ses yeux se fixassent d'abord sur le jeune Saintré. Elle faisoit remarquer ce jeune homme à ses Dames favorites : s'il disputoit le prix de la course, elle le comparoit au léger Hippoménès; si, se servant d'armes courtoises (1), il apprenoit à se servir des plus meurtrieres dans les combats, il lui représentoit le jeune Achille, instruit par le Centaure Chiron; cependant elle ne prenoit encore que pour une douce sympathie l'intérêt vif qui l'attachoit à ses succès.

Le jeune Saintré approchoit de l'âge de seize ans. Les hommes commençoient

(1) Nous avons suffisamment expliqué, dans Urfino le Navarrin, quelle étoit l'espece d'armes nommées *courtoises*.

à distinguer sur son front & dans ses yeux la noblesse & l'audace dont son ame étoit animée; les femmes n'y trouvoient encore que de la douceur & de l'indifférence. Cependant il n'avoit jamais montré tant d'activité, tant d'adresse à les servir: on le voyoit au banquet royal voler au moindre signe des Princesses; ses soins adroits & prévenans furent souvent remarqués & applaudis par la Reine: mais personne ne s'apperçut que, s'attachant principalement à servir la Dame des belles-Cousines, il retournoit promptement derriere elle, dès qu'un autre service l'en avoit écarté. Un jour que la chaleur du soleil rendoit l'air étouffant, les Dames ne purent s'empêcher d'entr'ouvrir leurs collets montés, & d'écarter des gazes qui redoubloient une chaleur importune. Saintré, placé derriere le tabouret de la Dame des belles-Cousines, ne put voir sans émotion & sans pousser un soupir, de nouveaux charmes qu'il admiroit pour la premiere fois. La Princesse, se retournant dans ce moment, s'apperçut de son trouble & du feu qui brilloit dans ses

yeux. Son premier mouvement fut de sourire en regardant Saintré, qui rougit, & qui, pour cacher son désordre, laissa tomber son assiette, & s'éloigna. La Princesse, émue de l'agitation qu'elle avoit surprise, alloit peut-être porter un regard dans son cœur; mais les ris de la Reine & des autres Dames, en voyant Saintré s'enfuir & se cacher dans la foule, ne lui en laissèrent pas le tems. La Reine fit rappeller Saintré; elle eut la bonté de le rassurer, de le consoler d'une faute légere; & le jeune homme fut si fort attendri, que quelques larmes obscurcirent ses beaux yeux.

La Dame des belles-Cousines ne put voir couler ces larmes sur des joues de lis & de rose, sans se dire dans son ame: Ah! que celle de Saintré me paroît noble & sensible! qu'il mérite bien que je répande sur lui mes premiers bienfaits, & qu'en lui donnant les moyens de déployer les vertus que, tour-à-tour, je découvre en lui, je parvienne à l'élever aux honneurs dont son courage le rendra digne! Ce moment fut décisif pour son ame; & croyant ne suivre qu'un sentiment de justice & de générosité en

distinguant un poursuivant d'armes (1) digne de toute sa protection, elle se livroit à un sentiment beaucoup plus tendre, toujours sans y réfléchir. Elle eut frémi, sans doute, si la raison eût offert à ses yeux ce projet généreux comme le complot secret de réunir tous les moyens de lui plaire, & de l'aimer dans le silence. Mais nos Lecteurs pardonneront peut-être à une belle & jeune veuve de n'avoir pas assez réfléchi quand elle étoit déja si animée. La différence est extrême entre une jeune personne dont le cœur parle pour la premiere fois, & la veuve du même âge, qui n'ignore pas ce qu'il doit lui dire de plus, & comment elle doit se défendre. Une année de mariage, quoique passée presqu'entiere dans les larmes vis-à-vis d'un époux odieux, étoit cependant suffisante pour multiplier en elle des idées inconnues à celle qui n'est encore agitée que par la curiosité & le desir de les acquérir. Ainsi

(1) C'est ainsi qu'on nommoit les jeunes Gens de Qualité qui méritoient l'honneur d'être armés Chevaliers.

elle étoit un peu coupable; mais sommes-nous assez innocens nous-mêmes pour ne pas aimer à l'excuser !

Saintré, de son côté, fut à peine retiré, qu'il réfléchit, dans le silence, à ce qui pouvoit avoir occasionné cette fatale distraction, cause de ce qu'il venoit d'essuyer. Il n'avoit garde de l'attribuer à son service auprès de la Dame des belles-Cousines; cependant les beautés, nouvelles pour lui, qu'il n'avoit entrevues qu'un moment, se peignoient sans cesse à ses yeux; il ne voyoit qu'elles, ne s'occupoit que d'elles: mais il eût regardé comme une démence coupable d'oser les accuser. Son cœur palpitoit, son imagination s'allumoit lorsqu'il se peignoit ce collet monté comme un mur d'albâtre entourant un parterre embelli par les plus belles fleurs. Saintré aimoit les fleurs dès son enfance; mais, de ce moment, le lis & la rose devinrent l'objet de sa préférence, & parerent tous les jours son plus beau pourpoint.

Quelques jours s'écoulerent, pendant lesquels Saintré fut plus empressé que jamais à servir la Dame des belles-Cousines, qui, toujours occupée de cet ai-

mable Damoiſel, & croyant ne l'être que de ſa fortune, ne perdoit aucune occaſion de lui dire quelques mots obligeans.

Un jour que la Reine, ayant ſenti quelque envie de dormir après dîner, avoit prié les belles-Couſines de ſe retirer pour quelques heures, la jeune veuve, en traverſant une galerie qui conduiſoit à ſon appartement, apperçut Saintré qui regardoit jouer à la paume dans le préau : ce jeune Page, voyant paſſer les Ecuyers qui précédoient la Princeſſe, ſe plaça promptement un genou en terre avec bien du reſpect, mais en levant ſes beaux yeux uniquement ſur elle; la Princeſſe ne put le voir ſans une douce émotion, ralentit ſa marche; & ſaiſiſſant tout-à-coup un moyen que ſon eſprit lui offrit, en le lui ſuggérant ſeulement comme une bonne plaiſanterie: « Saintré, lui dit-elle, vous convient-» il de vous amuſer dans une galerie à » voir jouer à la paume ou à voir paſſer » les Dames? J'ai, depuis quelque tems, » envie de ſavoir ſi vos ſentimens répon-» dent au bien que vos ſupérieurs diſent

» de vous; passez devant, avec mes Ecuyers, » & suivez moi ». Le Jeune Page obéit. « Mesdames, dit-elle tout bas aux Dames » de sa suite, nous n'avons rien à faire » en ce moment ; je vous prépare une » bonne scène, & nous allons bien rire » de l'embarras où je vais mettre le Petit » Saintré »,

Comme toutes ces Dames étoient prévenus en sa faveur, elles applaudirent au projet de la Princesse. Madame rentre dans son appartement : quelques momens après, elle congédie tous les hommes de sa suite. Saintré fléchit le genou, & veut se retirer avec eux ; la Princesse l'en empêche. « Depuis long-tems, dit-» elle, j'ai des questions importantes à » vous faire ; restez ici ». Le ton imposant qu'elle avoit pris fit rougir & intimida le jeune homme. Madame s'assit sur un petit lit de repos, & fit avancer Saintré au milieu de ses Dames, debout & devant elle. — Saintré, lui dit-elle, je sais & je vois par moi-même que vous vous distinguez tous les jours de plus en plus parmi vos Camarades ; je veux savoir de vous-même d'où vous vient cette émulation —. Saintré répondit mo-

deſtement ; — Madame, ſi vous daignez m'en reconnoître, j'ai du moins celle de remplir mes devoirs, de bien ſervir mon Maître dans ſa maiſon, & de me rendre capable de le bien ſervir un jour à la guerre. — Je ſuis contente de votre réponſe, lui dit la Princeſſe ; mais enfin cette émulation ne naîtroit-elle pas auſſi d'un ſentiment plus vif & plus doux ? Allons, Saintré, faites-moi le ſerment de répondre à la queſtion que je vais vous faire, & de me dire la vérité. — Ah ! bon Dieu, répondit le jeune homme en mettant ſa main ſur ſon cœur ; Madame pourroit-elle me ſoupçonner d'oſer lui mentir ? — Eh bien, dites-moi donc, de bonne foi, combien il y a de tems que vous n'avez-vu votre Dame par amours — ? Il rougit, pâlit tour-à-tour, baiſſa les yeux, & reſta muet à cette queſtion. Les Dames ſe mirent à rire de ſon embarras qu'elles redoublerent. La Princeſſe répéta juſqu'à trois fois la même queſtion ſans pouvoir en arracher une réponſe. — Il eſt bien vilain à vous, lui dit-elle, de commencer ſi-tôt à manquer au ſerment que vous venez de me faire ; & je vous or-

donne expreſſément de me dire combien il y a que vous n'avez vu votre Dame par amours ! — Ah ! Madame, dit-il d'une voix étouffée, & déja les yeux pleins de larmes, je ne ſais que répondre, & je n'en ai point. — Comment, reprit-elle, il n'exiſte aucune femme au monde qui vous ſoit chere — ? A ces mots, Saintré ſouleva doucement ſes paupieres, fixa un inſtant ſes beaux yeux ſur ceux de Madame ; & répondit en balbutiant : — *Ah ! vraiment ſi, Madame* .... — Mais, comme embarraſſé de ce premier mouvement, il baiſſa promptement les yeux & la tête, & reſta muet, en tortillant ſa ceinture avec ſes doigts. Madame, devenant plus preſſante, & voulant abſolument qu'il lui nommât celle qu'il préféroit, Saintré, après avoir long-tems héſité, lui dit : — *Par exemple*, Madame, *j'aime bien Madame ma mere & ma jeune ſœur Jaqueline.* — Oh ! je le crois bien, Saintré, ajouta Madame ; mais ce n'eſt pas d'elles que je veux parler : dites-moi abſolument ſi vous n'avez pas encore vu quelque Dame à laquelle vous ayiez donné votre cœur — ? A ces mots, qui

parurent un coup de foudre au jeune & timide Saintré, il resta plus muet, plus confus que jamais; & pressé, de nouveau, de répondre, à peine Madame put-elle entendre le *non*, *Madame*, qu'il dit tout bas, & en détournant la tête. Madame, feignant d'entrer en colere: — Eh bien, Mesdames, ne l'avois-je pas prévu, leur dit-elle en les regardant toutes, que Saintré démentiroit peut-être bientôt la bonne opinion que nous commencions à prendre de lui —? Les Dames, en retenant une très-forte envie de rire, entrerent dans la plaisanterie, & firent une très-grande honte à Saintré de sa réponse à Madame.—Sachez, misérable Gentilhomme que vous êtes, lui dit Madame d'un air courroucé, que vous me donnez la plus mauvaise opinion de vous; que jamais vous ne parviendrez à rien d'honnête, & que vous resterez indigne des honneurs attachés à la Chevalerie! Eh! ne savez-vous pas que le premier sentiment, nécessaire à tout Noble poursuivant d'armes, c'est de choisir une Dame qu'il aime par amours, à laquelle il doit rapporter toutes ses pensées, toutes ses actions, & qui seule puisse élever son

courage? Et quel sentiment pensez-vous qui ait pu pénétrer & élever aux grandes actions l'ame du brave Lancelot du Lac, & celle du malheureux & passionné Tristan de Léonois? L'un aimoit & étoit aimé de la belle Reine Genièvre; & l'autre adoroit la blonde & charmante Yseul. Allez, allez, sortez de ma présence; non, je n'espere plus rien de vous —.

Le pauvre Petit Saintré n'étoit déja plus en état d'obéir à cet ordre cruel : à peine avoit-il été proféré, que tombant sur ses genoux, & fondant en larmes, il levoit des mains suppliantes vers Madame ; & se prosternant sur ses jolis pieds, il cherchoit à les baiser, & les baignoit de ses larmes. La Princesse prit ce moment pour sourire à ses Dames, & pour leur faire un signe qu'elles entendirent. Elles se leverent d'un commun accord; & se mettant à genoux autour du Petit Saintré, elles conjurerent Madame d'avoir pitié de lui, de lui pardonner, & de lui donner le tems de se remettre du trouble & de la douleur qu'elle venoit de répandre dans son ame. « Mes cheres amies, leur dit-elle,

» j'y consens pour l'amour de vous, bien » que j'espere peu de si pauvre Ecuyer, » qui ne sait encore aimer, & dont le » cœur flétri presqu'auparavant que d'é- » clore, ne peut promettre de s'élever » aux grandes actions. Je veux bien lui » donner jusqu'à demain au soir : qu'il » se trouve dans la galerie lorsque je me » retirerai de chez la Reine ; & nous ver- » rons ce que nous pouvons en atten- » dre ».

Le Petit Saintré se retira bien tristement & bien doucement, à reculons, faisant de grandes révérences aux Dames, mais les yeux gros de larmes, le cœur serré & sans oser ni pouvoir dire un seul mot. Il passa la nuit dans ce même état ; & le lendemain, en retournant à son service, il se garda bien de se présenter pour servir la Dame des belles-Cousines ; il se garda bien plus de se trouver, le soir, sur son chemin, dans la galerie qui conduisoit chez elle.

La Princesse, qui l'avoit cherché vainement des yeux pendant tout le jour, & qui ne le trouva pas le soir sur son passage, dit à ses Dames, en riant, lorsqu'elle fut rentrée : — Nous avons fait

tant de peur au Petit Saintré, qu'il nous fuit, & que nous ne le reverrons plus—. Mais ce qu'elle disoit d'un ton léger, & ce qu'elles prenoient pour une plaisanterie, la rendit cependant assez sérieuse lorsqu'elles furent retirées ; & la jolie mine de Saintré, ses larmes, son air suppliant se peignirent à son imagination assez vivement pour la tenir éveillée & la faire rêver pendant une partie de la nuit.

Le lendemain fut un jour de fête à la Cour, où la Reine fit appeller à dîner aux tables dressées près de la sienne toutes les Dames qui avoient l'honneur d'être admises à son cercle. Celles de la Dame des belles-Cousines y parurent avec éclat ; & bientôt, ayant apperçu Saintré, elles lui firent vainement quelques signes pour qu'il s'approchât d'elles. Saintré s'en éloigna toujours, servit les Dames de la Duchesse de Bourgogne ; & ne put jamais se résoudre à servir celles qui, la veille, avoient été témoins de ses larmes & de sa confusion. Elles en rirent beaucoup, le soir, avec la Princesse, qui leur dit qu'elle s'y prendroit de façon à le forcer de se rendre à ses ordres ; qu'il

n'en étoit pas quitte avec elle ; & qu'elle vouloit jouir encore une fois de son embarras. Le lendemain, en effet, elle fit appeller Saintré, & lui dit qu'il apprenoit de bonne heure à manquer à la parole qu'il donnoit aux Dames ; qu'elle voyoit bien qu'il avoit besoin de leçons sur les devoirs d'un digne poursuivant d'armes ; & que, pour cette fois, elle lui ordonnoit expressément de l'attendre dans la galerie au moment qu'elle se retireroit.

Saintré, forcé d'obéir, se rendit le soir ; & dès qu'il vit arriver Madame, il joignit de lui-même ses Ecuyers, n'osant lever les yeux sur elle : il la précéda dans son appartement, où la Princesse, l'ayant apperçu, chargea Madame Ysabel de le retenir, lorsqu'elle congédieroit ses Officiers. Madame Ysabel s'acquittant fort bien de sa commission, ne fit que de très-douces plaisanteries au jeune homme ; & sut l'arrêter au moment où, malgré lui, il vouloit se retirer avec les Officiers.

La Dame des belles-Cousines, affectant un air très-grave, s'assit, comme la veille, sur un petit lit, fit approcher

le petit Saintté plus près d'elle que jamais ; & l'ayant fait entourer par ſes Dames, elle lui fit les reproches les plus amers, en lui diſant qu'il avoit manqué à ſa parole, & qu'il étoit dans le cas odieux d'être traité de foi mentie. A ces mots, le pauvre enfant ſanglota ; ſa téte tomba ſur ſa poitrine ; ſes lèvres, entr'ouvertes & vermeilles, étoient tremblantes, & laiſſoient voir des dents charmantes. Ah ! qu'il étoit attendriſſant dans cet état ! Le pauvre enfant ſe croyoit diffamé pour toujours. On ſait combien la honte ajoute à la beauté, quand elle n'a que la nuance de la pudeur ! Madame en fut touché ; & les ſoupirs redoublés de Saintré portant juſques ſur ſon front un ſouffle pur & une chaleur brûlante, elle ſe hâta de le raſſurer. — Calmez-vous, Saintré, lui dit-elle, vous êtes encore à tems de tout réparer ; votre repentir me touche ; & j'oublierai vos torts, ſi vous m'avouez enfin quelle eſt la dame que vous aimez le mieux, après votre mère & votre petite-ſœur Jacqueline —. Enfin, Saintré, balbutiant & croyant avoir trouvé la meilleure dé-

faite, répondit : — *Eh bien, puisque Madame l'ordonne, je lui dirai que j'aime bien Matheline de Coucy* —. « Eh ! mon » pauvre Petit Saintré, que me dites-» vous-là, & comment voulez-vous que » je croie qu'une enfant de dix ans a pu » toucher votre cœur ? Ce n'est pas que » la petite Matheline ne soit charmante, » du plus haut parage, & que vous » n'eussiez bien placé votre attachement : » mais quel retour pourriez-vous espérer » d'une enfant ; quels services, quels » bons conseils en pourriez-vous atten-» dre ? Ah ! vous me trompez plus que » jamais, Saintré : mais ne prétendez pas » m'en imposer ».

Saintré, qui croyoit avoir trouvé la meilleure défaite, fut bien confondu lorsque la Princesse lui prouva qu'elle étoit si mauvaise ; & ses larmes recommencerent à couler. Les trois Dames ayant enfin pitié de ce charmant enfant, s'écrièrent à la fois : — Ah ! c'en est assez, Madame, ayez pitié de son embarras ; notre présence doit le redoubler ; sa discrétion doit vous plaire : il n'ose devant nous vous avouer le nom de celle qu'il

aime ; mais daignez l'interroger seule dans votre cabinet : nous osons croire qu'il craindra moins de s'expliquer —.

La Dame des belles-Cousines avoit déjà pensé plus d'une fois à ce moyen de parler à Saintré plus librement. Elle fut bien aise, sans doute, qu'il lui fût suggéré. « Peut-être avez-vous raison, dit-» elle à ses Dames ; & par égard pour » vous qui daignez le plaindre, je veux » bien employer cette derniere ressource». A ces mots, & ayant toujours l'air de plaisanter vis-à-vis de ses Dames, elle se leva, dit à Saintré de marcher devant elle, & le conduisit dans un arrière-cabinet séparé de sa chambre par un grand cabinet de toilette ; & s'asséyant sur un petit lit pareille à celui qu'elle quittoit (1), elle recommença ses questions

(1) Cet arrière-cabinet s'appelloit alors un oratoire ; mais la richesse des ornemens, les parfums, les meubles élégans & commodes rendoient ces oratoires des asyles agréables & utiles autant que le peuvent être, de nos jours, les plus tranquilles & les plus délicieux boudoirs. Nous observons, avec plaisir, qu'ils sont à la Cour & à la Ville de la plus haute antiquité.

d'un ton un peu plus bas & plus affectueux, au jeune Saintré, qu'elle fit encore approcher, debout, plus près d'elle. Le jeune homme rougit encore, & héſita quelques momens de répondre : mais il ne pleuroit plus ; & levant timidement ſes beaux yeux ſur ceux de Madame, qui ne tenoient rien de la colere, & qui brilloient d'un feu doux & céleſte, il s'enhardit à lui répondre : — Hélas ! Madame, quand même j'oſerois commencer à former les premiers vœux de ma vie, pourrois-je me flatter qu'ils fuſſent écoutés ? Quelle eſt celle qui daigneroit jeter les yeux ſur un pauvre Jouvenceau, ſans réputation, ſans expérience ; & l'écouter favorablement ? — Pourquoi vous défier de vous-même, à ce point, reprit la Princeſſe avec vivacité ? N'êtes-vous pas de très-noble race ? n'êtes-vous pas joli, bien fait & diſtingué parmi tous vos Camarades ? — Madame eſt bien bonne, répondit-il d'une voix douce & d'un air timide ; je me rends juſtice, & je ſens que l'honneur de ſervir une Dame, & d'en être avoué, ne peut-être encore mon heureux partage—. En vérité, Saintré, reprit-elle, vous avez

avez trop mauvaise opinion de vous. N'avez-vous pas des yeux pour la voir, un cœur pour l'aimer, une bouche pour le lui dire, du courage & des bras pour la servir—? Nous supprimons quelques-autres détails plus flatteurs dans lesquels l'Auteur dit que la Dame des belles-Cousines entra pour animer son amour-propre. Ne pouvant vaincre sa modestie: — Vous voulez donc n'être jamais bon a rien, lui dit-elle, & manquer de ce sentiment plein de chaleur, qui fut toujours l'ame des Chevaliers les plus renommés? Si, par hasard, vous étiez agréable aux yeux de quelque femme, il faudroit donc qu'elle vous le déclarât elle-même, & qu'elle s'humiliât jusqu'à vous prévenir—? Saintré, commençant à se rassurer, lui répondit: — Ah! Madame, si cette dame vous ressembloit, qu'elle auroit peu de peine à me faire tomber à ses genoux, & à s'assurer à jamais de ma foi—! A peine eut il prononcé ces mots, qu'effrayé de ce qu'il avoit osé dire, sa tête retomba sur sa poitrine, & ses genoux tremblans le soutenoient à peine. La Dame des belles-

Cousines avoit besoin de ce moment de trouble pour se remettre un peu du sien : mais le sien étoit délicieux. Après quelques momens de silence, elle prit sa main tremblante, & lui dit : — Ecoutez-moi, Saintré ; je sais que quoique bien jeune encore, vous êtes rempli d'honneur : eh bien, si c'étoit moi qui eût daigné jetter les yeux sur vous pour m'attacher à jamais votre ame & vos volontés, & pour vous élever à la plus haute fortune, oseriez-vous me prêter le serment de m'être à jamais fidele, de n'avoir d'autres volontés que les miennes, d'être d'une discrétion à toute épreuve, & de mourir plutôt que de changer & de me compromettre ? — Ah ! Madame, s'écria-t-il, si je le jurerois... —? A ces mots, fléchissant un genou, attachant ses yeux sur les siens ; & se prosternant la bouche collée sur sa belle main, qui ne put s'empêcher de serrer un peu la sienne : — Ah, oui, Madame, je le jurerois ; & la mort & les Enfers déchaînés ne me feroit pas manquer à mes sermens. — Eh bien, dit-elle d'une voix aussi douce que tendre, jurez-le-moi donc ; mettez votre main dans la mienne ;

&, de ce moment, regardez-moi comme votre unique, votre tendre amie, une amie qui se croit en possession de celui qu'elle a choisi pour faire sa fortune & pour faire son propre bonheur —. Elle ne put prononcer ces mots sans appuyer sa belle bouche sur le front brûlant de Saintré, qui tomboit éperdu de surprise & d'amour à ses genoux.

Après s'être un peu remise de ce premier moment, si vif, si desiré par de tendres Amans, la Princesse se rassit; & prenant encore la main de Saintré qu'elle serra plus tendrement : — Mon ami, lui dit-elle, c'est à moi de vous instruire de tous les devoirs d'un bon & loyal Chevalier; & ces premiers momens doivent être employés à vous éclairer sur ceux dont vous devez faire les principes constans des sentimens de votre cœur & des actions de votre vie —.

Nous craindrions d'ennuyer le Lecteur bien plus que nous n'espérerions l'édifier, si nous rapportions les quarante à cinquante pages que l'Auteur emploie à rendre compte des doctes leçons que la Dame des belles-Cousines donne à son jeune Amant. Elle commence par lui pa-

raphraſer le *Pater*, le *Credo*, & le *Confiteor*, comme étant en effet les conſolations de l'ame & la lumiere pure de l'eſprit : elle s'attache enſuite à lui inſpirer une ſainte horreur des ſept péchés mortels, dont elle lui fait les plus longs détails ; & plus de quatre-vingts paſſages latins, tirés des Peres de l'Egliſe, de la Bible, des Philoſophes & des Poëtes anciens, viennent à l'appui de ce long ſermon. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire à quel point l'état préſent de ſon cœur lui fit adoucir ſa morale en parlant de ce ſeptieme péché, le plus dangereux ſans doute, puiſqu'il eſt le plus doux à commettre. Ici nous croyons devoir recourir au texte de l'Auteur, de peur qu'on ne nous ſoupçonnât d'avoir voulu tourner en badinage les ſérieuſes & reſpectables leçons qu'elle lui donne ſur tout le reſte. Après lui avoir rapporté un *dictum* Latin de Boëce, qui ne peint que la laideur de ce péché, elle conclut ainſi.

« Et pour ce, mon ami, dit-elle, que » ce péché eſt ſi très-déshonnête, le vrai » amoureux à tout ſon pouvoir doit le » fuir ; & ſi par vive contrainte d'amours

» il y écheoit, tant & très-tant ſont les » très-angoiſſeuſes peines & dangiers que » les loyaux Amans ont à ſouffrir, que ce » ne leur doit point être compté à péché » mortel ; & ſi aucun péché y a, vrai- » ment il doit être éteint par leſdites » peines ſi grandes : donc par ainſi je » puis dire que le vrai amoureux, tel » que je le dis, de ce mortel péché & de » tous les autres, eſt quitte, franc & » ſauve ».

La Dame des belles-Couſines continue à l'inſtruire de tout ce qui tient aux dix Commandemens de Dieu, à ceux de l'Egliſe ; & ſa redoutable érudition lui fournit encore autant de paſſages tirés des mêmes ſources. Elle finit par tout ce qui tient aux mœurs de la vraie Chevalerie : elle appuie ſur la fidélité, ſur la diſcrétion qu'un loyal Chevalier doit à ſa Dame, avec une énergie qui porte bien naturellement à croire que cette derniere leçon eſt un peu intéreſſée, & que la Dame a déja pris ſon parti ſur le prix dont on doit payer l'uſage de ces leçons.

Le jeune Saintré, qui l'a toujours écoutée avec l'attention & l'attendriſſe-

ment dont une belle ame ne peut se défendre, renouvelle ses sermens, & tombe à ses genoux pour le répéter encore. Il ose reprendre cette belle main dans laquelle elle lui a fait déposer ses premieres promesses; & sans se douter que ses respects sont en ce moment les plus tendres caresses, & sont reçus de même que des transports par une ame sensible, il baise, il couvre de larmes de joie & d'amour cette charmante main qu'elle se plaît à lui abandonner.

La Dame des belles-Cousines étoit attentives à tout pour perfectionner son jeune & aimable éleve. Son petit amour-propre, à vingt-un ans, étoit même flatté de se trouver digne d'instruire & de former un Damoisel qui avoit déja près de trois mois plus que seize ans. Ses soins se porterent jusques sur la parure. Rien ne sembla lui échapper dans l'examen de tous les vêtemens: ils étoient alors assez bizarres (1), & même plus

(1) Rien n'étoit plus bizarre & même plus extravagant que la forme des accoutremens de ce tems; & les souliers à la poulaine dont le

variés & plus nombreux que ceux de nos jours. Elle n'en put trouver aucun qui répondît à la taille élégante & svelte du jeune Saintré. Elle blâma le choix des étoffes & des couleurs, & sur-tout la façon mal-adroite & mauſsade dont les Tailleurs avoient arrangé ces vêtements sur une créature charmante. Elle ouvrit une petite armoire, & rapportant une petite bourse tissue des couleurs qu'elle portoit pour livrée

---

bec remontoit jusqu'à plus d'un demi pied, n'en étoient pas le plus ridicule. On peut encore en retrouver le costume dans quelques monumens, & sur-tout dans la belle Tapisserie des douze mois de l'année, qui nous est restée des anciens Ducs de Bourgogne. On y voit, dans les mois de Mars, la Fête des Brandons, ainsi nommée parce que chaque Chevalier y conduisoit sa Dame un grand flambeau à la main. On y remarque ce qui ne put échapper aux yeux de la Dame des belles-Cousines, & ce que l'immodeste Rabelais rapporte avec tant de plaisir dans le détail des habillemens du jeune Gargantua.

avant que d'être mariée & que les triſtes & ſombres cordelieres du veuvage ſerviſſent d'attache à ſa robe, elle la remit entre ſes mains : « Mon ami, lui dit-» elle, prenez ces douze écus d'or; ſervez-» vous-en pour vous faire habiller par les » premiers Ouvriers qui travaillent pour » le Roi. Faites-vous bien joli pour Di-» manche prochain; dépenſez hardiment » cet argent ».

Le bon petit Saintré héſitoit beaucoup à recevoir cette bourſe : — Eh mais! Madame, dit-il, je n'ai pas encore mérité vos bienfaits. — Je n'en juge pas comme vous, répondit la Princeſſe; j'eſpere même, ajouta-t-elle en rougiſſant un peu, que vous les mériterez mieux de jour en jour; & je ſuis aſſez grande Dame pour ne vous laiſſer manquer de rien de tout ce qui pourra vous rendre agréable au Roi, mon couſin, & contribuer à vous élever aux plus grands honneurs. Ah çà, mon ami, pourſuivit-elle, en voilà aſſez pour cette fois; mes Dames attendent depuis long tems; je vais faire la courroucée en vous congédiant : ayez bien l'air d'en être honteux & affligé. Mais croyez, ajouta-

t-elle, en lui baisant encore le front, que vous avez en moi la plus tendre & la plus fidelle amie —.

A ces mots, Madame sortit, ayant bien soin que ses yeux animés annonçassent de la colere, & poussant Saintré dehors par le dos : — Oh ! pour le coup, dit-elle à ses Dames, je renonce à jamais rien faire de bon de ce chétif Ecuyer : & je ne l'admettrai plus en ma présence —. Saintré, cachant avec les mains ses yeux brillans des feux de l'amour, fit semblant de sangloter. — En vérité, Madame, dit la bonne Dame Catherine, vous maltraitez trop ce jeune homme ; n'en désespérez pas encore : peut-être à la fin en serez-vous plus contente. — Nous verrons, dit la Dame des belles-Cousines, mais je conserve bien peu d'espoir —.

Saintré sortit, la joie la plus vive dans le cœur, & le sentant palpiter en pensant à sa Dame. Il alla cacher ses transports & ses douze écus d'or dans sa chambre. Il dormit peu sans doute ; dès que le jour parut, il courut chez tous les Ouvriers du Roi, qui, connoissant & chérissant déja ce jeune homme, se firent

un plaisir de le bien servir; & le Dimanche, tous parurent à la fois chargés de ce qui devoit le parer. Le Commandant se trouvoit présent: son étonnement fut extrême.— Eh! mon bon petit ami, dit-il à Saintré, je crois que vous avez compté avec vos Receveurs —. Saintré répondit en souriant: — C'est ma bonne maman qui m'a envoyé douze écus d'or pour m'aider à me tenir propre; elle m'en promet encore; & je ne peux mieux l'employer qu'à faire honneur à mon service. — Eh bien, vauriens que vous êtes, dit le Commandant à ses Camarades, n'ai-je pas bien raison de vous donner Saintré pour exemple? Lequel de vous sauroit aussi bien employer son argent? La plus grande partie n'iroit-elle pas chez le Marchand de vin ou ailleurs? Courage, mon ami Saintré, j'en rendrai compte au Roi; & soyez sûr de moi pour vous servir —.

Le jeune homme parut à la Cour le jour même avec sa nouvelle parure. On le trouva plus joli, mieux fait que jamais. Mais on fut curieux de savoir quelle livrée il portoit à ses aiguillettes. Elles étoient assez remarquables pour exciter

des questions. On pense bien qu'il n'eut garde d'y répondre. La Reine même fut du nombre de celles qui se tourmentèrent vainement à ce sujet; & cette Princesse, instruite des scenes qui s'étoient déja passées entre la Dame des belles-Cousines & lui, la pria de les renouveller pour pousser à bout la discrétion du jeune Page.

La Dame des belles-Cousines ne demandoit pas mieux. Elle suivoit sans cesse des yeux celui dont elle occupoit le cœur; saisissant ce prétexte, elle l'appella, & lui dit d'un ton assez haut: « J'ai ce soir à vous parler de la part de » la Reine; je vous ordonne de vous » trouver dans la galerie, & de m'y at» tendre ». Saintré eut l'air de recevoir cet ordre avec peine. Il savoit déja dissimuler.

Il se trouva le soir sur le passage de Madame, se joignit aux Ecuyers, & donna le tems aux Dames de la Princesse de le retenir lorsqu'il parut vouloir se retirer avec eux.

Madame l'examina légérement dans sa nouvelle parure, en présence de ses Dames: mais elle pensoit que bientôt

elle pourroit s'en dédommager. Elle débuta donc par des questions impérieuses auxquelles Saintré répondit d'un air assez embarrassé, mais très-négatif, sur l'objet de ses demandes... La bonne Dame Catherine prenoit, à son ordinaire, le parti de Saintré; Madame lui dit d'un ton courroucé : — Vous le gâtez, Mesdames; il s'autorise de votre présence: Allons, allons, suivez-moi, jeune homme; ou vous répondrez comme je l'exige ou vous ne remettrez jamais les pieds chez moi —.

Saintré la suit, les yeux tristes & baissés, & les tournant en soupirant vers ces Dames. Ce nuage apparent fit place à la joie la plus vive. Comment la peindre? comment exprimer ce que tous deux sentirent? Madame, à peine arrivée à son oratoire, moins éclairé qu'à l'ordinaire, s'étoit assise sur le petit lit: Saintré s'étoit déja précipité à ses genoux; elle alloit baiser son front : mais ce front étoit déja baissé; & Saintré, voyant ce parterre de fleurs entouré de murs d'albâtre, qui l'avoit un jour si vivement frappé, lui rendoit le plus vif & le plus doux hommage.

La Dame des belles Couſines, malgré la premiere émotion, malgré tout ce qu'elle prévoyoit & ne craignoit déja plus, repouſſa doucement Saintré, le fit relever; & ce fut alors qu'elle lui parut ne s'occuper que de ſon nouvel ajuſtement. Il eſt vrai de dire que les Ouvriers du Roi s'étoient ſurpaſſés; & Madame trouva que jamais pourpoint, mieux coupé, n'avoit renfermé une taille ſi bien priſe & ſi pleine de graces. Toutes les autres pieces de ſa parure furent examinées & louées, tour-à-tour, avec le degré d'attention que chacune méritoit. Cet examen fut long; il ne le parut à aucun des deux.

Pendant cette douce occupation de la Princeſſe, Saintré, qui en partageoit les détails & les charmes, avoit ſon occupation particuliere, il obſervoit ce grand collet monté qui s'entr'ouvroit ſur une fraiſe, qui venoit de tomber d'un col d'albâtre. De pareils examens deviennent quelquefois aſſez intéreſſans pour que l'on s'oublie ſoi même. Nous ignorons juſqu'à quel point cet oubli fut porté. L'Auteur craint de le dire; cette crainte eſt bien indiſcrete.

L'aimable Princeſſe, après avoir donné toutes les leçons de prudence qu'une jeune veuve, pleine d'eſprit, nourrie dans la Cour la plus brillante, peut & doit donner à ſon jeune Eleve, s'apperçut que la converſation avoit duré longtems. Ses Dames devoient s'être ennuyées; & elle ſavoit que l'ennui de trois jeunes Dames de la Cour ne peut être adouci que par un peu de médiſance. Elle ſe preſſa d'avertir Saintré qu'elle alloit le bannir pour toujours, en apparence, de ſon appartement, & qu'elle lui défendroit de ſe trouver jamais, le ſoir, ſur ſon paſſage. Mais qu'elle fut belle, qu'elle fut touchante, lorſque lui préſentant une clef en rougiſſant, elle lui dit que cette clef ouvroit la porte d'une garderobe qui donnoit ſur un corridor écarté! « Vous en ferez uſage, lui dit-elle, » quand le myſtere & la nuit enveloppe- » ront le Palais. Vous ne pourrez jamais » me ſurprendre; vous me trouverez tou- » jours occupée de vous. Prenez, ajouta- » t-elle, prenez les ſoixante écus d'or » que renferme cette bourſe tiſſue de » mes cheveux. Ce n'eſt que par degrés » que vous pouvez briller dans cette

» Cour, ſans me compromettre ; les nou-
» velles parures dont je vous prie d'or-
» ner votre figure charmante, pourront
» paſſer pour un nouveau don de votre
» mere ».

A ces mots, tirant une épingle & la mettant dans ſes dents : « Soyez attentif, » ajouta-t-elle, à ce nouveau ſigne, mon » ami ; vous vous ſouviendrez, lorſque » je le répéterai, d'y répondre en frot- » tant votre œil droit : ne me parlez ja- » mais en public que je ne vous appelle ; » perſonne ne pourra ſoupçonner notre » intelligence ».

Saintré baiſa mille fois, avec feu, & la clef, & la main qui la lui préſen-toit. Tous deux allerent retrouver les trois Dames qui s'étoient endormies après avoir fini leurs ouvrages, & avoir épuiſé ce qu'elles ſavoient de contes. « Eh bien, » Dame Catherine, dit la Princeſſe, au- » rez-vous encore la foibleſſe de prendre » le parti de ce Gentilhomme, ſans foi, » ſans cœur & ſans élevation ? Sortez » pour toujours de chez moi, ajouta- » t-elle en regardant Saintré ; vous vous » montrez trop peu digne de mes bontés » pour y être ſouffert ».

Saintré parut anéanti ; & saluant ces Dames avec un air pénétré, il se retira le cœur rempli du sentiment de son bonheur. Peu de jours après, il parut à la Cour; plus brillant que jamais. « Il avoit » une robe de fin bleu doublé de fins » agneaux de Romélie ; un chaperon » garni de marte de Sibérie ». Peu de Seigneurs parurent aussi bien vêtus; aucun n'avoit autant de graces & la taille aussi déliée. La Reine s'arrêta quelques instans pour le regarder en allant à la Messe. Mais la belle-Cousine, qui la précédoit, avoit passé sans avoir eu l'air de l'appercevoir. La Reine, en sortant de son oratoire, le voyant une seconde fois le fit remarquer à cette Princesse. — Je suis bien curieuse de savoir, lui dit-elle, comment le jeune Saintré peut faire autant de dépense pour se parer. Vous devriez bien l'interroger à ce sujet. — J'ose vous avouer, répondit Madame, que je suis si peu satisfaite des réponses qu'il a faites précédemment, que je n'ai nulle envie, à présent, d'être informée de ce qui le touche; & ce ne sera que pour vous plaire & pour vous obéir que je l'interrogerai —. En effet, lorsque la

Reine fut rentrée dans son appartement, Madame fit appeller Saintré dans l'antichambre. — Nous vous trouvons toutes si paré pour un simple Page, lui dit-elle, que nous sommes curieuses de savoir qui peut vous en fournir les moyens? — Madame, répondit Saintré d'un air respectueux, mon pere & ma mere m'aiment tendrement; ils veulent que je fasse honneur à mon service; & me voyant d'âge à espérer que le Roi daignera continuer à m'employer dans un nouveau grade, ils m'ont envoyé de quoi me mettre en état de paroître quelquefois à ses yeux sous d'autres habits que ceux de Page, que je suis honteux de porter à dix-sept ans. Ah! Madame, ajouta-t-il en se jettant à ses pieds, que votre Alteſſe Royale seroit bonne, si elle daignoit me protéger & m'obtenir la place d'Ecuyer Tranchant! Mes parens n'attendent que ce moment pour m'envoyer tout ce qu'il me faut encore pour me soutenir avec honneur dans ce nouvel état. — Nous verrons, répondit la Princesse d'un air sec; en attendant, remerciez Dieu de vous avoir donné une

ſi bonne mere ; & priez-le de vous la conſerver —.

La Dame des belles Couſines, rentrée chez la Reine, ne s'empreſſa pas de ſatisfaire à ſa curioſité. Elle attendit que cette Princeſſe lui dit : — Eh bien, belle-Couſine, avez-vous interrogé Saintré ſur ce que nous voulons ſavoir ? — Vraiment, répondit-elle, il ſe vante que ſes parens le ſoutiendront en tel état que le Roi voudra lui donner; il ſe plaint de n'être que ſimple Page à dix-ſept ans; il a même oſé me prier d'en parler à Vos Majeſtés, & de demander pour lui la place d'Ecuyer Tranchant : mais je m'en garderai bien avant de ſavoir s'il l'a mérité. — En pouvez-vous douter, dit la Reine, à tout le bien que les Ecuyers & ſes autres ſupérieurs rapportent de ſes mœurs, de ſon application à ſes devoirs & de ſa gentilleſſe? Oui, belle-Couſine, il a raiſon ; & puiſque vous me paroiſſez ſi froide ſur ce qui le touche, je veux me charger moi-même d'en parler au Roi —.

La Famille Royale, alors, étoit prête à ſe mettre à table ; & dès que le Roi

parut, la Reine lui fit remarquer Saintré qu'il n'avoit pas d'abord reconnu sous sa riche & nouvelle parure. Il lui plut assez pour accorder sur le champ à la Reine ce qu'elle demandoit pour lui; &, curieux de voir comment il s'acquitteroit de la Charge d'Ecuyer Tranchant, il appella son premier Maître-d'Hôtel, & lui ordonna de mettre sur le champ Saintré en fonction. Saintré, alors confondu avec ses Camarades, se préparoit à remplir sa tâche ordinaire, lorsque le Maître-d'Hôtel vint lui attacher la serviette & les autres marques de sa Charge. Il le conduisit ensuite aux genoux du Roi. — Mon ami Saintré, lui dit ce bon & brave Prince, moi-même je vous ai choisi pour mon Page; vous m'avez toujours plu; & j'espere vous voir croître toujours en honneurs & en loyale Chevalerie. Je vous ordonne, sur mon état, à trois chevaux & deux hommes pour vous servir, en attendant mieux. Remerciez la Reine, qui m'a parlé de vous. — Saintré, se précipitant à leurs pieds, embrassa les genoux de ce bon Maître, & baisa le bas de la robe de sa Bienfaitrice. Toutes les Dames

belles Cousines, assises au banquet royal, applaudirent à la grace que le Roi venoit d'accorder, & toutes donnerent une marque de bonté au nouvel Ecuyer, hors celle que cette grace pénétroit de la joie la plus vive. « Vraiment, Saintré, lui » dit-elle, bien avez-vous à travailler » pour mériter le guerdon que vous re- » cevez avant de l'avoir mérité de pré- » férence sur vos pareils ». Saintré l'écouta d'un air soumis sans lui répondre; &, sur le champ, commença son service avec une grace & une adresse qui firent applaudir, de nouveau, à la faveur qu'il venoit d'obtenir.

La tendre & charmante Veuve le regardoit souvent du coin de l'œil, & recevoit dans son ame sensible les louanges que l'on donnoit à son jeune Amant. Ne pouvant résister à la tendre émotion qui l'agitoit, elle employa le signal de l'épingle, auquel Saintré répondit avec la joie la plus vive, en se frottant l'œil droit, & en les élevant tous deux au Ciel. La nuit vint: qu'il lui fut doux d'être payé par l'amour des feintes rigueurs de la bienséance! Saintré n'en oublioit aucune; la Dame les avouoit

toutes : jamais on ne trouva plus de plaisir à se plaindre; jamais on ne songea moins à s'excuser.

La Dame des belles-Cousines, aussi généreuse que tendre, c'étoit occupée déja des dépenses auxquelles le nouvel état de Saintré l'obligeoit. Quatre cents écus d'or qu'elle lui donna furent plus que suffisans pour payer les trois chevaux, les faire équiper superbement, faire couvrir les Valets de riches livrées, & répandre ses libéralités sur tous les gens des écuries du Roi, qui lui avoient prouvé leur attachement pendant son premier service.

Saintré se fit estimer de plus en plus en exerçant son nouvel emploi. Le Roi Jean ne pouvoit se passer de lui à sa table; il s'en faisoit suivre à la chasse. Adroit à la joûte, redoutable dans les tournois, léger, plein de graces, &, dans un bal, occupé de plaire sans cesse, les vieux Chevaliers le donnoint pour exemple à la Jeunesse; les Dames louoient son air noble & galant; plusieurs, peut-être, desiroient sa conquête. La Dame des belles-Cousines étoit la seule qui conservât un air froid & sévere lorsqu'elle

le rencontroit en public : mais l'épingle jouoit ſouvent ſon jeu.

C'eſt ainſi que Saintré paſſa pluſieurs années. Lorſqu'il eut atteint l'âge de pouvoir prétendre à l'honneur d'être Chevalier, les bienfaits de la Dame lui furent aſſez prodigués pour le rendre le plus magnifique des Aſpirans. Il étoit d'uſage que le Bachelier ou Ecuyer-Expert, qui demandoit l'Ordre de la Chevalerie, débutât par quelque entrepriſe d'armes qui ſignalât ſon courage, & rendit ſon nom aſſez célebre pour lui mériter l'accolade & les éperons dorés. Il avoit ſi ſouvent traité ce ſujet avec la Dame des belles-Couſines, que quoiqu'il lui en coutât de ſe ſéparer de lui pendant quelque tems, elle ne s'occupa plus qu'à diriger ſon entrepriſe de maniere à rendre ſon Amant également célebre par ſa magnificence & par ſa valeur. — Je veux, dit-elle, que vos Hérauts portent votre défi dans les quatre Cours les plus puiſſantes de l'Europe, où vos combattans recevront de vous de riches préſens ; & pour marque de votre entrepriſe, vos Hérauts publieront que ceux qui ſe préſenteront pour vous combattre, ou ſeront

tenus de vous enlever à force d'armes le riche bracelet que je veux moi-même attacher à votre bras, ou de vous faire un riche préſent pour gage de votre victoire, qu'à votre retour vous préſenterez à votre Dame —.

A ces mots, elle ouvrit un grand coffre plein d'or; & Saintré fut obligé de faire trois voyages du cabinet de la Dame au ſien pour porter la ſomme immenſe qu'elle le força de recevoir. Chaque retour, marqué par les tranſports de la plus vive reconnoiſſance, augmentoit pour elle le plaiſir de donner. Lorſqu'il fut prêt à ſe retirer, elle lui remit une petite caſſette pleines des plus belles pierreries, parmi leſquelles elle choiſit celles qui devoient enrichir ce bracelet qu'elle vouloit attacher à ſon bras.

Saintré fit préparer, en ſecret, tout ce qu'il lui falloit pour exécuter ſon projet. L'Andalouſie & les bords de la mer Rouge lui fournirent les plus ſuperbes deſtriers. Les meilleurs Ouvriers furent employés à leurs harnois, à ſes armes, à ſes livrées, & le premier Orfévre du Roi fit un chef-d'œuvre du bracelet qu'il devoit porter.

On croira sans peine que pendant le tems que demandoient ces préparatifs, cette petite épingle, plus belle à ses yeux que les fleches d'or de l'Amour, renouvelloit souvent le signal qui la lui avoit rendue si chere, & que la réponse ne se faisoit pas attendre.

Tout étant prêt dans le mois d'Avril, & dans le moment même où le Roi Jean, l'aimant & l'estimant de plus en plus, venoit de l'élever à la dignité de Chambellan, Saintré, se jettant à ses genoux, s'écria : « Ah ! cher Sire, mon » redouté Seigneur, permettez-moi donc » de me rendre digne des honneurs & » des bienfaits dont vous me comblez ». A ces mots, il lui fit part de son noble projet, & le supplia d'en autoriser l'exécution par des lettres d'armes. « Eh quoi, » mon ami Saintré, lui répondit ce bon » Maître, c'est au moment où je vous » attache encore plus intimément à ma » personne, que vous voulez vous éloi- » gner de moi ! Mais, ajouta ce brave » Roi, je ne peux vous condamner; je » peux encore moins vous refuser une oc- » casion de faire honneur à mes sentimens,

» &

» & de me mettre endroit de vous armer » Chevalier ».

Dès que le jeune Saintré eut obtenu cette permission de son Maître, il ne dissimula plus son entreprise. Ses Hérauts, richement vêtus, & leurs cottes d'armes bordées & blazonnées, parurent en public, ainsi que sa nombreuse livrée, & les beaux chevaux, que, jusqu'alors, il avoit tenu écartés dans un Village à quelques lieues de Paris.

Chacun félicita Saintré sur l'honneur que lui faisoit son entreprise, & sur la magnificence de ses préparatifs. L'usage de ce tems étoit que le Roi, la Famille Royale & les Princes du Sang fissent un don au jeune Gentilhomme dont l'entreprise faisoit honneur à la Nation. Le Monarque lui donna deux mille écus d'or de son épargne; la Reine en donna mille de la sienne; Messeigneurs de Bourgogne, d'Anjou, de Berry, en donnerent autant; les Princesses, leurs épouses, l'enrichirent de bracelets, d'attaches, d'anneaux, de pierreries, pour qu'il pût répandre ses dons dans les différentes Cours où il alloit combattre. La seule

Dame des belles-Cousines ne lui avoit encore rien donné. La Reine ne put s'empêcher de lui en faire des reproches. — Vraiment, Madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre que Saintré n'ait pas conçu un projet téméraire, & qu'il puisse faire honneur à votre Cour & à la Nation? — J'ose en répondre, dit la Reine; Saintré acquiert tous les jours de nouveaux droits à notre estime par de nouvelles vertus. — Je me rends, Madame, dit la Princesse; je ne peux nier qu'il ne soit changé, depuis quelque tems, à son avantage; & je trouve de la justice à le dédommager de mon ancienne prévention, que je n'ai pu souvent m'empêcher de lui témoigner. Par déférence pour Votre Majesté, je veux payer le bracelet qui doit être la marque de son entreprise; j'espere qu'il saura le défendre, & en coûtera cher à celui qui voudra le *délivrer* (1). Je veux bien

(1) On appelloit alors délivrer un Poursuivant d'armes de son entreprise, lui enlever par force, ou par courtoisie, ou troc noble & généreux, la marque qu'il avoit choisie pour la porter toujours.

même lui faire l'honneur de le passer moi-même à son bras le jour de son départ. Mais, Madame, ajouta-t-elle (comme par réflexion), il seroit bon de savoir si Saintré s'est pourvu de tout ce qui lui est nécessaire pour répondre avec éclat à la haute protection dont vous l'honorez; & vous devriez peut-être ordonner de faire rassembler ses équipages & son cortege dans le préau: Votre Majesté & nous toutes nous pourrions les voir du grand balcon, en revenant demain de la Messe —. La Reine approuva fort la belle-Cousine; elle fit donner en conséquence l'ordre à Saintré, qui parut le lendemain, mais sans être encore armé, dans le préau, à la tête de son cortege. Il étoit monté sur le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie, qu'il manioit & faisoit passager avec une grace supérieure.

On admira le Poursuivant d'armes & la magnificence de son équipage. La belle Veuve ne se récria point comme les autres: mais elle jouit intérieurement des charmes de son Amant, des applaudissemens qu'il recevoit; & l'épingle fut mise en jeu. Saintré, sachant ce que la

belle Veuve avoit dit à la Reine, en se jettant le soir à ses genoux, lui présenta le beau bracelet dont elle admira le travail, & qu'elle garda pour l'attacher à son bras le jour de son départ.

Ce jour n'étoit pas loin. Lorsqu'il fut arrivé, la Reine tint un grand cercle. Les Hérauts d'armes, revêtus des marques de leur Charge, se tinrent debout derriere la Famille Royale. Saintré parut armé de toutes pieces, la visière levée, la main droite désarmée de son gantelet, se précipita aux pieds de son Maître, renouvella le serment d'obéissance & de fidélité; & reçut de sa main, qu'il baisa, la lettre d'armes. La Dame des belles-Cousines, dissimulant l'état de son cœur, s'avança d'un air plein de noblesse & de dignité, & s'approchant de Saintré, attacha de sa main le riche bracelet. Saintré baisa le bas de sa robe avec le plus grand respect, en la remerciant; &, suivi des plus anciens Seigneurs & Chevaliers de la Cour, il descendit dans le préau, s'élança légerement sur son cheval; & après avoir levé les yeux sur ce Palais, où restoit celle qui faisoit l'honneur & les délices de sa vie, il sortit

de Paris, & prit la route d'Aragon, où son premier Héraut l'avoit déja devancé.

Le jeune Saintré se fit admirer par sa beauté, ses sentimens, & par sa magnificence dans toutes les Villes Françoises qui se trouverent sur son passage. Cette magnificence & ses dons augmenterent dès qu'il entra sur les frontieres étrangeres. Quelques avantures même signalerent son adresse & sa valeur. Des Chevaliers Catalans gardoient différens pas dans les montagnes. Vaincus également par les armes, les dons & la courtoisie de Saintré, ils le précéderent à Barcelone, où les Seigneurs du Pays marquerent son arrivée par des fêtes. Il s'y arrêta pendant quelques jours pour faire réparer ses équipages, & les rendre encore plus brillans. De-là, il trouva trois Hérauts, dont le principal étoit couvert des attributs & des livrées de France; les deux autres l'étoient des siennes. Il les députoit pour présenter les Patentes du Roi de France, qui autorisoit son entreprise; & pour demander la permission de paroître à la Cour du Roi d'Aragon, d'embrasser les genoux de ce

Prince, & de lui préſenter lui-même les Lettres d'armes. Tout lui fut accordé ; & peu de jours après, il arriva près de Pampelune, où la Cour étoit alors. La grande réputation du noble Pourſuivant d'armes François l'avoit devancé ; & Saintré vit accourir à ſa rencontre un nombre infini de Chevaliers & de Dames, qui furent frappés de la grandeur & de la galanterie qui régnoient dans tout ſon cortege.

Arrivé au pied du Trône, le Monarque lui parla avec une diſtinction pleine de bonté, & lui demanda des nouvelles du brave Chevalier qui régnoit ſur la France, ajoutant qu'il le félicitoit d'avoir fait un pareil Eleve. Les premiers Chevaliers étoient prêts à ſe diſputer l'honneur de le *délivrer*, mais ils furent forcés de céder cet honneur à Monſeigneur Enguerand, le premier d'entr'eux, & proche parent du Roi, dont il avoit épouſé la niéce (Madame Aliénor, Princeſſe de Cardonne, l'une des plus belles & des plus parfaites Dames de toutes les Eſpagnes), Au moment où Saintré ſe leva des genoux du Roi, Monſeigneur Enguerand vint à lui avec toute la no-

bleſſe & l'air galant & ouvert qui diſtinguoient les Chevaliers Aragonois de ceux des deux Caſtilles, dont l'air étoit plûs fier & plus réſervé. « Mon frere, » dit-il à Saintré en lui tendant les bras, » m'acceptez-vous pour vous délivrer (1)? » — Oui, Seigneur, répondit Saintré; » & l'honneur que vous daignez me faire » eſt déja ſi grand, que je rougis de l'avoir » encore ſi peu mérité. — Que ne dois-je pas faire, répondit Enguerand, pour » l'Eleve d'un ſi grand Roi, & pour un » tel Pourſuivant d'armes, également » agréable aux yeux de toutes nos Da-

(1) Nous avons cru devoir nous étendre ſur ce premier événement d'un Roman où tout paroît vrai ou vraiſemblable; où la féerie ni le merveilleux ne ſont employés; où tout eſt relatif à l'Hiſtoire, & conforme à l'uſage du tems. C'eſt le premier & preſque le ſeul Roman de Chevalerie de cette eſpece dont on ait parlé juſqu'ici, & dont on puiſſe parler à l'avenir. L'exécution de l'entrepriſe d'amour n'étoit point contée; nous avons cru qu'il étoit utile, & de notre devoir, de la faire connoître.

» mes & de tous nos Chevaliers — » ? A ces mots, il embraſſe le jeune Saintré, & le conduit au Monarque. Saintré détache alors le bracelet; il appelle Aragon, premier Héraut d'armes de la Cour, & le lui remet avec un rubis d'un prix ineſtimable. Enguerand le préſente enſuite aux Dames & aux autres Chevaliers; & Saintré ne put s'empêcher de comparer la beauté de Madame Aliénor à celle de la Dame des belles-Couſines, dont ſon cœur étoit ſans ceſſe ſi tendrement occupé. Il falloit que cette Aliénor fût en effet bien belle pour mériter, à ſes yeux, l'honneur de la comparaiſon: car on ſait que l'Amant heureux, lorſqu'il eſt fidele, ne trouve rien d'auſſi beau que l'objet aimé.

Le lendemain fut marqué par une fête brillante que donna la Reine d'Aragon. Saintré y parut avec tout le goût & tout l'éclat qui caractériſoient la Cour de France. Il plut aux hommes par ſa politeſſe noble, aux Dames par ſa galanterie reſpectueuſe. Ce fut le premier honneur qu'il fit à la Nation. Le fier & juſte Aragonois ne put s'empêcher de

juger des succès de l'éducation de la Noblesse Françoise, lorsque l'amour-propre & de légers défauts ne la font point abuser des dons naturels qu'elle semble avoir reçus pour plaire.

Pendant ces momens de plaisir, on préparoit les lices. Les Lettres d'armes de Saintré portoient que le premier jour les deux tenans romproient cinq lances, & que le prix seroit adjugé à celui qui auroit remporté quelque avantage. Les mêmes Lettres portoient que dans la seconde journée, les tenans combattroient à pied avec l'épée, la dague & la hache (1), & que le vainqueur recevroit un riche don du vaincu.

(1) Cette espece de hache étoit une arme dangereuse & très-meurtriere. J'en ai donné une que j'ai gardée long-tems; elle étoit toute de fer, & profondément damasquinée d'or, longue de deux pieds. La tête portoit une pointe longue de cinq pouces, d'un fer triangulaire à lame pleine. La croisée portoit, d'un côté, une lame de hache dont le tranchant avoit cinq pouces de long, & offroit la figure d'un courbe faisant partie d'un ovale alongé. L'autre côté, long de

Le Roi & la Reine, suivis d'une Cour nombreuse, honorerent ces joûtes de leur présence. Monseigneur Enguerand surpassoit le jeune Saintré de toute la tête. Son air martial, sa force, sa valeur éprouvées dans vingt combats, formoient un préjugé favorable pour lui. Le vœu des Dames étoit cependant pour Saintré; leur cœur éprouvoit une secrete peine. Quelques-unes poussoient plus loin cet intérêt.

L'honneur des trois premieres joûtes fut absolument égal entre les combattans. A la quatrieme course, Monseigneur Enguerand parut avoir quelque avantage: mais celui du jeune Saintré fut décisif dans la cinquieme. Monseigneur Enguerand ayant manqué son atteinte, Saintré brisa sa lance jusqu'à la poignée, en atteignant Enguerand dans la visiere de son casque, & lui faisant ployer la tête presque sur la croupe de son cheval, sans toutefois le renverser.

---

trois pouces, se terminoit par un marteau dont la tête formoit un bouton alongé: le tout pesoit environ quinze livres.

Ici le combat fut arrêté. Les Juges du camp, ayant saisi les Adversaires, les conduisirent au balcon royal. Aragon, premier Héraut d'armes, ayant recueilli les voix (pour la forme), Saintré fut proclamé vainqueur. Enguerand prit le rubis des mains du Héraut, le présenta à Saintré, & lui dit : « Mon frere, puisse » ce rubis parer les cheveux de la haute » & vertueuse Dame qui préside secret- » tement à votre entreprise » ! Tous deux furent admis le soir au festin royal, & traités avec la distinction la plus glorieuse. Le lendemain fut un jour de plaisirs publics.

Le troisieme jour, les trompettes annoncerent un combat plus sérieux; & les lices retrécies furent préparées différemment pour le combat à pied. Ce combat fut assez long & assez violent pour que les deux Adversaires fussent obligés de reprendre quelquefois haleine, & de relacer leurs armes que la violence des coups avoient, en partie, faussées & desassemblées. Le dernier assaut fut le plus terrible. Le jeune Saintré, ayant laissé échapper sa hache, eut recours à son épée avec laquelle il para long-tems les coups

qu'Enguerand lui portoit. Se servant alors de toute son adresse pour esquiver ou parer, il saisit un moment favorable pour porter un si furieux coup sur le poignet de son ennemi, que, sans la force de la trempe du gantelet, il eût peut-être coupé le bras d'Enguerand, dont la hache vola à plusieurs pas de distance. Saintré ramassa alors la sienne avec la plus grande agilité, & en présenta la pointe à la visiere du casque d'Enguerand, sautant légerement & posant le pied sur la hache tombée, que celui-ci vouloit ramasser. Enguerand, désespéré de se voir désarmé, s'élança sur Saintré; & l'embrassant étroitement, il essaya vainement de le jetter par terre : Saintré, le saisissant aussi du bras gauche, tenoit sa hache levée du bras droit, mais sans lui porter un seul coup; il se contentoit de résister à ses efforts, & de l'empêcher de lui saisir ce même bras. Le Roi d'Aragon, voulant faire finir cette lutte dangereuse, jetta sa baguette. Les Juges saisirent les combattans, qu'ils séparerent sans effort. Enguerand, levant aussi tôt sa visiere de la main qui lui restoit libre, s'écria : « Noble François, mon

» courageux frere Saintré, vous m'avez » vaincu pour la seconde fois. — Ah ! » mon frere, que dites-vous, s'écria » Saintré, ne suis-je pas vaincu moi- » même par votre main, puisque ma » hache d'armes est tombée la premiere »? Pendant ce noble débat, ils furent conduits au balcon royal, dont le Roi descendit pour les recevoir l'un & l'autre dans ses bras. Tandis que les Hérauts recueilloient les voix pour proclamer le vainqueur, Saintré s'échappa de ceux qui les entouroient, vola vers le Roi d'armes, reprit son bracelet, & vint, la main droite désarmée, le présenter à Monseigneur Enguerand, comme à son vainqueur, sans vouloir donner aux Hérauts le tems de faire leur proclamation. Enguerand, loin de l'accepter, lui présenta aussi-tôt son épée par le pommeau. Le Roi eut de la peine à arrêter ces mouvemens de générosité ; & décidant enfin que Saintré devoit garder son riche bracelet, celui-ci, sur le champ, courut au balcon de la Reine ; & mettant un genou en terre vis-à-vis de Madame Aliénor, il voulût lui faire accepter ce bracelet comme le prix de la victoire que son

époux venoit de remporter sur lui. Un cri d'admiration s'éleva ; la Reine même, emportée par ce sentiment, vint le relever des genoux de Madame Aliénor, qui refusoit obstinément de recevoir ce riche don. La Reine décida qu'il devoit être accepté par courtoisie, & pour honorer celui qui montroit une ame aussi élevée. Madame Aliénor céda ; mais, sur le champ, détachant un riche carcan de diamans dont son col étoit paré : « Seigneur, lui dit-elle, il ne convien» droit pas que vous retournassiez près » de la haute & vertueuse Dame de vos » pensées sans des marques de votre vic» toire ; puisse-t-elle ne pas dédaigner » d'honorer ce carcan que je lui présente » par vos mains ; & puissiez-vous vous » plaire un jour à le lui voir porter (1) !

(1) On voit avec plaisir que les mœurs Espagnoles & l'élévation d'ame de cette Nation se faisoient dès-lors admirer. On voit avec plus de plaisir encore que l'estime mutuelle s'établissoit, dès ce tems, entre deux Nations que le Ciel paroît avoir destinées à rester toujours unies.

Le Roi aida lui-même à désarmer les deux Chevaliers. On pourroit dire que, dans ce jour de gloire & d'enthousiasme, la modestie & le sentiment jouerent sans cesse le rôle de la grandeur. Saintré, s'appercevant que Monseigneur Enguerand étoit blessé, se précipita sur son poignet sanglant, & baisa l'empreinte du coup qu'il avoit porté, en le baignant de ses larmes.

La légere blessure de ce Seigneur ne le privant pas d'assister au festin qui suivit ce combat, le Roi fit asseoir à sa table le Seigneur de Saintré entre lui & Madame Aliénor; & la Reine fit le même honneur à Monseigneur Enguerand.

Plusieurs fêtes couronnerent encore ce beau jour, & Saintré y fut toujours l'objet des attentions les plus glorieuses; mais les jours passés loin de ce que l'on aime, sont bien longs, quoiqu'embellis par les honneurs. L'Amant pressa le Héros de ve-

---

par la conformité des vertus sublimes dont l'une & l'autre ont donné tant de marques éclatantes aux yeux de l'Univers.

nir recevoir en France un prix plus doux de sa victoire.

Il partit. Il vola. Il arrive sur les bords de la Seine. Moment délicieux d'embrasser les genoux de son Roi, & de retrouver tout son bonheur dans les yeux de sa Maîtresse, quand on vient d'honorer l'une & l'autre!

Le Roi l'embrasse, lui dit les choses les plus flatteuses, sent augmenter son plaisir par les applaudissemens redoublés des anciens Chevaliers. Il le conduit vers la Reine. Elle étoit femme; elle l'avoit protégé; elle le revoyoit vainqueur & adoré; elle jouissoit de son ouvrage; sensation très-douce, qui ne tient point de la foiblesse, & fait honneur à la Nature. La Dame des belles-Cousines étoit auprès d'elle; le plus beau moment de la vie de Saintré fut de lever les yeux sur elle, & de rendre enfin un hommage public à celle qu'il aimoit, sans blesser le mystere rigoureux qui captivoit son amour.

La Dame des belles-Cousines avoit attaché, de sa main, au bras de Saintré le riche bracelet, marque de son entre-

prise; il se voyoit en droit, en se relevant des genoux de la Reine, d'aller aux siens, de lui faire hommage de sa victoire, & de lui présenter le rubis éclatant, & le riche carquois de diamans qu'il avoit accepté secrétement pour elle. Autorisée par la présence de la Reine & par les succès brillans de Saintré, la belle & sensible Veuve put laisser paroître une partie des sentimens dont elle étoit pénétrée; & se laissant entraîner par le desir si naturel de ne pas perdre un moment de vue son Amant qu'elle prévoyoit devoir être bientôt entraîné par une Cour nombreuse, empressée à le féliciter sur sa victoire: « Madame, » dit elle à la Reine, si Votre Majesté » daigne penser à la fatigue que le pauvre » Saintré vient d'essuyer en courant jour » & nuit pour se rendre à ses pieds, elle » croira faire une œuvre charitable en » prévenant une foule innombrable prête » à l'entourer, & en l'emmenant dans » son cabinet, où elle n'admettra que » nos belles-Cousines. Saintré trouvera, » de reste, le tems de parler de joûtes » & de combats à ses Compagnons. » J'aimerois bien qu'il commençât par

» nous parler de la Cour d'Aragon & » des beautés renommées dont elle eſt pa- » rée ».

La Reine approuva fort cette propoſition ; & prenant Saintré ſous le bras, elle le conduiſit dans ſon appartement, où les ſeules belles-Couſines furent admiſes. Saintré leur raconta d'abord tout ce qui pouvoit ſatisfaire leur curioſité. Son front & ſes joues furent colorés par la modeſtie lorſqu'il fut contraint de parler de lui. Pendant ce récit, il levoit ſouvent les yeux ſur ceux de ſa Dame. Ses regards étoient plus ſupplians que tendres : il obſervoit, il deſiroit, il attendoit, avec une inquiétude qui faiſoit palpiter ſon cœur, l'heureux & charmant ſignal de la petite épingle. Hélas ! la Dame des belles-Couſines n'en avoit pas ſous la main, & en cherchoit vainement dans toute ſa parure. Un dernier regard de Saintré comblant ſon impatience, elle oſa s'approcher de la Reine ; & feignant d'admirer l'éclat d'une agraffe de diamans, elle prit adroitement une épingle. Qu'elle fut prompte à s'en ſervir ! que ſes yeux devinrent brillans ! La Reine l'avoit ſurpriſe. — Bon Dieu ! chere Cou-

ne, lui dit-elle, n'avez-vous pas peur de gâter vos belles dents ? J'ai remarqué que depuis quelque tems vous aviez pris cette habitude. Vous devriez mieux ménager un des charmes les plus parfaits de votre agréable figure. — Vraiment, Madame, vous avez bien raison, dit la belle-Cousine ; mais vous savez que je suis distraite, & quelle est la force de l'habitude ! je sens qu'il seroit à présent bien difficile de me corriger —.

Le reste du jour, Saintré fut obligé de se livrer aux empressemens de ses anciens Compagnons, & d'une Cour dans laquelle il n'avoit pas même un seul ennemi secret. Il attendoit avec impatience le moment heureux de voir en liberté celle à qui il supposoit si justement le même desir. Ce moment vint, & fut le plus doux qu'il eût encore passé auprès d'elle. Sa victoire, l'honneur dont il s'étoit couvert le rapprochoient un peu plus d'un objet adoré, & lui donnoient cette assurance que la douce égalité établit entre les Amans.

Ces momens, d'un prix inestimable, se renouvellerent souvent ; leur douceur fut troublée au bout d'un mois par l'ar-

rivée inattendue du comte Loiſeleng, l'un des plus grands Seigneurs de la Pologne, & Grand-Officier de cette Couronne. Ce riche & brave Palatin venoit admirer la Cour de Jean, accompagné de quatre autres Palatins d'un rang à peine inférieur au ſien. Tous les cinq, ayant fait la même entrepriſe d'armes, portoient au bras un carcan d'or & une chaîne qui l'attachoit au pied, ſans leur ôter la liberté de ſe ſervir de l'un & de l'autre. Il firent ſupplier le Monarque de leur permettre d'attendre dans ſa Cour qu'il ſe préſentât le même nombre de Chevaliers pour les *délivrer*.

La magnificence & la ſimplicité noble des habits des Seigneurs Polonois ſe fit admirer de la Cour de France. Une veſte de brocard d'or qui leur prenoit exactement la taille, leur tomboit juſqu'aux genoux. Une ceinture, couverte de pierreries, ſoutenoit la large épée recourbée qu'ils portoient à leur côté. Des bottes légeres, armées de riches éperons d'or; un bonnet relevé ſur le front, que ſurmontoit une aigrette de plumes de héron, qui paroiſſoit ſortir d'une gerbe de diamans; un long manteau de pourpre

doublé de martre-zibeline ou de peau d'agneaux d'Aſtracan, qui tomboit à moitié jambe, & ſe relevoit ſur le bras droit avec une agraffe de pierreries : tout réuniſſoit, dans ce ſimple & noble habillement, l'air militaire des Guerriers & la magnificence des Seigneurs des Cours du Midi. Leur courtoiſie, l'aménité de leurs mœurs ſe firent bientôt connoître, malgré l'air fier & même un peu farouche que les Peuples du Nord, deſcendans des Diſciples d'Odin & de Fréga, conſervoient encore. Ils étonnerent d'abord les Dames & les Courtiſans François ; bientôt ils leur plurent ; & bientôt auſſi cet amour des nouvelles modes, qui ſemble né dans la Nation, les porta à les imiter. Les ſouliers à la poulaine baiſſerent de quelques pouces. Les pourpoints furent moins ſurchargés d'aiguillettes brillantes ; pluſieurs ſuperfluités même de leur ajuſtement diſparurent, ou furent diminuées juſqu'à la vraiſemblance. Pluſieurs jeunes Chevaliers ou Pourſuivans d'armes s'empreſſerent à remplir de leur nom la liſte des prétendans au combat que les deux Maréchaux de France devoient préſenter au Roi.

Saintré n'osoit rien demander à la belle-Cousine ; mais il ne lui parloit jamais de l'entreprise d'amours des Seigneurs Polonois sans la plus vive émotion. Elle pensoit avec élévation ; & quoiqu'il en coûtât à son cœur, elle ne put voir, sans en être touchée, le desir que son Amant lui montroit d'acquérir une nouvelle gloire à ses yeux. Elle lui accorda donc la permission de se présenter au Roi pour *délivrer* les nobles esclaves d'amours Polonois.

Le Roi Jean ne balança pas à le nommer le premier des cinq qui devoient combattre les Chevaliers Etrangers. La cérémonie se fit avec la plus grande splendeur. Ce fut Saintré, qui, s'avançant avec grace, alla demander au Palatin Comte de Loiseleng, s'il l'acceptoit pour le délivrer. Celui-ci, prévenu par la réputation de Saintré, regarda comme un honneur le choix que le Monarque François avoit fait de son Eleve & du jeune Seigneur le plus renommé de sa Cour. Il serra tendrement Saintré dans ses bras, tandis que celui-ci se baissoit pour le délivrer de la chaîne & du carcan attachés à l'un de ses pieds.

Les lices furent élevées près du Palais Saint-Pol dans la grande Culture de Sainte-Catherine. Les combats durerent deux jours, & furent également honorables pour les deux partis. Saintré cependant, dans toute sa force alors, & n'ayant rien perdu de son adresse & de son agilité, sentit bientôt la supériorité que l'une & l'autre lui donnoient sur son courageux adversaire. Loin d'en abuser, il se contenta, dans la premiere journée, de remporter l'avantage nécessaire pour en avoir l'honneur & en faire hommage à sa Dame. Mais la seconde journée mit sa courtoisie à l'épreuve la plus dangereuse. Le fier & brave Palatin, exercé de bonne heure à combattre avec son sabre recourbé, eût peut-être remporté une victoire décisive sans l'adresse extrême de Saintré à éviter ou parer les coups de son ennemi. Saintré, conservant toujours son sang-froid contre un adversaire que son adresse irritoit, se contenta long-tems de rendre ses coups inutiles. Sachant par lui-même que la douleur la plus profonde qui puisse pénétrer une belle ame, c'est l'humiliation, il eut l'art d'entretenir le combat j'usqu'à

l'heure marquée pour le terminer ; il s'appercevoit déja que le bras de Loiseleng s'appesantissoit, & ne portoit plus que lentement des coups mal assurés ; il fit alors bondir son cheval ; & , par une passade, ayant gagné la croupe de celui de Loiseleng, il porta un coup adroit sur la pointe de son sabre qu'il enleva, pour ainsi dire, de sa main. Ayant sauté légerement à terre, il le ramassa, délaça son casque ; & tirant son gantelet, il se pressa de le présenter, par la croisée, au Palatin. Celui-ci, frappée de la grace & de la courtoisie de Saintré, descendit promptement de cheval pour recevoir son épée & embrasser un si digne adversaire, en avouant noblement sa défaite. Déja le Roi Jean étoit descendu du balcon royal pour embrasser les deux combattans. Il sentit, en serrant Saintré dans ses bras, le tendre & vif intérêt d'un pere. Mais un prix plus doux avoit déjà payé son triomphe. Le jeu flatteur de la petite épingle avoit accompagné les regards les plus passionnés.

On imagine tout ce que la bonté du Roi Jean & la politesse noble, vive & prévenante de la Cour la plus aimable

&

& la plus brillante de l'Univers réunirent pour adoucir aux Seigneurs Polonois l'embarras & le chagrin de leur défaite. Ils repartirent pour les bords de la Viſtule, comblant Saintré, qui alla les reconduire une journée, de riches préſens & de leurs careſſes.

Peu de tems après, un ſimple Courier vint annoncer au Monarque François que douze Chevaliers de la Grande-Bretagne avoient paſſé la mer; & qu'après avoir ſéjourné quelques jours à Calais, dédaignant de ſe ſoumettre aux uſages reçus, ils avoient pris le parti, non-ſeulement de ne point paroître à la Cour, mais même de ne rien entreprendre qui pût les obliger à y envoyer un Héraut & à recevoir aucune eſpece de permiſſion d'un Prince qu'ils ne reconnoiſſoient pas pour Roi de France, étant le fils de Philippe de Valois, auquel leur Maître avoit diſputé vainement la Couronne. A cet effet, les Chevaliers Bretons avoient ſeulement dreſſé un pas d'armes ſur les confins de leur territoire, & fait élever un perron où leurs douze écus blaſonnés étoient attachés près des tantes où ces Bretons devoient attendre

ceux des Chevaliers François qui seroient assez ossés pour les toucher.

Cette nouvelle excita l'indignation de la Chevalerie Françoise, & réveilla cette espece d'animosité entre les deux Nations, que, depuis long-tems, rien ne pouvoit éteindre. Les François, cependant, plongés alors dans la plus profonde ignorance, auroient peut-être eu besoin d'imiter leurs voisins, qui commençoient à s'instruire, & dont plusieurs Auteurs méritoient déja d'être écoutés. Mais les Anglois eussent eu plus besoin encore de se conformer à l'aménité des mœurs des François; de porter moins d'injustice & d'avidité dans leur commerce; de montrer moins de férocité dans leur génie turbulent & factieux, qui, sous l'apparence de la liberté, les entraînoit à des guerres civiles, où le sang le plus illustre de leur Nation inondoit sans cesse les échafauds, & qui les rendoit encore plus dangereux les uns contre les autres dans l'intérieur de leur Gouvernement, que redoutables dans les guerres, qu'ils entreprenoient sans aucunes raisons décisives, contre leurs voisins.

Un grand nombre de Chevaliers ab-

tinrent d'aller réprimer leur orgueil, & se rassemblerent, au nombre de douze, dans le Port d'Ambleteuse, d'où, sans s'informer du nom de leurs adversaires, ils partirent avec cette confiance courageuse, qui n'apprécie jamais aucun danger, pour aller toucher les écus de ceux qui tenoient ce pas d'armes. Ils eurent presque tous du désavantage dans les premieres joûtes, genre de combat où la Noblesse Bretonne s'exerçoit sans cesse dans les plaines de Cramalot, en mémoire d'Artus & des Chevaliers de la Table-Ronde. On sut bientôt cette humiliante nouvelle à Paris. Le Roi Jean jetta les yeux sur Saintré, & l'honneur de la Nation lui parut déja vengé. Saintré, enflammé par le regard de son Maître, se tourne sans affectation vers son auguste Amante; un coup-d'œil l'anime encore; il embrasse les genoux du Monarque, & vole à la gloire. Aux motifs qui devoient l'entraîner, se joignoit le penchant que sa modestie naturelle lui donnoit de punir l'orgueil effréné d'une Nation impérieuse, jalouse, de la sienne. Ce sentiment, né dans son cœur, s'étoit augmenté sans cesse en voyant les

moyens injuſtes dont elle ſe ſervoit pour réuſſir dans ſes deſſeins.

Il partit, accompagné de Chevaliers dont il connoiſſoit l'attachement & la bravoure. A peine parut-il près du perron, que, touchant les écus, les Bretons ſortirent de leurs tentes tous armés; &, croyant marcher contre des ennemis foibles, ils ne craignirent point de leur montrer les boucliers François renverſés & entraînés dans la pouſſiere (audace accompagnée de propos inſultans). Saiſis d'une juſte indignation, Saintré & ſes Compagnons chargerent les Bretons avec fureur. Ceux-ci plierent bientôt. Les lances, la hache & l'épée leur furent également funeſtes. Saintré en renverſa cinq ſous la peſenteur de ſes coups. Ils furent enfin obligés de demander merci.

Saintré s'étant emparé de leurs boucliers & de leurs bannieres, fit relever ceux des François, & les plaça ſur le perron avec honneur. Il dédaigna de s'emparer des chevaux; & renvoyant les Bretons à Calais, il leur dit qu'il garderoit le même perron pendant trois jours, prêt à le défendre contre ceux qui ſortiroient de Calais pour l'attaquer. Mais les trois

jours s'étant écoulés sans qu'il vît paroître aucun Chevalier Breton, il fit renverser le perron ; & revenant à grandes journées ; il rentra dans Paris aux acclamations d'un Peuple nombreux. Les boucliers furent déposés aux pieds du Roi. Le Monarque ne rêva pas long-tems pour trouver une récompense digne du vainqueur. Dès le lendemain, il fit convoquer une assemblée brillante, & Saintré fut reçut Chevalier.

Il n'étoit pas d'usage que la Reine chaussât de sa main les éperons, même aux premiers Princes du Sang; mais quand elle vouloit honorer cette cérémonie, elle la faisoit accomplir en sa présence par la Princesse qu'elle aimoit le mieux. La Dame des belles-Cousines fut l'objet de son choix. Celle-ci remplit d'un air noble & plein de graces une charge si chere à son cœur ; elle attacha l'éperon, & saisit ce moment pour faire le signal que Saintré avoit toujours l'air de recevoir, comme il l'avoit reçu quinze ans auparavant, pour la premiere fois.

Le Roi Jean déclara le même jour qu'ayant été invité à se joindre aux autres Princes Chrétiens, qui formoient alors

une espece de Croisade pour aller au secours de la Prusse, de la Hongrie & de la Boheme, désolées par des armées Sarrasines, sorties des bords du Tanaïs, il avoit pris la résolution d'accorder un puissant secours aux Chevaliers Teutoniques; que la banniere royale sortiroit, & qu'elle seroit confiée à Saintré, qui marcheroit à l'avant garde, à la tête de cinq cens hommes d'élite.

La résolution & le choix du Roi furent également approuvés. Le cœur de Saintré tressallit de joie en entendant parler son Maître; mais un triste pressentiment, un trouble douloureux saisit celui de la Dame des belles-Cousines; & ce ne fut que lentement, & les yeux obscurcis par les larmes, qu'elle porta, d'une main mal assurée, la petite épingle sur ses belles dents. Peu de momens après ce même pressentiment troubla le brave Saintré; il voulut le combattre: il n'y put réussir; & le soir, la conversation s'en ressentit.

Ici, l'Auteur fait une très-longue énumération des Seigneurs & des bannieres qui se rassemblerent dans les plaines de la Brie. L'on y trouve le nom de plusieurs

gandes familles éteintes : mais on ſent une ſatisfaction intérieure en y retrouvant les noms aimés & reſpectés par l'ancienne Nobleſſe Françoiſe des Montmorency, de la Trémouille, des Durfort, des Périgord, des Beaufremont, des Conflans, des Graville, des Mailly, des Maillé-Brezé, & de pluſieurs autres que nous omettrons. Le blaſon des armes de ces Maiſons ſe trouve décrit dans cet ancien Roman avec une ſi grande exactitude, qu'on a le plaiſir de le reconnoître abſolument ſemblable à celui qu'elles ont toujours porté & qu'elles portent encore.

On croira ſans peine que la modeſtie du jeune & généreux Saintré ſouffrit beaucoup, lorſqu'arrivant à la tête des cinq cens lances, il ſe vit entouré par tous les Seigneurs & Commandans, qui lui dirent qu'ils le reconnoiſſoient tous pour leur Chef. « Meſſeigneurs, répondit » noblement Saintré, bien me ſouviens » que nagueres, n'étant encore que jeune » Page du Roi, je ſuivis mon Maître » dans une riche Abbaye, où nous fûmes » bien feſtoyés. Mon Maître, dont vous » connoiſſez la bonté, ſe promenant ſur

» le préau de l'Abbaye, vit une troupe
» de jolis enfans qui jouoient à différens
» jeux, & que le respect éloignoit alors
» de sa présence. Il les rappella d'un air
» riant autour de lui; & s'adressant à
» ceux qui lui parurent les plus éveillés:
» Mes enfans, leur dit-il, lequel de vous
» est-il le plus sage? Les enfans sourirent;
» & le plus hardi de tous s'étant avancé:
» Sire, lui dit-il, c'est celui que veut
» Damp Abbé. Le Roi s'étant fait ré-
» péter cette réponse par plusieurs autres,
» rêva quelque tems au sens qu'elle ren-
» fermoit; il la trouva juste à la fin,
» comprenant que la volonté du Maître
» étant décidée par la connoissance qu'il
» a de ceux qui lui obéissent, elle lui
» fait juger, tour-à-tour, les Sujets plus
» ou moins sages. Il en est ainsi de moi,
» Messeigneurs, lorsque le Roi me choisit
» pour porter la banniere royale, & sem-
» ble, pour ce moment, me nommer le
» plus sage: je dois donc l'être assez pour
» reconnoître toute la déférence que je
» vous dois, & ne rien entreprendre sans
» être guidé par vos sages conseils. Telles
» gens que vous êtes n'en peuvent donner
» qui ne menent à servir notre sainte

» Religion dans cette guerre, & à soutenir » l'antique honneur de la Chevalerie Fran- » çoise ».

La petite histoire, les sentimens & la modestie de Saintré furent généralement applaudis. Il leur parut, au conseil de guerre qui s'assembla, être leur ami plus que leur Commandant. Ils obéirent librement & de cœur à ses ordres; & dès le lendemain, l'armée prit le chemin de l'Allemagne, & s'avança vers les rives du Mein.

Nous croyons devoir passer sous silence un grand nombre d'aventures & d'entreprises où le brave Jehan de Saintré acquit sans cesse une nouvelle gloire; & quoique l'événement inattendu qui termine la durée de son amour si constant & si fidele, ne soit rapporté qu'après ce grand nombre de récits, comme ils ne sont qu'une longue & servile imitation des premiers, leur monotonie prolixe nous les fait soustraire; & nous croyons ne devoir plus le montrer que comme Amant, après l'avoir présenté un moment encore comme Héros.

Saintré ne dément point l'opinion de sagesse & de valeur qu'on avoit du prin-

cipal Chef de l'armée. Sa modeſtie, ſa déférence, ſes ſoins attentifs pour les Princes & les anciens Seigneurs qu'il commandoit, lui donnerent un empire particulier. Jamais Général d'armée ne fut plus aimé & mieux obéi.

L'armée Françoiſe s'étant jointe à celles que tous les Princes Chrétiens avoient envoyée à cette guerre ſacrée, Saintré jouit du bonheur de revoir pluſieurs de ſes anciens amis dans l'armée du Roi d'Aragon; & de retrouver dans celui qui la commandoit, le Seigneur Enguerand avec lequel il s'étoit uni par une ſi noble & ſi tendre amitié, & par la fraternité d'armes qu'ils s'étoient jurée.

Agiſſant toujours de concert; campés à côté l'un de l'autre, ſe prêtant ſans ceſſe des ſecours mutuels, les fiers & braves Aragonois ne firent plus qu'un même corps avec les François. Le même eſprit de zele & d'honneur animant ces deux eſtimables Nations, ce furent elles qui porterent les premiers coups à l'armée innombrable des Infideles, & qui ranimerent le courage & l'eſpérance des Chevaliers Teutoniques.

Pendant que Saintré coupoit des têtes

& cueilloit des lauriers, il se passoit un événement bien étrange, bien inconcevable dans cette Cour de France, où tout retentissoit de sa gloire & de ses vertus.

Hélas! comment pourrons-nous raconter sans frémir mille fois la trahison cruelle qui alloit percer le cœur le plus loyal & le plus fidele! la plume tombe presque de nos mains; & nous ne doutons pas que le sentiment douloureux qui nous affecte ne passe bientôt dans l'ame de nos Lecteurs.

La Dame des belles-Cousines, cette charmante Veuve, cette Amante si tendre, & jusqu'alors si touchante pour ce jeune Héros qu'elle avoit formé, qu'elle s'étoit si vivement attaché, pour ce Saintré charmant, à qui elle devoit le bonheur inestimable d'aimer & d'être adorée, cette Dame des belles-Cousines alloit lui faire la plus lâche, la plus atroce des infidélités.

Cette Veuve, trop sensible, s'étoit fait une si douce habitude des plaisirs que l'absence lui enlevoit, qu'en croyant ne regretter qu'un Amant, elle éprouvoit d'autres regrets moins nobles & plus impérieux peut-être. Inquiete, agitée, ne

goûtant plus les douceurs du sommeil, elle se rappelloit tristement un bonheur qui n'étoit plus. Une langueur mortelle fut la suite de l'insomnie; les roses de son teint furent bientôt effacées par une pâleur effrayante. Combien de fois plongée dans une rêverie profonde, & se livrant à ces distractions que donnent également & les regrets & les desirs, ne tiroit-elle pas machinalement cette épingle, qui l'avoit si bien servie! Son Amant n'en recevoit plus l'heureux signal: à peine la pouvoit-elle porter à sa belle bouche. Un poids énorme lui paroissoit appesantir son bras: bientôt, froide & presque inanimée, elle se laissoit retomber languissamment sur son lit.

Cet état cruel influa bientôt sur sa santé. La Reine, à qui cette Princesse étoit chere, s'en apperçut; & ne la voyant point paroître à sa toilette, un jour de fête, elle envoya promptement auprès d'elle le Docteur Huë, son premier Médecin.

Ce Docteur Huë n'étoit point semblable aux Médecins de son tems, qui, presque tous, affectoient un maintien grave & un air sentencieux. Loin de por-

ter des lunettes sur le nez pour paroître avoir affoibli ses yeux par l'étude, les siens étoient rians, spirituels & quelquefois lorgneurs. Quoique véritablement profond dans son art, Messire Huë n'affectoit point un triste savoir avec ses malades. Il étoit plus occupé de leur plaire, que de leur en imposer. Connoissant toutes les petites tracasseries de la Cour, il les en amusoit; plus mystérieux que secret, c'étoit en ayant l'air de faire une confidence qu'il embellissoit l'histoire du jour : courant sans cesse après l'épigramme, il eût été mécontent de lui-même, s'il n'eût pas mêlé quelques bons mots dans ses consultations, & s'il eût écrit une ordonnance pour une jolie femme sans lui tenir quelques propos galans. On croira sans peine que toutes celles de la Cour en étoient folles; plusieurs même le consultoient sans besoin. La robe de velours & le beau rabat de point de Venise étoient quelquefois froissés au sortir d'une de ces visites. La seule Dame des belles Cousines, dont le maintien & l'air étoient assez séveres en public, & dont la santé avoit toujours paru si brillante avant l'absence de

Saintré, n'avoit jamais eu besoin de ses secours, & ne l'avoit jamais mis à portée d'employer ni le savoir ni l'art de plaire.

Messire Huë obéit aux ordres de la Reine. Il alla voir la Dame des belles-Cousines ; & du ton le plus respectueux, lui fit les questions ordinaires. Des réponses vagues ne lui apprirent rien de particulier sur l'état de sa santé. Il s'apperçut seulement, quoique la chambre fût obscure ; que ses yeux paroissoient rougis par des larmes ; & quelques soupirs étouffés, une voix entrecoupée, lui firent juger facilement que son ame étoit occupée d'un sentiment profond & douloureux. Soit curiosité, soit intérêt, Messire Huë, oubliant, un moment, qu'il étoit aimable, se servit des connoissances qu'il avoit en effet pour découvrir les vraies causes du mal dont elle souffroit. Il s'empara d'un des beaux bras de la Princesse ; & mettant toute son attention à étudier son pouls, il fut surpris de son intermittence : le jeu inégal & précipité des tendons lui prouva combien ses nerfs étoient agités.

Un habile Médecin a bien des privileges. Messire Huë craignant ou feignant de craindre que l'altération des nerfs ne

vînt d'un commencement d'obſtructions, obtint de la belle Veuve le moyen de s'inſtruire mieux ou de ſe raſſurer. La main de Meſſire Huë parcourut, preſſa modeſtement une partie de ſes charmes. Deux fois il fut ſurpris de la ſentir treſſaillir vivement. Ce ſigne, joint à quelques autres, lui fit juger à quel point le cœur de la malade étoit prompt à s'enflammer. Cette découverte fait naître de ſimples préjugés chez les autres hommes, & donne des notions ſûres aux Médecins. Meſſire Huë avoit trop d'eſprit pour oſer eſſayer d'abuſer de celle qu'il venoit d'acquérir. Il connoiſſoit l'humeur altiere de la Dame des belles Couſines; & ſagement il prit le parti de ſe borner à gagner ſa confiance. — Ah! Madame, lui dit-il, que je vous plains! vos maux me ſont connus, & il n'eſt point dans mon art de les pouvoir guérir : ce n'eſt que dans votre courage, ce n'eſt qu'en vous-même que vous pouvez trouver des reſſources pour les ſurmonter. Je reſpecte trop le ſecret de votre ame pour porter plus loin mes queſtions, mes réflexions & mon examen..... — A ces mots, prononcés d'une voix douce &

persuasive, la belle Veuve ne put retenir ses larmes; ces larmes furent même suivies de quelques sanglots qui l'empêcherent de s'exprimer. — Ah! Messire Huë, s'écria-t-elle enfin, je vois que rien ne peut resterinconnu pour vous. Oui, vous voyez en moi la plus malheureuse de toutes les femmes : je ne peux m'expliquer plus clairement, mais apprenez du moins que dans ce moment le séjour de la Cour est insupportable pour moi; je vous ouvre mon cœur avec confiance; j'ai besoin de la solitude, & d'y chercher un calme qui me fuit sans cesse ici. Aidez-moi, de grace, à obtenir de la Reine que j'aille respirer l'air pur de la campagne, & passer le printemps dans mon Château de . . . (1). —

Messire Huë reçut avec autant d'attendrissement que de respect cette confidence. Il jura sur le champ à la belle Veuve qu'il parleroit dès le même jour à la Reine, de façon à déterminer sa Majesté à presser elle-même le voyage

(1) L'Auteur, par discrétion, ne nomme pas la Province.

desiré. Il l'assura même que dès ce moment elle pouvoit en ordonner les préparatifs. La Princesse calmée par cette espérance, tira de son doigt un riche diamant, qu'elle présenta d'un air plein de grace à Messire Huë. — Recevez-le, dit-elle, comme le gage de l'estime & de la reconnoissance —.

Messire Huë courut avec empressement rendre compte à la Reine de l'état dans lequel il avoit trouvé la Dame des belles-Cousines; & cherchant à définir par une seule expression la complication des maux dont elle étoit affectée, il inventa le mot de *vapeurs*, qui d'abord ne fut entendu ni par la Reine, ni par ses Dames, mais que l'instant d'après elles crurent toutes entendre, & dont, au bout de deux jours, plusieurs d'entr'elles se plaignirent languissamment de ressentir les effets. J'amais expression ne devint plus promptement à la mode, &, n'eut une plus longue durée. C'est à Messire Huë que nous devons ce mot, qui parvenu jusqu'à nous, explique d'une façon si touchante les sentimens & les peines secrettes que nos Dames ont à cacher.

La Reine, d'après le rapport de Messire Huë, passa chez la Dame des belles-Cousines au sortir de la Messe; & touchée de la voir pâle & défaite, elle l'embrassa tendrement, & s'attendrit sur ses maux : mais la Dame des belles-Cousines fut un peu interdite, lorsque la Reine & ses Dames la plaignirent surtout d'éprouver d'aussi cruelles vapeurs. N'étant point prévenue, elle craignit d'abord que cette expression ne renfermât l'explication d'un état dont elle ne vouloit pas être soupçonnée; mais rassurée bientôt par la prudence connue de Messire Huë, elle convint de ses vapeurs, & que ces vapeurs ne pouvoient se dissiper que par le changement d'air, le séjour de la campagne & beaucoup d'exercice. La Reine le pensant comme elle, d'après l'avis du Médecin, la pressa de hâter son départ; & peu de jours après la Dame des belles-Cousines, suivie des fidelles Dames Catherine, Jehanne & Ysabel, partit pour se rendre dans son magnifique Château situé dans la Province la plus fertile, sur le bord d'un beau fleuve, entouré à demi d'une belle & vaste forêt, & distant d'environ soi-

xante lieues de la Capitale, ce qui nous fait préſumer que ce Château, que l'Auteur s'eſt ſi bien gardé de nommer, pouvoit être ſitué dans les plaines riantes & fertiles qui bordent la Loire dans la Touraine. Un préjugé plus fort nous porte encore à le croire; c'eſt qu'il étoit bien naturel que la Dame de belles-Couſines, ſi tendrement occupée de ſon Amant, choiſît entre tous ſes Châteaux celui de la Province où cet Amant avoit reçu le jour. Nous allons voir en effet que Saintré, par la mort de ſon pere, ſe trouva Seigneur d'une petite Ville diſtante ſeulement de deux lieues du Château de la Dame des belles-Couſines.

La Princeſſe arrivée dans ce Château, s'occupa les premiers jours à le parcourir, & à donner ſes ordres pour l'embelliſſement des jardins. Accoutumée au luxe & aux commodités que la Famille, plus que galante, de Philippe-le-Bel avoit introduites déja dans la Cour de France, elle eut d'abord un peu de peine à ſe faire aux galanteries, à l'épaiſſeur des murs & aux vaſtes appartemens voûtés, perdus de vue depuis pluſieurs années; ſon pre-

mier soin fut de se ménager un appartement commode, & sur-tout un petit oratoire bien solitaire, qu'elle fit meubler, & qu'elle arrangea comme celui dont le souvenir lui étoit si cher.

Agitée par la route & par les soins qu'elle s'étoit donnés, elle avoit d'abord paru jouir d'une santé beaucoup meilleure; mais les mêmes regrets, les mêmes inquiétudes secrettes commençoient à la faire retomber dans son premier état, lorsqu'un incident, qui paroissoit ne devoir point avoir de suite, vint la distraire de ces sombres rêveries, où sans cesse elle aimoit à se replonger.

Un matin ses Dames s'étant rassemblées, de bonne heure, dans sa chambre pour y déjeûner avec elle, elles entendirent une belle & forte sonnerie qui paroissoit sortir de la forêt. La belle Veuve ayant fait appeller le Gouverneur du Château pour l'interroger sur le lieu d'où ces sons partent : « Quoi! dit-il » étonné, Madame ignore-t-elle que » la riche & belle Abbaye de***, dont » ses augustes ancêtres sont fondateurs, » est située à moins d'une lieue d'ici? c'est » sans doute pour annoncer la Fête des

» Pardons, qui se célebre tous les ans » dans ce tems-ci, que les Religieux » font sonner toutes leurs cloches ».

On a vu dans le commencement de cette Histoire que la belle Veuve étoit très-instruite, très-pieuse, & que son ame sensible se fût peut-être tournée à la dévotion, si le jeune Saintré n'y avoit empreint son image; car les ames sensibles, & celles des femmes sur-tout, veulent toujours s'occuper d'un sentiment qui puisse plus facilement les remplir & les dominer. Le desir de gagner les Pardons, la détermina à faire venir promptement ses voitures pour se rendre à l'Abbaye, où sa qualité de Fondatrice lui donnoit droit d'entrer.

Nous croyons devoir suppléer un peu à la négligence de l'Auteur, qui ne donne pas une idée suffisante de la beauté, de la richesse de cette Abbaye de Bernadins, & de l'heureux Abbé crossé, mitré, qui depuis un an avoit été élu, tout d'une voix, par une nombreuse Communauté, qu'il rendoit heureuse.

Cette Maison étoit vaste. L'extérieur en étoit surchargé d'ornemens gothiques; l'intérieur préparé pour toutes les commo-

dités de la vie. La nombreuse bibliothèque étoit poudreuse, mal rangée ; mais on admiroit l'ordre qui regnoit dans les celliers, la propreté du réfectoire, & les belles voûtes de l'immense cuisine.

L'Abbé qui regnoit dans cette Maison (car tout riche Abbé Régulier exerce à-peu-près un despotisme oriental) ; cet Abbé n'avoit tout au plus que vingt-six ans. Fils d'un riche Laboureur, propriétaire des environs, son pere qui y jouissoit de la plus grande considération, avoit mérité deux fois des récompenses des *Missi Dominici* (1), en se mettant à la tête des Communes pour repousser des Compagnies d'Aventuriers (2), qui pen-

(1) Les *Missi Dominici* étoient des Commissaires que le Roi envoyoit dans les Provinces pour y entretenir le bon ordre & l'abondance, & défendre le foible contre les attaques du fort.

(2) Les Compagnies d'Aventuriers, connu aussi sous le nom de Ribauds, étoient des Brigands de toutes les Nations, qui se rassembloient en corps, & choisissoient un Chef ; vendoient leurs services aux Souvarains en tems de guerre, & pilloient souvens leur Royaume en tems de

dant la paix avoient pénétré, la flamme & le fer à la main, dans cette riche Province. Il avoit gagné dix procès contre les Curés envahisseurs du Pays dont il avoit défendu les Habitans, qu'il aidoit & nourrissoit en des tems de disette ! Ce galant homme ne savoit ni lire ni écrire; mais n'imaginant pas qu'un peu d'instruction pût nuire jusqu'à un certain point à ses enfans, il avoit permis à son Curé, qui se piquoit de littérature, de les instruire à sa maniere, tandis qu'il s'occupoit fortement à leur former des mœurs honnêtes, & à les endurcir à tous les travaux de la campagne. L'aîné de ses fils ne promettoit que d'être un jour le meilleur Laboureur & le plus excellent pere de famille des environs;

---

paix. Des gens de haute naissance ne dédaignerent pas quelquefois de les commander. Ces Compagnies furent d'abord utiles au sage Charles V; mais devenues très-nuisibles par leurs brigandages, le Connétable du Guesclin en purgea la France, en les amenant à sa suite en Espagne dans la guerre contre Pierre-le-Cruel.

mais le second étoit un vrai prodige. Dès l'âge de seize ans il savoit lire & chanter au lutrin d'une voix mâle, qui couvroit celles du Vicaire, du Maître d'Ecole, & faisoit mugir la voûte de l'Eglise: portant légerement la grande croix d'une main à la procession, il encensoit à six pieds de hauteur de l'autre; il sonnoit deux cloches à la fois, mangeoit la moitié d'une pain béni, buvoit le vin des burettes; & le Curé ne cessoit de dire à son pere que s'il vouloit mettre son fils en Religion (l'usage de ce tems étant que la plupart des cadets se fissent Moines), ce fils deviendroit une des lumieres de l'Eglise. Ce Curé même qui voyoit tout en beau dans son Disciple favori, l'ayant vu rosser souvent les compagnons de son âge, assuroit qu'il étoit né pour commander aux hommes, & qu'il parviendroit aux grandes dignités de son Ordre. Le bon pere de famille ne put se refuser à ses pronostics brillans; & s'appercevant que les jeunes filles du Village commençoient à jouer avec son fils les jours de fête, qu'un léger duvet coloroit déja ses joues vermeilles, & qu'il avoit conduit

conduit quelques-unes de ces jeunes filles dans les halliers du bois les plus fertiles en belles noisettes, il ne différa plus à suivre les conseils de son Curé ; & alla le présenter à l'Abbaye de ***, où il fut reçu à bras ouverts.

Le jeune Novice s'y forma sans peine. Jamais on n'avoit apporté dans son état de plus heureuses & plus brillantes dispositions. Il devint le Héros du chœur, de la cuisine & du cellier ; levant un muid, d'une main, pour le ranger sur les tréteaux, composant les meilleurs salmis, chantant les leçons à ténebres & les hymnes d'une voix éclatante. Ses talens, sa figure charmante, sa force, sa taille de cinq pieds huit pouces se perfectionnerent de jour en jour ; le célebre Houdon l'eût choisi pour modele, s'il eût voulu faire naître Hercule sous son ciseau dans le plus incroyable de ses travaux. Rubens eut regretté de ne pouvoir assez bien rendre le coloris brillant de son teint ; on croit même que c'est d'après l'un de ses portraits que Frere Jean des Entameures avoit mis à la place d'honneur, dans un sallon de son Abbaye de

Théleme, que Desprèaux reçut l'idée de ce vers heureux, & qui peint si bien :

L'autre broie, en riant, le vermillon des Moines.

On croira, sans peine, qu'avec des qualités aussi supérieures, l'ame & le caractere le plus franc, l'humeur la plus riante, le goût le plus décidé pour la bonne chere, le bon vin, & tous les travaux utiles à la Communauté, il se fit adorer de l'Abbé, de ses Confreres; & que, reçu Profés, passa rapidement par toutes les Charges de l'Abbaye, qu'il remplit toutes avec honneur j'usqu'à ce qu'il fût fixé dans celles de Dépensier & de Cellerier, dont l'exercice acheva de le couvrir de gloire. Cinq ou six ans après, l'Abbé, mourant d'une indigestion, le montroit au doigt, de sa main tremblante, aux Moines assemblés autour de lui; & tous applaudissoient, en secret, au mot de successeur, que ses levres mourantes balbutioient. L'Abbé venoit à peine d'être dépose dans la tombe, que le Chapitre s'assembla. Le fils du digne Laboureur, élu tout d'une voix, fut

béni par son Evêque, porta la crosse de la meilleure grace : la mitre brillante couvrit son blanc & large front ; sa longue robe, d'une serge fine & blanche comme la neige, formoit des plis agréables sur les beaux contours de sa taille forte, mais élégante. Ses yeux perçans & pleins de feu auroient pu faire soupçonner que cette longue robe cachoit des pieds de chevre, s'il ne s'étoit fait une habitude de la lever, & de laisser voir un bas blanc bien tiré, & les deux jambes les mieux faites & les plus nerveuses.

On nous reprochera peut-être d'avoir été beaucoup trop longs dans les détails de l'éducation, & dans la peinture des mœurs & de la figure de Damp Abbé ; mais, il faut l'avouer, nous ne pouvons nous empêcher d'aimer cette charmante Dame des belles-Cousines, si généreuse, si tendre, si sensible : ne devons-nous pas d'ailleurs multiplier les excuses pour une grande Princesse ? Hélas ! nous frémissons de l'idée que bien d'honnêtes Lecteurs vont prendre d'elle. Jamais ce sexe charmant, honnête & si fidele, qui

fait les charmes & l'honneur de la Société, n'excusera dans la Dame des belles-Cousines ce qu'il pardonne à peine à ce vaurien de Galaor ; mais du moins il nous saura gré de notre bonne intention & de notre zele à l'excuser, même quand il devient infidele.

La Dame des belles-Cousines arriva donc dans cette Abbaye, le cœur occupé par les regrets & par l'idée toujours présente de son Amant. Elle venoit chercher aux pieds des autels quelques consolations, & y porter ce qui restoit de son ame. Son arrivée ayant été annoncée par ses Ecuyers, quatre beaux Peres, portant un dais, l'attendoient à la porte de l'Eglise, un riche carreau étoit préparé pour elle ; & Damp Abbé, couvert de sa mitre brillante, paré d'une large croix d'or, d'une riche étole brodée, tenoit sa crosse d'argent d'une main, & de l'autre le goupillon pour lui présenter l'eau bénite. La Princesse fut frappée de la modestie & de l'air de dignité de cette premiere réception. La figure majestueuse alors de Damp Abbé lui rappella celle des Grands-Prêtres de Juda. S'étant

mise à genoux, elle reçut l'eau bénite de sa main ; & Damp Abbé n'osant encore fixer ses regards sur les yeux touchans de la Princesse, ce fut à d'autres charmes, que les siens, bientôt devenus étincelans, rendirent leur premier hommage.

Ayant conduit la Princesse sur un riche prie-Dieu près de l'autel, sa voix sonore & brillante fit retentir l'Eglise lorsqu'il entonna le *Te Deum*, dont il répétoit les versets alternativement avec le chœur. Cette voix agréable, quoiqu'éclatante, faisant déjà quelque impression sur elle, fut la distraire de ses premieres méditations. Elle leva ses beaux yeux sur ceux de Damp Abbé, qui ne pouvoit s'empêcher d'observer ses moindres mouvemens. Leurs regards se rencontrerent : l'attention de Damp Abbé devint plus forte ; la distraction de la belle Veuve augmenta.

La Messe étant célébrée, la Dame des belles-Cousines se préparoit à partir, lorsque l'Abbé, suivi des principaux de la maison, l'ayant conduite à la porte de l'Eglise, lui dit respectueusement qu'il étoit bien tard pour retourner dîner à

ſon Château ; & la ſupplia, comme Fondatrice de l'Abbaye, de venir s'y repoſer, & prendre un repas frugal dans un Monaſtere aimé de ſes auguſtes aïeux qu'elle honoreroit par ſa préſence. Elle ne trouva aucune bonne raiſon pour ſe refuſer à cette invitation reſpectueuſe. Hélas ! le ſort la deſtinoit à n'en trouver jamais de meilleures pour s'oppoſer à tous les mauvais tours que ce méchant enfant lui préparoit.

Quelle fut la ſurpriſe de la Dame des belles-Couſines en entrant dans un ſallon agréable, placé entre deux jardins, où déja l'on dreſſoit une table couverte du plus beau linge, & qui bientôt fut jonchée de fleurs ! Un feſtin ſuperbe fut promptement ſervi ; & Damp Abbé, un peu plus raſſuré, parut encore plus aimable aux Dames Jehanne, Yſabel & Catherine, à cette table qui paroiſſoit ſon véritable élément, qu'il ne leur avoit paru majeſtueux à l'Egliſe, faiſant les honneurs du feſtin avec grace, ſervant la Princeſſe d'un air reſpectueux, & les Dames d'un air libre & galant. Ces trois Dames ſe parloient ſans ceſſe à l'oreille ;

& celle qui étoit placée plus près de la Princeſſe, paroiſſant plus occupée de ce qu'elles ſe diſoient, la Dame des belles-Couſines ne put s'empêcher de lui faire une queſtion dont elle devinoit déja la réponſe. Cette réponſe fut bien avantageuſe à Damp Abbé. La belle Veuve ne répondit rien; mais le regardant du coin de l'œil, elle ſuivoit ſans ceſſe, & peut-être même ſans s'en douter, tous ſes mouvemens, tous ſes ſoins empreſſés; & n'en trouvoit aucun qui ne fût animé par une grace naturelle, & par le deſir de plaire.

Les excellens vins de toute eſpece, & ſur-tout celui ſur lequel Saint Bernard répandit ſa bénédiction dans le treizieme ſiecle, en faveur du don que les Habitans de Voujeaux avoient fait du terrein qui le produit à l'Abbaye de Cîteaux, pour obtenir de riches communes dans l'éternelle Patrie des Elus, les vins des Pyrénées & de la Grece même, que Damp Abbé faiſoit venir à grands frais, & qui brilloient ſur la table dans des bocaux de cryſtal, au milieu des plus beaux fruits de la ſaiſon, établirent, au deſſert, cette

gaîté, cette douce liberté, qui bannit une ennuyeuſe contrainte. Madame Catherine, que quelques années de plus rendoient plus hardie que ſes Compagnes, aimoit beaucoup à parler; &, trouvant Damp Abbé très-aimable, elle ſe plut à l'attaquer & à l'agacer par quelques plaiſanteries. L'Abbé, qui cherchoit à briller, y répondit d'un ton très-gaillard & avec la gaîté d'un Moine bien gâté par ſes ſuccès avec de petites femmes des Bourgs voiſins, qui ne connoiſſoient rien d'auſſi grand que Monſeigneur l'Abbé. Ses réponſes euſſent pu paroître indécentes à ces Dames dans les Châteaux de Hoches ou de Dupleſſis-les-Tours; mais dans un Monaſtere, & ſorties de la bouche riante & vermeille de Damp Abbé, elles ne paroiſſoient déja que plaiſantes à la Dame des belles-Couſines. Bientôt même elle ſe joignit à Madame Catherine; & l'Abbé, perdant preſque la tête, que le vin, l'amour & les déſirs commençoient à bien échauffer, il déploya toute la galanterie monaſtique, compara la Fondatrice de ſon Abbaye aux plus aimables Saintes du Paradis,

à Vénus même, dont il avoit appris un peu l'hiſtoire ſur une ancienne tapiſſerie; & fit, deux ou trois fois, rougir la Dame des belles-Couſines; mais il ne déplut pas. « Parbleu, Madame, j'eſpere bien, » dit-il, que notre auguſte Fondatrice » ne voudra pas attaquer les Statuts de » notre Ordre dont ſes généreux peres » l'ont laiſſée la Protectrice ! L'un des » plus ſacrés que notre bon & Saint Pere » Bernard nous ait laiſſé, c'eſt celui d'exer- » cer l'hoſpitalité. Quiconque, dit-il, » entrera dans les Monaſteres de mon » Ordre, doit y être reçu & traité, pen- » dant trois jours, comme le ſeroit un » des enfans de l'Abbaye. Les Religieux » même ſont en droit d'exiger qu'il y » reſte au moins un jour franc, pour » qu'il aſſiſte à leurs prieres, à leurs repas, » & qu'il puiſſe s'aſſocier aux mérites at- » tachés à l'Ordre. Songez, Madame, » que vous êtes venue dans cette maiſon » pour gagner les pardons : & que vous » ne pouvez les obtenir qu'en obſervant » nos Statuts, & qu'en nous accordant, » au moins, toute la journée. Nous avons » des chambres commodes; demain votre

» Alteſſe Royale pourra aiſément aſſiſter » à notre Office, gagner les pardons, » prendre un dîner pareil à celui-ci, & » retourner le ſoir à ſon Château ».

Hélas! la belle Veuve ne put encore trouver de bonnes raiſons pour ſe refuſer à cette priere qu'accompagnoit l'air le plus vif, le plus rempli de candeur, le plus expreſſif & le plus embarraſſant pour celle qui auroit craint d'y trouver plus que de la politeſſe. Elle fut quelques momens ſans répondre. Les Dames lui rendirent le ſervice de la preſſer; & comme elle ne pouvoit rien faire ſans y mettre de la grace, elle promit de ne partir que le lendemain, avec tant de bonté; & dans ce moment, ſes beaux yeux devinrent ſi doux & ſi rians, que Damp Abbé ne put s'empêcher de ſe précipiter à ſes genoux, de ſaiſir le bas de ſa robe, & de la baiſer avec une ardeur que la vue de deux jolis pieds augmenta bientôt encore. Rien n'échappoit aux yeux de la belle Veuve. Ce premier mouvement ne put lui déplaire. Elle lui trouva même encore plus de grace, étant en déſordre, à ſes genoux, qu'il n'en avoit, paré de tous les ornemens abbatiaux.

De petites coupes de cryſtal de roche, préſentées pleines de la liqueur précieuſe de la Dalmatie, étoient déja vuidées lorſque l'Abbé les conduiſit dans un verd & beau préau, où des ſieges commodes étoient préparés à l'abri du ſoleil, dont les platanes & les ſycomores touffus voiloient, en entier, les rayons. Dam Abbé voulant procurer quelque amuſement à la Dame des belles-Couſines, lui dit d'une air riant : « Madame, vous devez » être laſſe de ces joûtes & de ces tour- » nois préſentés ſi ſouvent dans les gran- » des Cours ! Permettez-moi de vous faire » voir les jeux que les enfans de Saint » Bernard ſe permettent pour s'entretenir » dans une ſoupleſſe de nerfs & dans un » exercice utile à la ſanté ». A ces mots, donnant l'exemple aux jeunes Moines de ſon Couvent, il fut le premier à ſecouer ſon long ſcapulaire & ſon chaperon ; & retrouſſant ſa robe dans ſa ceinture, & laiſſant voir des bras blancs & nerveux découverts juſqu'au-deſſus du coude, il provoqua les Religieux à la courſe, au ſaut, & même à la lutte.

Quelques-uns parurent des émules

dignes de lui dans les deux premiers jeux; mais, quoique presque tous fussent grands & bien faits, aucun n'approchoit de cette taille élégante & nerveuse, qui sembloit, par la correspondance de tous les muscles, être toujours dans l'attitude la moins gênée & la plus favorable. Aucun des jeunes Moines n'eût osé se présenter pour la lutte, connoissant, de longue main, l'adresse & la force prodigieuse de Damp Abbé, si celui-ci, en provoquant les deux plus forts, ne les eût piqués d'honneur pour essayer de l'ébranler. Damp Abbé leur laissa, pendant quelque tems, faire des efforts inutiles; & voulant enfin terminer ces jeux, qui duroient depuis une heure, il déploya tout-à-coup ses forces, enleva tout à la fois ses deux adversaires à deux pieds de hauteur, & alla les porter entre ses bras aux pieds de la Dame des belles-Cousines.

Pendant ces jeux, la Princesse se rappella plus d'une fois le tems où, se plaisant à voir les exercices de la jeune Noblesse de la Cour, elle alloit souvent sur ce balcon, d'où ses regards s'attachoient avec tant de plaisir sur le jeune Saintré.

Mais enfin (nous ſommes forcés de le dire), déja l'image de l'aimable Saintré ne ſe peignoit plus ſi charmante à ſon ſouvenir ; la comparaiſon qu'elle faiſoit de ſa taille fine & légere avec celle de Damp Abbé, dont en ce moment, elle étoit vivement frappée, ne lui rappelloit qu'un jeune Page, peut-être même un joli poliſſon. Abſorbée dans une nouvelle rêverie, elle ne ſentoit plus, de cette complication d'accidens divers que Meſſire Huë avoit définie ſi habilement par le mot vapeurs, qu'une vive émotion, qui ſembloit ſe répandre dans toutes ſes veines, qui lui paroiſſoit trop agréable pour en craindre la durée.

Cette émotion redoubla lorſque l'Abbé, fier de ſon triomphe, porta ces deux Compagnons à ſes pieds, en lui diſant : — Madame, c'eſt à vous de nommer le vainqueur ; & c'eſt de votre belle main qu'il doit recevoir le prix de ſa victoire —. Elle rougit ; & l'Auteur laiſſe deviner ſi c'eſt de plaiſir ou de pudeur. Elle ſe remit de ce premier trouble ; & tirant de ſon doigt une groſſe & brillante émeraude, entourée de diamans jaunes :

« Damp Abbé, lui dit-elle, qui pourroit ici vous rien disputer? Recevez » donc de ma main ce léger prix de votre » victoire dans ces jeux plus agréables » pour moi que les combats souvent ensanglantés de nos tournois ».

L'Abbé, se jettant une seconde fois à ses genoux, présenta sa main pour recevoir la bague; la Princesse, voulant la placer elle-même, serra nécessairement le doigt: ce doigt répondit si brusquement à toute l'existence de l'Abbé, qu'il ne put empêcher ses levres brûlantes de porter un baiser sur la main qui le pressoit; & ce baiser répondit si brusquement au cœur de la malade de Messire Huë, qu'elle ne put en être offensée.

L'un & l'autre se leverent enfin. L'Abbé lui donnant la main, la conduisit à une caleche simple, mais commode, qu'il avoit fait préparer pour lui donner le plaisir de la chasse, & lui faire parcourir les belles routes de la forêt. Bientôt des Fauconniers, bien montés, entourerent la caleche; & peu de momens après, Damp Abbé, vétu d'un habit de campagne, qui découvroit toutes les perfections de

sa taille, parut monté sur un beau courſier, le front couvert d'une espece de chaperon étroit, qui se relevoit, par les bords, avec grace, & ne tenoit en rien du vaſte & traînant chaperon des enfans de Saint Bernard.

Damp Abbé guidant la caleche dans la plaine, & les chiens faisant lever le gibier de toutes parts, bientôt des alouettes furent enlevées par les émérillons; des perdrix furent portées à terre par le coup de talon des tiercelets; & un héron s'étant élevé d'une touffe de roseaux, trois faucons qui furent l'instant d'après déchaperonnés, s'agitant sur le poing des Fauconniers, s'éleverent en tournant pour suivre le héron qui déja se déroboit aux yeux, & paroissoit avoir percé la nue: quelques momens après on le vit précipité par les coups redoublés des faucons, qui l'ayant à la fin surmonté dans son vol, le frappoient tour-à-tour de leurs talons; & descendirent avec assez de rapidité, pour le lier dans leurs serres au moment qu'il alloit toucher la terre. L'Abbé s'avançant promptement, reçut de ces Fauconniers la patte & les belles

plumes de l'aigrette du héron, & vint les offrir d'un air galant à la Princeſſe.

Cette chaſſe étant finie, la caleche prit la route de la forêt. Bientôt une collation, des glaces, des ſurpriſes de tout genre, manifeſterent la galanterie de l'Abbé. Les Dames exprimerent leur étonnement : la Princeſſe, par un effet mieux ſenti, ne dit rien ; ſe laiſſant aller doucement aux nouveaux mouvemens de ſon ame, & n'ayant déja plus de remords, elle commença à jouir ſans trouble de tout ce que Damp Abbé faiſoit pour lui plaire. Cette collation augmenta la liberté qui commençoit à s'établir entr'eux ; & le ſoleil étant prêt à diſparoître, elle vit finir ſans peine un jour agréablement rempli, en penſant que la ſoirée qu'elle alloit paſſer dans l'Abbaye pourroit être tout auſſi riante pour elle.

En arrivant, les premiers ombres de la nuit augmentées par un léger orage lui firent voir la façade de l'Abbaye illuminée ; & ce fut à la clarté de vingt flambeaux de poing que l'Abbé la conduiſit dans le riche appartement qu'il lui avoit fait préparer. Un concert cham-

pêtre s'y fit bientôt entendre ; mais la Princeſſe agitée, preſque oppreſſée par toutes ſes nouvelles idées, par tous ces ſpectacles qui s'étoient ſuccédés ſi rapidement, ne put prêter une longue attention à cette nouvelle fête ; & bientôt une douce rêverie & quelques momens de repos lui paroiſſant préférables, elle paſſa dans l'intérieur de ſon appartement avec ſes Dames, & Damp Abbé qu'elle eût trouvé bien impoli de bannir alors d'auprès d'elle.

Le prudent & modeſte Auteur ne s'étend point ſur les détails de cette ſoirée qui fut même aſſez long-tems prolongée après le ſouper ; & le départ des Dames. Il paſſe rapidement au réveil de la Princeſſe, dont les yeux ne furent jamais ſi brillans. Il laiſſe entrevoir ſeulement que la Dame des belles-Couſines, entraînée par ce charme & ce pouvoir irréſiſtible que Meſſire Huë avoit ſi bien reconnu, renfermoit déja dans ſon cœur de nouveaux ſecrets, auxquels Saintré n'avoit plus de part : il peint même l'Abbé paroiſſant le lendemain à la toilette de la Princeſſe, avec un air moins

empreſſé, mais plus reſpectueux. Enfin il fait penſer que tous deux pouvoient avoir beſoin des pardons que les cloches de l'Abbaye annonçoient qu'il étoit tems d'aller mériter.

L'Abbé fit les honneurs avec la même grace que la veille ; le jour entier fut marqué par des ſoins nouveaux ; & le ſoir il reconduiſit la Princeſſe à ſon Château. Comme il reſtoit encore cinq jours de prieres pour gagner pleinement les indulgences, ils ſe quitterent avec moins de regret, dans la certitude de ſe revoir dès le lendemain matin.

Ces cinq jours de pardons furent cinq jours de Fêtes plus variées & plus ingénieuſes. Semblable au jeune & ruſtique Cimon qui fut dans un inſtant poli par l'Amour, l'Abbé avoit promptement reçu les mêmes leçons de ce Maître enchanteur qui nous fait ſi facilement changer de maintien & de langage. Ces cinq jours furent ſuivis d'un grand nombre de pareils. Un tems ſi doux s'écoula rapidement ; mais trois mois d'abſence de la belle-Couſine avoient paru aſſez longs à la Reine pour lui envoyer un Gen-

tilhomme avec une lettre de sa main pour la presser de revenir auprès d'elle.

L'adroite & belle-Cousine, prévenue de l'arrivée de ce Gentilhomme, eut soin de le recevoir dans son lit, & de faire assez intercepter le jour, pour qu'il ne s'apperçût pas que les roses du plaisir & de la santé rendoient son teint plus frais & plus brillant qu'il ne l'avoit été depuis long-temps : elle affecta plus que jamais la langueur ; & dans l'audience qu'elle lui donna, ainsi que dans la réponse qu'elle lui fit remettre le soir, elle s'excusa sur sa mauvaise santé de retourner à la Cour, & sur la nécessité de continuer les remedes favorables qu'elle avoit commencés.

Tandis que le perfide Amour se jouoit aussi cruellement de la sécurité du brave & fidele Saintré, ce jeune Héros venoit de se couvrir d'une gloire immortelle. Son bras vainqueur avoit fait tomber sous ses coups les deux Soudans qui commandoient les Infideles. Il leur avoit arraché de sa main l'étendart du croissant ; & les Turcs épouvantés, à l'aspect de la banniere triomphante & de la Croix, fuyoient

de toutes parts, abandonnoient la Pruſſe, la Siléſie, & cherchoient à ſe réfugier dans les marais du Pont-Euxin.

La trop digne petite-Niece des belles filles de Philippe-le-Bel menoit impunément la même vie avec Damp Abbé, qu'elles avoient menée avec les malheureux Lanoy, lorſque Saintré couvert de lauriers, & brûlant d'apporter aux pieds de la Dame des belles-Couſines les trophées de ſa victoire, arriva à la Cour de France, après s'être ſéparé de ſon frere d'armes Monſeigneur Enguerand, qui retournoit couvert de la même gloire à la Cour d'Aragon.

Déja Saintré avoit baiſé les mains de ſon auguſte Maître, & lui avoit rendu compte modeſtement de la plus glorieuſe campagne. Déja il étoit chez la Reine dans l'eſpérance d'y voir la Dame des belles-Couſines, de recevoir le ſignal de la petite épingle, & de ſe retrouver le ſoir à ſes genoux. Quelles furent ſa ſurpriſe & ſa douleur, en apprenant de la bouche de la Reine même que depuis près de cinq mois la belle-Couſine s'étoit retirée dans l'un de ſes Châteaux,

donnoit rarement de ſes nouvelles, & ſe ſervoit même de nouveaux prétextes pour prolonger ſon abſence. La douleur & les inquiétudes de l'ame loyale de Saintré ne porterent que ſur la langueur & la maladie qui retenoient depuis ſi longtems celle qu'il adoroit : il prit le prétexte de la mort de ſon pere, & de la néceſſité d'aller ſe faire reconnoître par les vaſſaux de ſa Baronnie ; & dès le ſurlendemain, ſuivi d'un ſeul Ecuyer, il partit, & vola vers ce Château qui renfermoit celle qui lui faiſoit aimer la vie.

Arrivée dans le Parc, il apprit par un ancien domeſtique de la Princeſſe que ſa Maîtreſſe jouiſſoit de la ſanté la plus parfaite, & qu'elle venoit déja de traverſer le Parc, montée ſur ſa haquenée, ſuivie de ſes trois Dames, pour aller chaſſer dans la fôret. Saintré n'héſita pas à voler ſur ſes traces ; & dirigé par le bruit des cors & la voix des chiens, il apperçut bientôt la Dame aux belles-Couſines arrêtée dans une étoile de la forêt. Voler près d'elle, ſe jetter à bas de ſon cheval, embraſſer les

genoux de sa Dame, fut l'ouvrage d'un moment. La Dame qui ne l'attendoit pas, qui ne pensoit plus à lui, que sa présence accusoit, fit un cri de surprise, le reconnoissant à peine : — Ah ! c'est vous, Monseigneur de Saintré, lui dit-elle d'un ton assez froid (ce titre lui étoit dû depuis qu'il étoit Chevalier), vraiment je ne vous attendois pas si-tôt. Pourquoi, ajouta-t-elle d'un ton plus froid, avez-vous quitté le Roi votre bon Maître? Pourquoi êtes-vous venu me chercher ici —?

Saintré glacé, surpris, confondu, leve les yeux au Ciel, les porte sur ceux de sa Dame, dont il peut à peine surprendre un regard, & lui dit : — Juste-ciel, Madame, est-ce bien vous qui tenez ce langage, & qui recevez avec une si cruelle froideur le fidele & malheureux Saintré ! — Si je ne me trompe, répondit-elle d'un air sec & hautain, vos propos renferment un reproche ; de quel droit venez-vous troubler mes amusemens —?

Saintré pensa expirer d'étonnement & de douleur. Il n'avoit pas la force de se

relever ; il avoit abandonné ces genoux qu'il avoit d'abord ſerrés ſi tendrement ; & la Dame des belles-Couſines étoit déja prête à s'éloigner & à le laiſſer dans cet état, lorſque Damp Abbé arrive, à toutes jambes, un cor paſſé ſur ſon col & dans ſon bras gauche ; & ſans prendre garde à Saintré, dit à la Dame des belles-Couſines : — Ne perdez pas un moment, Madame, ſi vous voulez voir le cerf encore vivant —. La Princeſſe frappe ſa haquenée, s'éloigne bruſquement avec Damp Abbé, ſans daigner regarder Saintré, qui demeure immobile, cherche à deviner quel eſt cet homme qui vient d'entraîner la Princeſſe ; & fixe ſes yeux triſtes ſur Madame Catherine qu'il voit lever au Ciel les ſiens pleins de larmes, s'écriant : « Ah ! brave & malheureux » Saintré, que les tems ſont changés » !

Ce peu de mots porta la lumiere & le déſeſpoir dans l'ame ſenſible de Saintré : mais, cherchant à confirmer ou à détruire les cruels ſoupçons, qui, malgré lui, le pénétroient déja, & remontant à cheval, il ſuivit triſtement les trois Dames, qui paroiſſoient partager ſa douleur, &

ne rejoignirent qu'au pas de leur palefroi la Dame des belles-Cousines, attentive alors à voir Damp Abbé, qui levoit le pied du cerf pour le lui présenter. L'infidelle Veuve avoit eu le tems d'avertir son nouvel Amant que le Chevalier qu'il venoit de voir étoit le célebre Jean de Saintré, l'Eleve du Roi, & qui possédoit un Château près de son Abbaye.

Saintré salua profondément & d'un air sérieux la Dame des belles-Cousines en l'abordant : — Sans doute, Sire, lui dit-elle, vous êtes venu de votre Château pour voir un moment la chasse ? — Non, Madame, lui répondit-il ; arrivé depuis très-peu de jours de l'armée de Prusse, je n'ai paru qu'un moment à la Cour. L'inquiétude que me donnoit la maladie d'une grande Princesse, qui m'a toujours protégé, ne m'a pas permis de différer un moment de venir moi-même m'informer de son état. — Vraiment, répondit-elle, vous aviez grand tort de vous en inquiéter ; vous pouvez voir qu'il n'a jamais été meilleur qu'aujourd'hui ; & même, ajouta-t-elle

en

en regardant l'Abbé, qui sourioit, jamais mon ame ne fut plus tranquille que depuis que je goûte ici des plaisirs qui m'étoient inconnus —. Damp Abbé empêcha Saintré de répondre, en s'approchant de lui d'un air assez familier. « Mon» Seigneur de Saintré, ui dit-il, j'ap» prends que nous sommes voisins; il ne » tiendra pas à moi que nous ne vivions » dans la meilleure intelligence». A ces mots, sans même écouter la réponse de Saintré, il s'approcha d'un air plus familier de la belle Veuve: « Madame, lui dit» il assez haut pour que Saintré pût l'enten» dre, ne me conseillez-vous pas de prier le » Seigneur de Saintré de venir souper ce » soir à l'Abbaye? — Eh! mais, dit-elle » assez embarrassée, comme vous vou» drez;... cependant... *ne déchirez pas* » *sa robe pour l'arrêter*, s'il se refuse à votre » invitation ».

Saintré, qui se proposoit intérieurement d'achever à développer un mystere qui s'éclairciſſoit de plus en plus à ses yeux, ne balança pas à se rendre à la légere invitation de l'Abbé; & tous ensemble ayant pris le chemin de l'Abbaye,

Saintré ne s'occupa que de Madame Catherine pendant la route; & se contenta d'observer finement le maintient de la Princesse, tandis que le présomptueux Abbé l'entretenoit d'un air libre, lui parloit souvent à l'oreille, & sembloit plaisanter avec elle de l'air sérieux & contraint avec lequel Saintré les suivoit, éloigné d'eux de quelques pas.

La joie, la magnificence qui brillerent dans l'Abbaye à leur arrivée, surprirent Saintré. Il crut entrer dans un Château préparé pour la fête des noces du Seigneur du lieu, plutôt que dans le modeste séjour d'un Disciple du sévere Saint Bernard.

Le souper fut très-bon, & devint même assez gai; Saintré, ne cherchant déja plus à pénétrer les sentimens de la Dame des belles-Cousines, & Damp Abbé se livrant à la joie bruyante d'un riche Moine, qui se sent le plus fort, & que l'habitude du bonheur rend avantageux. Bientôt même, excité par les regards & les applaudissemens de la Dame, qui déja ne se contraignoit plus, il essaya de faire quelques plaisanteries sur

la Chevalerie, & ſur ceux qui tiroient leur honneur & leur renommée de cet état. Le vin, & la bonne chere, les lorgneries de la Dame l'emportant encore plus loin, il oſa lui preſſer les genoux. Saintré vit le mouvement; & quoiqu'il eût pris le parti de n'avoir plus qu'un froid mépris pour cette ingrate, il ne put s'empêcher de rougir pour elle. Le Moine, animé plus que jamais, & voyant l'air ſérieux & embarraſſé de Saintré, ſe crut en droit de le plaiſanter & même de le braver. « Qu'eſt-ce donc; » Monſeigneur de Saintré, lui dit-il? » vous avez l'air de vous ennuyer avec » nous; le vin ne vous paroît-il pas bon, » ou la pitance d'un ſimple Religieux » n'eſt-elle pas digne d'un Chevalier ſou» vent admis à la table des plus grands » Souverains »? Saintré l'aſſura fort qu'on ne pouvoit rien ajouter à l'excellence du vin & à la bonne chere; & que d'ailleurs la préſence d'une auſſi grande Dame honoreroit la plus vile chaumiere. Le Moine, piqué de ce que Saintré ſembloit, par ce propos, dégrader un peu ſon Abbaye & ſa table, répondit bruſ-

quement : — Tous ces Chevaliers & ces Écuyers, qui vont si souvent courir le monde, seroit bien heureux de trouver quelquefois de pareilles chaumieres en leur chemin —. La Dame sourit de la réponse de l'Abbé; & le pressant du genou, à son tour, sembloit l'animer à poursuivre la plaisanterie. — Convenez, Seigneur de Saintré, lui dit-il, que de tous ces Férailleurs il en est bien peu qui soient conduits par l'amour de la gloire : se trouvant oisifs dans une Cour, ils commencent par y chercher quelque folle ou quelque Beauté niaise, facile à séduire; s'ils la trouvent, ils la trompent; s'ils sont rebutés, ils gémissent, ils pleurent; & les femmes, qui ne sont que trop portées à croire aux grandes passions, en sont souvent la dupe. Mais un des moyens les plus sûrs de ces Quêteurs d'aventures, c'est de faire avec éclat pour elles ce qu'ils nomment des entreprises d'amours. Alors, s'attachant quelque espece d'emprinse (1) sur le bras,

(1) Nom de la marque que portoit un Chevalier, & dont il devoit se faire desserrer.

au col ou à la jambe, ils font accroire, en particulier, à toutes ces pauvres Dames qu'ils les ont prises pour elles, & que c'est pour leur en apporter le prix qu'ils vont courir les plus grands hasards. Ils trouvent même un double avantage à cette feinte; l'ancien usage des grandes Cours étant de favoriser de pareilles entreprises, ils savent, qu'ils recevront de la bonté du Maître & de la Famille Royale le moyen d'aller courir le monde, & de se donner du bon tems. Successivement ils parcourent les Cours de l'Europe, ne songeant qu'à s'y amuser. Les salles de bal sont leurs lices. Lorsqu'ils ont bien battu le Pays, ils reviennent avec un Valet menteur qu'ils habillent en Héraut d'armes; & le chargeant de mentir encore plus qu'eux, il résulte des contes les plus faux, la plus fausse renommée & le plus brillant accueil. Qu'en pensez-vous, Madame, ajouta l'impudent Abbé? trouvez-vous que je mécarte de la vérité? — Je pense, dit la Princesse, que vous venez de peindre, trait pour trait, tous ces jeunes Aventuriers. — Tous! s'écria Saintré en

la fixant; tous! Ah! Madame, il n'eſt pas poſſible que vous le penſiez; & je ſuis étonné que la Protectrice née de la Nobleſſe du Royaume, & qui s'eſt montrée telle juſqu'à ce jour, la laiſſe avilir, en ſa préſence, avec autant d'audace & de fauſſeté. — Parbleu, Monſeigneur de Saintré, reprit l'Abbé en l'interrompant, il peut bien y avoir quelques exceptions; mais en général, c'eſt l'hiſtoire fidelle de tous ces gens qui ſe couvrent de fer, & qui ſouvent auroient grand'peur, s'ils rencontroient un véritable danger... —. Damp Abbé, répondit vivement Saintré, vous oſez trop; reſpectez un état qui vous dote, vous protege & vous aide à recueillir tranquillement les richeſſes dont ſouvent vous abuſez. Si vous étiez d'état à ſoutenir les propos téméraires que vous venez de haſarder, vous ſubiriez bientôt la punition qu'ils méritent. — Ma foi, Monſieur de Saintré, dit bruſquement le Moine, je les ſoutiendrois envers & contre tous, ſi ce pouvoit être avec des armes égales, & dont je fuſſe accoutumé à me ſervir. Il eſt vraiment bien aiſé à un homme ſi enveloppé de

fer, qu'on auroit peine à le bleſſer avec une aiguille, de braver un pauvre diable de Moine, qui n'a que ſon froc & ſon ſcapulaire : mais ſi, pour ſoutenir vous-même ce que vous m'avez dit, vous me préſentiez un Champion qui acceptât de lutter avec moi, Madame connoîtroit bientôt qui de nous deux a raiſon—.

La Dame des belles-Couſines ſe pâmoit de rire de cette diſpute : ſes yeux, ſes pieds, ſes mains encourageoient l'Abbé, & paroiſſoient lui applaudir. Bientôt, perdant toute retenue, & ne cherchant plus qu'à braver & à mortifier Saintré, connoiſſant les forces de l'un & de l'autre, & jugeant l'Abbe ſupérieur par ce qu'elle avoit déja vu ſur le préau : —Damp Abbé, dit-elle avec un rire moqueur, ſavez-vous ce que vous riſquez par un pareil défi ? & ne voyez-vous pas que le Seigneur de Saintré, qui ſe trouve maintenant ſans armes, ne doit point balancer de l'accepter ? — A la bonne heure, dit l'Abbé : ſi le jeu plaît à Monſeigneur, je ſuis ſon homme ; non, parbleu, je ne m'en dédirai pas ; & je ſerai

charmé si Madame veut bien être témoin de cette lutte, & couronner, de sa main, celui qui remportera la victoire —. Saintré sentit bien toute la noirceur & l'adresse de celle qu'il méprisoit déja dans son ame. Mais son grand cœur ne put souffrir d'être défié par un Moine insolent; il ne résista point à son premier mouvement, qui le portoit à cette lutte inégale : il se leva de table le premier; & regardant la Dame avec fierté : — C'est en effet, Madame, lui dit-il à moitié bas, le seule espece de combat que vous méritez qu'on rende aujourd'hui pour vous —.

Dès que l'Abbé vit Saintré debout, il quitta la table en faisant un saut de joie : il courut s'emparer familierement de cette main charmante que mille tendres & respectueux baisers de Saintré avoient si souvent pressée, & il entraîna, plutôt qu'il ne conduisit, la Dame dans le préau voisin. Là, dès qu'il fut arrivé, il se dépouilla promptement de tous ses habits monastiques. L'Auteur rapporte qu'il ne conserva pas même le dernier vêtement que la décence lui ordonnoit

de garder en préſence des Dames. Pendant ce tems, le modeſte Saintré, ſervi par l'Ecuyer qui le ſuivoit, rougiſſoit de ſe voir forcé à rendre les armes égales, & à ne conſerver aucune eſpece d'avantage ſur l'Abbé. Meſdames Catherine, Yſabelle & Jehanne baiſſoient les yeux, ou ſe les couvroient avec leurs chaſſe-mouches (1), tandis que Madame admiroit Damp Abbé, & faiſoit remarquer aux autres Moines, tous fiers de la valeur de leur Chef, la ſupériorité qu'il annonçoit ſur ſon adverſaire.

Saintré ſe préſentoit de bonne grace aux bras longs & nerveux de l'Abbé, qui pouvoit en embraſſer deux comme lui. Il ſe ſoutint deux ou trois tours avec aſſez de force : mais le Moine, dès longtems excercé dans ce genre de combat, lui tirant fortement un jarret avec le ſien, les deux pieds de Saintré parurent bientôt en l'air ; & l'inſolent Abbé, s'écriant alors : — Ah ! Madame, priez

(1) La mode des éventails n'exiſtoit pas encore dans ces tems groſſiers.

un peu Monſeigneur de Saintré de m'épargner —, l'étendit ſur l'herbe, tout de ſon long. Tandis que Saintré ſe relevoit, aſſez honteux de ſa chûte, le Moine étoit déja aux genoux de la Dame des belles-Couſines. — Madame, lui dit-il, je viens de ſoutenir mon dire : mais ſi Monſeigneur de Saintré veut recommencer une ſeconde lutte en l'honneur de ſes amours, je lui ferai voir que lorſque j'ai mis bas mon ſcapulaire, je peux auſſi bien que lui accomplir l'uſage des joûtes, qui preſcrit de rompre une derniere lance en l'honneur des Dames —. Ah! vraiment, s'écria-t-elle, je crois Monſeigneur de Saintré trop galant pour ſe refuſer à remplir cet uſage; & s'il y manquoit, je le tiendrois le reſte de ma vie pour Chevalier de mince valeur, & lui en ferois la honte en préſence de la Reine & de mes belles-Couſines —.

Furieux de cette attrocité de conduite & de ces propos d'une femme d'autant plus haïſſable, qu'elle avoit été plus adorée, Saintré ſe préſenta pour la ſeconde fois à la lutte, & ne fut pas plus heureux. Le vigoureux Moine, s'amuſant de

ſes vains efforts, & continuant à le gaber, ſe plut à le mettre hors d'haleine, & l'étendit encore une fois ſur l herbe.

Cette indécente & cruelle plaiſanterie n'ayant été déja que trop prolongée, les trois Dames de la Princeſſe, qui aimoient auſſi tendrement Saintré qu'elles l'eſtimoient, ne purent s'empêcher de faire entendre à leur Dame combien elles étoient ſcandaliſées de voir qu'elle l'eût ſi long-tems ſoufferte; & la Princeſſe, rentrant un peu en elle-même, revint à l'Abbaye, ſe remit à table avec elles, & fit ſigne aux Freres Servans d'apporter les confitures & les vins de liqueur.

Damp Abbé s'habilla promptement pour revenir joindre la Dame des belles-Couſines. La joie & l'audace brilloient dans ſes yeux. Son orgueil monaſtique étoit bien élevé de l'avantage qu'il venoit de remporter; &, puiſqu'il faut tout dire, & tant il eſt vrai que les paſſions baſſes & honteuſes aviliſſent le caractere, cette fiere & haute Dame des belles-Couſines s'applaudiſſoit ſecrétement de ſon choix, & d'avoir vu le plus brave & le plus renommé des Che-

valiers François terrassé par un Moine qu'elle lui avoit préféré. Emportée par l'ardeur du plaisir, elle étoit encore incapable de réfléchir, & de considérer que le véritable amour ne regne que sur des ames sensibles & honnêtes, mais qu'il fuit avec horreur & s'envole à l'aspect du vice.

Saintré, fatigué de la lutte & froissé de ses deux chûtes, reprenoit lentement ses habits; &, cachant la rage qu'il avoit dans le cœur, il méditoit sur les moyens de s'assurer une prompte vengeance.

Cette lutte, le train de vie que l'Abbé menoit depuis cinq mois excitoient alors un grand murmure parmi les anciens Religieux de l'Abbaye. Ils se repentoient déja d'avoir élu l'homme le moins propre à remplir les vrais devoirs de son état; & l'ancien Procureur de l'Abbaye leur ayant représenté que le nom & la personne de Monseigneur de Saintré devoient leur être chers & respectables, & que ses ancêtres étoient comptés parmi les bienfaiteurs dont les fondations les avoient enrichis, ils craignirent, avec

raiſon, le juſte reſſentiment de ce Seigneur, & députerent, ſur le champ, deux d'entr'eux pour faire les repréſentations les plus fortes à Damp Abbé, & pour exiger même de lui qu'il ſe ſoumît à tous les moyens poſſibles de réparer, en partie, la faute qu'il venoit de commettre. Les Députés ayant eu le tems de lui parler avant que Saintré ſe fût remis à table, Damp Abbé convint avec eux qu'il avoit pouſſé trop loin ce qu'il oſoit ne nommer qu'une plaiſanterie; & il promit de faire en ſorte que le Seigneur de Saintré l'excusât, & en perdît le ſouvenir.

Saintré revint peu de moment après, & parut avec un maintien qu'il affectoit de rendre ouvert & riant, Damp Abbé ſe leva avec hâte, & le conduiſit reſpectueuſement à ſa place. — Monſeigneur, lui dit-il, tels ſont les jeux de la campagne; & vous n'avez pas moins marqué la bonté de votre ame en daignant vous y prêter, que vous avez prouvé ſon élévation, les armes à la main, à la tête des armées Françoiſes—. C'eſt une eſpece de ſupplice que de s'en-

tendre louer par un homme que l'on hait, & sur-tout lorsqu'il a eu quelque avantage sur nous. Mais Saintré sut dissimuler son ressentiment ; & recevant avec une cordialité apparente les respects de Damp Abbé : — En vérité, Madame, dit-il gaîment à la Dame des belles-Cousines, c'est bien dommage qu'un homme de si riche taille, aussi bien fait & d'une force aussi prodigieuse, se soit consacré parmi les enfans de Saint Bernard. De quelle utilité n'eût-il pas été pour le service du Roi, s'il eût porté des armes ? Deux seuls Chevaliers, tels que lui, renverseroient un escadron de nos plus braves hommes d'armes ; & nous en trouverions difficilement un qui ait un air aussi martial, aussi redoutable que l'auroit été Damp Abbé, couvert d'un riche armure, & combattant à la tête de nos premiers rangs. — Vraiment, répondit la Dame, toujours aveuglée sur le mérite de son Abbé, je crois bien que la plupart de ceux qu'on voit briller aujourd'hui dans de pareils postes, y seroient bien éclipsés par un tel Gendarme —. Pour la pre-

miere fois Damp Abbé ne reçut cette louange qu'avec une extréme modeſtie. — J'aurais pu valoir quelque choſe à ce noble métier, répondit-il, ſi j'avois ſervi long-tems d'Ecuyer à ce Seigneur de Saintré, la fleur de notre Chevalerie. Vous devez ſavoir, Monſeigneur, continua-t-il, tous les droits que vous avez dans ce Monaſtere, dont les hommes, les tréſors & les équipages ſeront à vos ordres, quand il vous plaira de vous en ſervir. C'eſt le moins que nous devions au petit-fils de nos généreux bienfaiteurs —.

Alors Saintré tirant l'Abbé à l'écart, lui dit de l'air le plus ſimple & le plus honnête: — Je ſuis ſenſible à vos offres, & je ſoutiendrai déſormais contre l'opinion la plus générale qu'il eſt poſſible de trouver quelquefois de la reconnoiſſance dans les Monaſteres. Vous autres Bernardins, vous êtes tenus plus que la plupart des autres Ordres à pratiquer cette noble vertu. Votre ſaint Inſtituteur naquit homme de haut parage, & tenoit à la Maiſon Royale par le ſang. Ses enfans doivent conſerver quelque choſe

des sentimens d'un noble cœur ; & le froc, l'esprit du cloître, ne doivent pas entierement les détruire. Mais Damp Abbé, comblé des bienfaits de mon auguste & bon Maître, je n'ai besoin que de les mériter par ma conduite, & de travailler à los & honneur acquérir. Je vous dirai cependant avec ingénuité qu'arrivé depuis peu dans une dépendance de ma Baronnie, il me seroit bien honorable parmi mes égaux que son Alteſſe Royale se trouvant dans ces cantons, elle me donnât une marque de distinction précieuse, qui seroit de venir dans mon Château, & de daigner y dîner demain avec vous & les Dames de sa suite. Je n'ose l'en supplier ; mais le seul & le premier don que je vous requiers, c'est que vous tâchiez de m'obtenir l'honneur de sa présence.— Je vous le promets, répondit Damp Abbé sans hésiter ; & se sentant fort de tout le pouvoir qu'il avoit sur elle, vous pouvez, Monseigneur, le lui proposer dès ce moment en ma présence—.

Quoique Saintré sentit intérieurement toute l'humiliation de ne devoir qu'à

la protection d'un Moine heureux une faveur qu'autrefois la Dame lui eût offerte d'elle-même, il feignit de la reconnoissance pour l'Abbé ; & retournant vers la Dame des belles-Cousines, il la pria de l'air le plus respectueux de lui faire l'honneur de venir dîner le lendemain dans son Château, qu'elle ne connoissoit point encore, & où elle pourroit varier ses amusemens. La Dame reçut la priere de Saintré avec la plus grande hauteur : — Apprenez, Seigneur de Saintré, que les belles-Cousines de la Reine, jouissant des honneurs du Banquet Royal, ne peuvent accorder de telles demandes qu'aux Princes de leur lignage. Quand la dévotion m'appelle dans cette Abbaye, je puis sans conséquence y prendre tous les rafraîchissemens qui me conviennent ; & nul, tel qu'il soit, ne peut s'autoriser de cette démarche de ma part, pour me demander la même grace. Non, non, Seigneur de Saintré, je ne peux me compromettre par une faveur qui seroit désapprouvée par toutes celles de mon rang —.

S'il y eût eu dans le cœur de Saintré

quelque reſte de ſes anciens ſentimens, cette nouvelle marque de mépris & d'averſion de ſa perſonne eût bien achevé de le détruire. Il n'étoit plus maître de ſon dépit, lorſqu'il apperçut l'Abbé qui prenant la Dame des belles-Couſines à part, lui parloit d'une air d'autorité, & ſembloit exiger d'elle qu'elle tînt la parole qui venoit de donner lui-même. L'inſtant après, Saintré ne put douter de ce qui s'étoit dit. La Dame le rappella avec des yeux un peu rouges, & l'air de dépit ſur le front : — Seigneur de Saintré, dit-elle, Damp Abbé vient de me repréſenter que dans la haute faveur où vous êtes en ce moment auprès du Roi mon redouté Seigneur & mon Couſin, il me ſauroit peut-être mauvais gré de vous refuſer une grace qu'il accorderoit lui-même à celui qui vient de faire triompher ſa banniere. Je conſens donc à dîner demain chez vous. Mais ne mettez nul apparat à ce dîner. Je ne prétends pas que ma viſite ait l'air d'être annoncée ni marquée par une fête ; c'eſt bien aſſez pour un ſimple Baron tel que vous, qu'on n'y voye que l'effet du

hasard & de la proximité de nos Châteaux —.

Saintré reçut avec l'air de la reconnoissance une grace, qu'en toute autre occasion son grand cœur eût peut-être rejettée. Le repas s'acheva, sans que rien de ce qui s'étoit passé dans la journée fût rappellé. La Dame des belles-Cousines eut une contenance embarrassée, les Dames de sa suite celle de l'incertitude. L'Abbé reprit bientôt l'air d'un Amant heureux qui sort de table, pour passer le soir avec celle qu'il aime; & Saintré, toujours modeste & respectueux, prit congé de la Princesse, en l'assurant qu'il se conformeroit à ses ordres. Nous ne rendrons point compte à nos Lecteurs de tous les préparatifs auxquels il employa ses Ecuyers de confiance pendant une partie de la nuit. Nous dirons seulement que dans l'intérieur de son Château tout fut disposé pour un festin somptueux; & nul de ses vassaux n'étant averti de l'honneur que la Princesse devoit lui faire, ses avant-cours, & la cour même du Château parurent désertes lorsque la Princesse arriva vers le midi, montée sur sa haque-

née & l'émérillon sur le poing. Ses Dames la suivoient dans le même équipage; & Damp Abbé, en habit de campagne, faisoit de tems en tems cabrer le gros roussin qu'il montoit, & croyoit lui faire lever des courbettes.

Les Gentilshommes & les Pages de Saintré s'étoient rangés en haie dans la premiere salle. Lorsque la Princesse entra, elle affecta de dire qu'ayant été entraînée par le vol de ses oiseaux, & se trouvant à l'heure du dîner si près du Château du Seigneur de Saintré, elle avoit espéré qu'elle y seroit reçue pour s'y rafraîchir pendant quelques heures. Saintré, pour la servir à sa guise, affecta d'être surpris de l'honneur qu'il recevoit; & selon l'usage de ce tems, peut-être aussi pour abréger une conversation embarrassante, dès que la clepsidie du Château sonna les douze heures, il lui présenta respectueusement sa main couverte d'un gant, & la conduisit dans un grand sallon, où la table dressée achevoit d'être couverte par les Maîtres-d'Hôtel. La Dame s'étant placée dans un fauteuil dorée, préparé pour elle, Damp Abbé alla s'asseoir sans façon sur

le tabouret le plus près : les Dames prirent leurs chaises à dos, & Saintré, une serviette sur l'épaule, se tint debout près du cadenat de la Princesse pour la servir. Il ne voulut se placer à table qu'après en avoir reçu l'ordre le plus pressant, & que lorsqu'on eut posé le second service. Il n'avoit pas négligé de faire mettre devant le Moine plusieurs flacons de cryſtal, où l'on voyoit briller le vin parfumé de Cahors & le vin fumeux & agréable de Roussillon. Il savoit que le voluptueux Damp Abbé les aimoit ; & que, quelque forte que fût sa tête, elle le feroit encore moins que la vapeur enchantereſſe de ces vins pleins de feu.

La converſation devint en effet plus vive & plus gaie au second service : la Dame parut même oublier qu'elle étoit chez Saintré ; & le croyant bien matté, bien anéanti par sa hauteur & par les propos qu'elle lui tenoit, elle eut bientôt l'air de ne s'occuper que de son Amant, tandis que l'Abbé prenoit, à sa façon, le ton & les airs d'un Petit-Maître qui se trouve en partie de campagne avec sa Maîtresse.

On complimenta beaucoup le Seigneur

de Saintré sur la beauté de son Château, sur la bonté de ses vins, l'excellence de son repas, & sur-tout sur les ornemens nobles, simples & militaires qui paroient son vaste sallon. En effet le Roi ayant voulu que Saintré ornât le Château de ses peres d'une partie des étendarts & des autres trophées qu'il avoit remportés sur les Infideles, ils étoient élevés contre les murs du sallon, & entremêlés de riches armures de toute grandeur, lesquelles, portées sur des pieux façonnés avec dessein, montroient d'un seul coup d'œil le harnois complet dont, en un jour de bataille, un Chevalier devoit être couvert. Saintré saisit adroitement cette occasion de faire renaître l'entretien de la veille : il fit remarquer à ceux qu'il avoit à sa table, les grandes & fortes armes d'un des Soudans qu'il avoit tué de sa main; & il leur fit observer aussi qu'il y avoit bien peu d'hommes assez robustes pour les supporter & s'en servir —. Ma foi, Monseigneur, dit Damp Abbé, s'il ne falloit que les porter pendant deux heures, courir, sauter même avec pour les gagner, vous trouveriez facilement tel qui souf-

criroit à ce marché. — Peut-être bien, répondit Saintré; je crois même que si quelqu'un pouvoit gagner le pari, ce seroit un homme de votre taille, & qui seroit aussi robuste que vous : car le Soudan qui les portoit étoit le plus redoutable Turc dont jaie jamais éprouvé la valeur; & je n'aurois pu lui donner la mort, si son haubert mal attaché ne m'eût offert un passage pour lui plonger mon épée dans le côté. Au reste, ajouta-t-il, si je croyois qu'elles pussent vous servir, je serois charmé de vous les offrir, sans vous proposer de les gagner par une semblable épreuve —.

La Dame des belles-Cousines fut absolument la dupe de l'air de politesse & même d'amitié que Saintré avoit pris en parlant; & curieuse de voir à quel point ces belles armes pouvoient relever la riche taille de ce Damp Abbé, qu'au fond de sa pensée elle regardoit déja comme un Héros, elle l'excita elle-même à les éprouver —. Parbleu, dit à la fin l'Abbé, en buvant une large coupe pleine de vin de Roussillon, je me souviens d'avoir dans mon Eglise un grand & vieux Saint-

George tout délabré, à moitié couvert d'armes rouillées. Si Monseigneur de Saintré veut me mettre à l'épreuve, sous la condition de me les donner, je vais essayer de les gagner pour remettre mon Saint-George en honneur —. Tout le monde applaudit à la proposition de l'Abbé, qui se leva de table, & se dépouillant promptement de ses habits; tandis que Saintré, préparant les différentes pieces du trophée d'armes, se disposoit à les lui attacher lui-même. Il ne manqua pas de les joindre fortement par de doubles nœuds qu'il fit à chaque lacet; & dès qu'il eut pris les mêmes précautions pour le casque, il profita du tems où Damp Abbé se promenant d'un air comiquement martial, arrêtoit ses yeux sur ceux de la Dame des belles-Cousines & des autres Dames. Alors il se couvrit lui-même de ses armes ordinaires, qu'un de ses Ecuyers affidés lui laça dans un instant. Damp Abbé se panadoit & s'enfloit des éloges que la foible Princesse lui prodiguoit, & se plaignoit seulement de ce que le maudit casque étoit bien plus lourd que son chaperon, lorsque tout-à-

coup

coup il vit paroître Saintré armé de toutes pieces, suivi d'un Héraut d'armes & de ses livrées, qui portoient deux rondaches, deux épées de combat & deux dagues. Au même instant on vit les deux portes de la salle occupées par des hommes d'armes, qui présentoient la pointe de leurs lances & de leurs épées. — Qu'est-ce que cela veut dire, Saintré, s'écria la Dame des belles-Cousines très-effrayée? que prétendez-vous donc faire? — Rien que de très-juste, Madame. Hier M. l'Abbé me provoqua chez lui à une espece de combat dont il connoît depuis long-tems l'usage : vous eûtes l'air de l'approuver, & vous fûtes même par vos propos me forcer de me rendre à son défi; moi je provoque à mon tour Damp Abbé à la seule espece de lutte que j'aie apprise; & vous êtes trop juste, Madame, pour ne le pas presser aussi de ne me pas refuser—. Pendant ce tems le Héraut d'armes offroit le choix des haches, des épées & des dagues à Damp Abbé qui les refusoit constamment & avec une mine très-piteuse & très-embarrassée. — Arrêtez, Saintré; Saintré, s'écria la

Dame des belles-Cousines en prenant le plus grand air d'autorité, arrêtez ou craignez les plus cruels effets de mon indignation — ! Mais Saintré perdant enfin toute patience, s'approcha d'elle, la prit par le bras, & la fit rasseoir sur son fauteuil. — Osez-vous bien encore, s'écria-t-il, perfide & déloyale que vous êtes, vous servir de votre auguste rang, après vous être avilie par votre honteuse foiblesse pour un coquin de Moine, à qui vous avez sacrifié le plus fidele & le plus loyal de tous les Amans? Non, je ne vous reconnois plus pour la Souveraine de mon ame, ni pour la Cousine de mon Roi; non, vous n'êtes plus à mes yeux que la créature la plus coupable qui respire : & toi, malheureux, ne balance plus à te servir de ta force & des armes à l'épreuve dont je t'ai couvert; défends ta vie contre moi, ou dans l'instant je te fais jetter par les fenêtres de mon Château, armé comme tu l'es; & tu périras aux yeux même de ta lâche & indigne Maîtresse —. Le Moine qui vit alors que son unique ressource étoit de se défendre, se confia dans sa force pro-

digieuſe, & ſe ſaiſit d'une hache & d'autres armes que le Héraut lui préſentoit. Lorſqu'il eut choiſi, Saintré reçut les mêmes armes de la main du Héraut; & Damp Abbé, plus haut que ſon Adverſaire de toute la tête, courut de déſeſpoir ſur lui, eſpérant l'anéantir d'un ſeul coup. Mais l'adroit & valeureux Saintré détourna ce coup du dos de ſa hache d'armes; & ſans vouloir en frapper le Moine à ſon tour, il lui en porta ſeulement la pointe à la viſiere. Il l'enferra, & le prenant du fort au foible, il le fit reculer dix pas juſques ſur un des tréteaux de la table, ſur lequel Damp Abbé tomba lourdement, faiſant retentir la ſalle de ſa chûte & du bruit de ſes armes. Il demeuroit immobile ſous la hache tranchante de Saintré, qui ſembloit ſe préparer à lui couper la tête, lorſque la Dame des belles-Couſines s'écria douloureuſement: — Arrêtez, arrêtez; hélas! Saintré, qu'allez-vous faire? — Le punir à vos yeux, s'écria celui-ci, ô la plus déloyale de toutes les femmes: mais ſon infame ſang ne ſera point en entier répandu par ma main —. A ces mots, il releva la

visiere de Damp Abbé, qui perdoit la respiration, & étouffoit dans son casque: — Tu seras seulement puni, lui dit-il, comme doivent l'être tous les blasphémateurs, des propos injurieux que ta bouche impie a vomis contre l'Ordre sacré de la Chevalerie, & contre ceux qui le composent —. Alors il lui saisit la langue qu'il tiroit pour reprendre haleine, & se contenta de la percer légerement de sa dague.

Saintré voyant ensuite que la Dame des belles-Cousines étoient évanouie sur son fauteuil, & que ses Dames effrayées étoient en pleurs autour d'elle, sa belle ame s'émut encore par un mouvement de pitié. Il se tourna vers les trois Dames, & levant les yeux au ciel: — Pouvois-je faire moins, leur cria-t-il? Je pars; ayez encore pitié d'elle, quelque indigne qu'elle soit de vos soins —. En achevant ces mots, il remarqua la ceinture bleue que portoit la Dame des belles-Cousines, & qui étoit alors l'emblême de la loyauté: il ne put le souffrir; & dénouant cette ceinture, il la mit dans son aumôniere, & s'éloigna. Tout étoit

préparé pour son départ : il monta à cheval, & abandonna la Princesse à ses remords, le Moine à ses soins, son Château à ses Concierges.

Peu de jours après Saintré rejoignit la Cour, & fit observer à tous ses Gens le plus profond silence sur l'événement singulier qui venoit de se passer. Ses Serviteurs, élevés sous l'œil d'un Maître vertueux, furent fideles au serment qu'il leur fit prêter; & lui-même eût cru commettre un crime impardonnable, s'il eût révélé rien de ce qui touchoit à l'honneur d'une Dame, même de la plus coupable.

Quinze jours après, la Dame des belles-Cousines ne pouvant plus prolonger une absence dont la Reine commençoit à se plaindre (car elle n'avoit pu se refuser à quelques légers soupçons), rejoignit aussi la Cour, qui, revenue de la campagne, se trouvoit rassemblée dans le vaste Hôtel de Saint-Paul. Elle fut reçue à bras ouverts par la vertueuse Bonne de Luxembourg, & dut bien rougir en se voyant dans les bras de cette illustre Reine & dans ceux de Mesdames

de Berri, de Bourgogne & d'Anjou ſes belles Couſines. L'arrivée de la belle Veuve occaſionna des fêtes, dans leſquelles Saintré parut auprès d'elle auſſi reſpectueux & avec l'air auſſi attaché qu'il avoit toujours paru l'être à ſon ancienne Protectrice. Il eſt vrai que ce fut avec moins de regret, qu'elle n'en avoit peut-être alors, qu'il ne revit plus le ſignal de cette épingle, qui, pendant ſi long-tems, avoit toujours été celui d'un tête-à-tête heureux, & qu'il n'avoit jamais reçu ſans que ſon cœur en treſſaillit d'amour & de plaiſir.

Un jour, après le dîner de la Reine, toutes les belles Couſines & quelques Seigneurs diſtingués, tels que Saintré, furent admis dans l'intérieur des appartemens, dont les Huiſſiers interdiſoient l'entrée au reſte de la Cour. Quoique le déſœuvrement & l'ennui ne puiſſent jamais ſe faire ſentir dans une ſi noble & illuſtre Société, la Reine n'étoit pas fâchée qu'on lui contât quelquefois des hiſtoires; & comme perſonne ne racontoit plus agréablement que Saintré, ce fut lui que la Reine choiſit, ce jour-là,

pour lui demander une anecdote qui put l'intéresser. Saintré prit son parti; mais ce ne fut qu'après avoir bien assuré qu'il ne pouvoit croire que tous les faits fussent exactement vrais dans l'histoire singuliere dont on venoit, disoit-il, de lui envoyer les détails du fond de la Hongrie. Ensuite il raconta, devant tout le monde, l'histoire fidelle de ses amours avec la Dame des belles-Cousines; & ne supprima aucune circonstance des événemens arrivés dans l'Abbaye, &, en dernier lieu, dans son Château.

La Reine se montra très-scandalisée: elle dit que la Dame lui faisoit horreur, & méritoit la punition la plus éclatante. Mesdames de Bourgogne, de Berri & d'Anjou, la Comtesse de Périgord, la belle & vertueuse Dame de Graville enchérirent sur le genre de cette punition, & imaginerent tout ce qu'elles crurent de plus déshonorant & de plus cruel. Le tour de la Dame des belles-Cousines étant venu, Saintré ne put s'empêcher de lui dire aussi: — Et vous, Madame, quel est votre avis? La Dame, trop accoutumée à braver les remords, n'osa pas excuser l'Héroïne de l'histoire; mais

elle blâma fortement la conduite du Chevalier : elle le trouva inexcusable d'avoir porté si loin la vengeance, & surtout d'avoir osé enlever la ceinture bleue de son ancienne Dame & bienfaitrice. Saintré, piqué de ce qu'elle avoit pris un ton très-haut en prononçant ces dernieres paroles, lui laissa entrevoir un bout de cette même ceinture qu'elle seule apperçut; & il la cacha presque aussi-tôt. Ce fut-là la fin de sa vengeance & de son amour.

Nous avons cru qu'il nous seroit permis de changer quelque chose à la conclusion de ce Roman. Nous aimons trop Saintré pour le rendre odieux par une vengeance toujours impardonnable. Qu'un Chevalier pousse à l'extrême celle qu'il exerce contre un autre Chevalier par qui il fut griévement offensé, il partage la moitié du péril, & sa vengeance peut-être aussi noble que juste : mais aura-t-il la cruauté, la lâcheté même d'assassiner, de tuer à terre un ennemi, qui n'est que foible, & qui ne peut se défendre ? O Sexe enchanteur, ornement de la Nature, charme de la Société, vous pouvez avoir quelquefois des torts : mais malheureux l'homme mal né qui ne sait pas vous plaindre

& vous pardonner! qu'il se rappelle sans cesse ce vers charmant de M. de Moncrif :

Qui plaît est Roi : qui ne plaît plus n'est rien.

Plus son bonheur passé lui paroît regrettable, plus il doit se dire à lui-même, en cherchant à le faire renaître, cet autre vers du même Auteur :

Las! elle fait passer un si beau jour!

Un très-ancien Ecolier de M. de Voltaire, un homme qui fut élevé, il y a plus de soixante ans, dans la Cour brillante de son auguste Maître, entouré alors, & qui le fut pendant plusieurs années encore des Seigneurs qui avoient contribué à soutenir le ton si noble du siecle de Louis XIV, a dû pratiquer cette leçon durant le cours d'une longue vie; & c'est à la troisieme génération de la brillante Jeunesse qu'il a vu se succéder, qu'il ose la recommander avant que de terminer sa carriere.

(*Par M. le Comte de Treff**.*)

Au moment où l'on achevoit d'imprimer l'Extrait délicieux que l'on vient de lire, nous

avons reçu les vers qui suivent. On ne s'étonnera pas de notre empressement à les employer. Il est doux de voir couronner l'Ouvrage du Goût par la main des Graces.

Peintre charmant des Amadis,
Lire : ma Prose, & puis la tienne,
C'est, pour une ame bien Chrétienne,
Après l'Enfer, le Paradis.

(De Rivarol.)

TABLE

DU 2e. VOLUME DE JANVIER.

L'ENFER, Poëme du Dante, *page* 3
Extrait de l'hiſtoire & plaiſante Chronique de Petit Jehan de Saintré, 65

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois de Janvier de *la Bibliotheque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Janvier 1780. DE SANCY.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Cloître Saint-Nicolas du Louvre.

University of Toront
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocke
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BURE

Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.73-74.
209703
LF.C.
B582u
DATE.